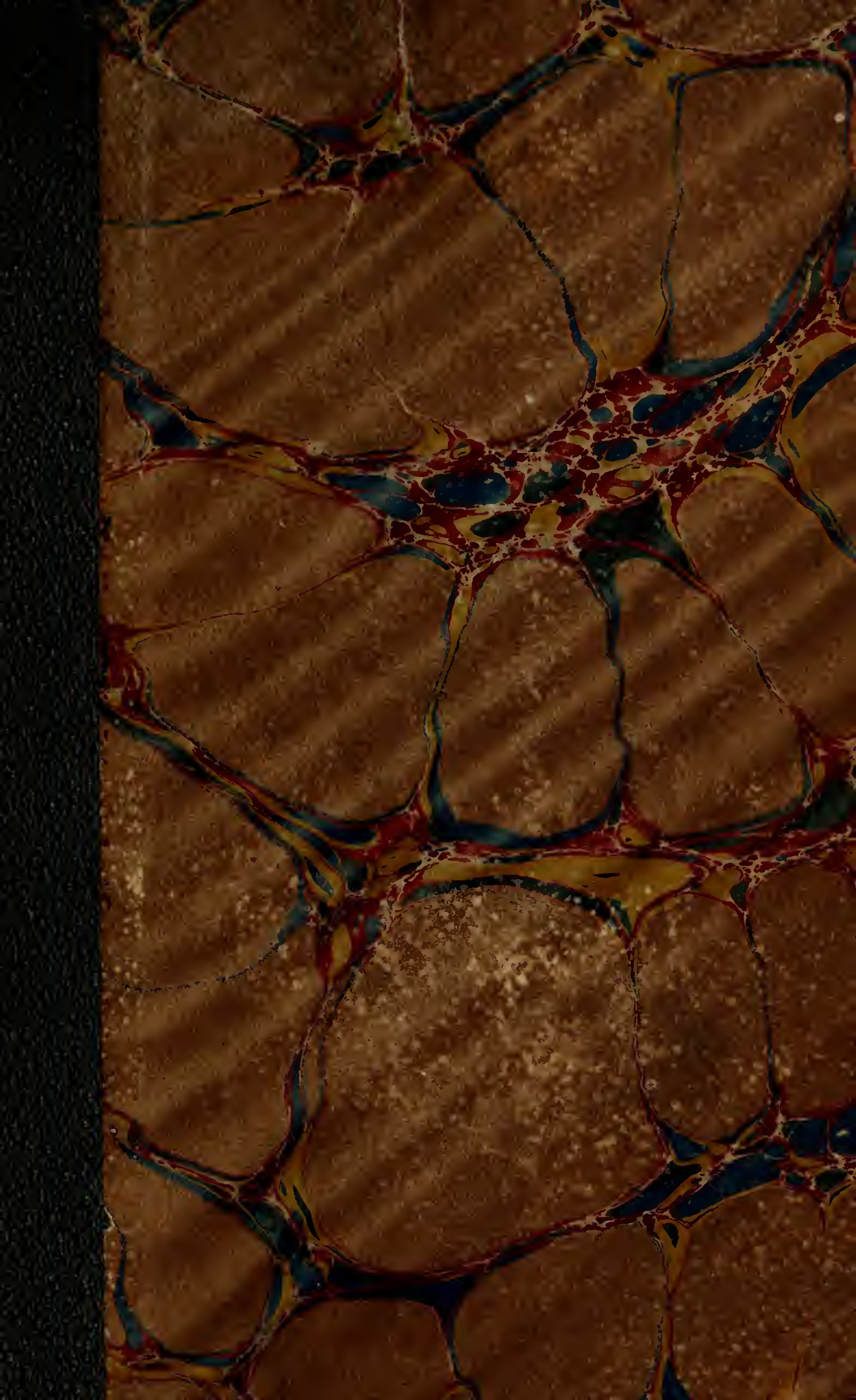


407
512

cat: Bought Sept. 1893. H.S.F.

$\frac{1}{1}$ 20

LA POLIGÉNÉSIE.

LA POLIGÉNÉSIE

OU

AVIS AUX ÉPOUX DONT L'UNION,

JUSQU'A CE JOUR,

A ÉTÉ FRAPPÉE DE STÉRILITÉ;

PAR LE DOCTEUR GUILLEMEAU,

Ancien médecin des armées, correspondant de l'académie nationale de médecine, des sociétés nationales de médecine et de chirurgie de Toulouse, Bordeaux, Nîmes, Ile-de-France, etc., etc.; de la société académique des sciences, de la société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris, de la société des sciences physiques et médicales de Liége, de la société d'économie rurale de Vaucluse, de la société de littérature, sciences et arts de Rochefort, de l'athénée de Poitiers, de la société nationale des antiquaires de Paris, de la société Linnéenne de Paris, des sociétés d'émulation d'Alençon et du port nord-ouest de l'Ile-Maurice, etc., etc.

Qui habitare fecit sterilem in domo matrem filiorum lœtantem. Alleluia.

(*Liber psalmorum Dav.*, *cap.* 112, *v.* 8.)

PARIS,

CHEZ BOUCHARD-HUZARD,

Rue de l'Eperon, 7.

— 1848. —

LA POLYGÉNÉSIE,

OU AVIS AUX ÉPOUX DONT L'UNION, JUSQU'A CE JOUR, A ÉTÉ FRAPPÉE DE STÉRILITÉ.

L'*impuissance*, ou le défaut de pouvoir exercer l'acte vénérien, de même que la *stérilité*, ou l'impossibilité d'engendrer, lorsqu'il n'existe pas de vices réels de conformation, sont véritablement beaucoup moins communs qu'on ne le pense, nous croyons même pouvoir assurer que nous en connaissons la vraie cause, et qu'elle est loin d'être au-dessus des ressources de l'art. En médecine, on le sait, connaître la véritable cause d'un mal, c'est presque l'avoir guéri.

Mais, avant de mettre au jour notre découverte, et le moyen naturel extrêmement facile et simple que nous avons trouvé, il n'est peut-être pas hors de propos de dire quelques mots :

1° Des parties nobles et génitales de l'un et de l'autre sexe ;

2° Des divers systèmes de génération imaginés depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ;

3° Des causes physiques ou morales de l'impuissance et de la stérilité ; des opinions des philosophes et des

anatomistes sur ce sujet, de même que, comme une conséquence, des noueurs d'aiguillettes, des hermaphrodites, des hypospadiaques, des eunuques, etc., etc.;

4° Des principaux remèdes indiqués, tant par les anciens que par les modernes, pour faire cesser et disparaître cette affligeante infirmité, lorsqu'on la suppose guérissable.

5° Ce sera, enfin, dans ce dernier chapitre que nous développerons les moyens simples et faciles propres à rendre la fécondité au plus grand nombre des ménages qui, jusqu'à ce jour, ont été frappés de stérilité.

CHAPITRE PREMIER.

AIDOIAGRAPHIE, OU DESCRIPTION DES PARTIES DE LA GÉNÉRATION DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE.

DES PARTIES GÉNITALES DE L'HOMME.

Division des parties génitales de l'homme en trois classes.

On peut diviser les parties génitales de l'homme en trois classes, d'après les différentes fonctions qui leur sont attribuées par la nature. Dans la première classe, nous placerons les organes qui *séparent la semence;* dans la seconde, ceux qui *conservent la semence* pendant quelque temps, et qui lui servent comme de réservoir, et, dans la troisième enfin, nous comprendrons les organes destinés à transmettre cette même semence dans les parties de la femme.

Organes de la première classe, de la seconde et de la troisième.

Les organes de la première classe sont les *testicules*, ceux de la seconde, les *vésicules séminales*, et, dans la troisième, l'on place toutes les parties qui constituent le membre *viril*.

DES TESTICULES. — Les testicules, surnommés didymes,

terme grec qui signifie jumeaux, sont deux corps glanduleux, situés pour l'ordinaire hors du ventre, dans une poche ou bourse qui leur est commune. Ils sont, le plus communément, au nombre de deux, un de chaque côté; cependant ce nombre varie beaucoup. Il n'est pas rare de voir des sujets qui en ont trois; d'autres qui n'en ont qu'un. On trouve des exemples de l'un et de l'autre cas dans Fernel, Houssier, Borel, Blasius, Cabrole, Saporta, Feynes, Jobert, d'Assas, Sabatier, Winslow, etc., etc.

Les testicules sont enfermés sous plusieurs enveloppes que l'on divise en communes et en propres. Les communes sont le *scrotum* et le *dartos*, et, les propres, la tunique *érythroïde* ou rouge, la tunique *élytroïde* ou vaginale, et celle que l'on nomme *albuginée*.

1. Le scrotum. — Le scrotum est la plus extérieure de toutes les enveloppes. C'est un sac formé par le prolongement de la peau, qui ne diffère en rien de celle des parties voisines, qu'en ce qu'elle présente un grand nombre de rugosités. Ce sac est divisé en deux parties latérales par une espèce de ligne saillante ou couture que l'on appelle *raphé*, et se prolonge depuis l'ouverture de l'anus jusqu'à l'extrémité du membre viril. Il est intérieurement parsemé de glandes sébacées. Vers l'âge de la puberté, le scrotum se couvre de petits poils.

2. Le Dartos. — Le dartos est au-dessous du scrotum, auquel il est uni par un tissu cellulaire assez dense. Il se présente sous l'apparence de deux muscles cutanés qui sont attachés dans toute leur longueur au bord interne de la branche du pubis et de celle de l'ischion. Ils sont minces et à peine fibreux, de couleur pâle. Leur réunion forme une cloison qui sépare les deux testicules; les dartos servent de support aux testicules. Ils forment la peau des bourses

et la font paraître comme rugueuse. Leur action augmente en raison de la force des individus, et du refroidissement de la température, et de l'orgasme vénérien que l'on peut éprouver. Ce mouvement est indépendant de la volonté.

3. La Tunique érythroïde. — On a donné à tort le nom de *tunique érythroïde,* ou tunique rouge des testicules, à l'épanouissement fibreux du muscle crémastur, étendu le long de la partie externe du cordon des vaisseaux spermatiques. Ce muscle naît du bord inférieur de l'oblique interne du bas-ventre, vis-à-vis l'anneau. Il passe à travers cet anneau, et descend jusqu'au bord supérieur de la tunique vaginale, sur laquelle il finit par disparaître. Il est peu épais, et ne forme qu'une couche fort mince. Il a été ainsi nommé parce qu'il sert à suspendre le testicule, qu'il agite et comprime légèrement.

4. La tunique élytroïde. — La tunique *élytroïde* ou vaginale, est une gaine ou poche membraneuse, qui sert à renfermer l'épi-didyme et le testicule. Cette partie est la continuation du tissu cellulaire qui tapisse entièrement le dartos dans son intérieur. La fosse interne de la tunique vaginale est lisse, et continuellement humectée d'une sérosité qui s'échappe de ses parois, et peut-être aussi de la tunique albuginée. Non-seulement cette sérosité lubrifie la face externe des testicules, mais encore elle empêche leur adhésion avec la tunique vaginale. Cette sérosité, en s'épanchant outre mesure, peut donner lieu à des hydrocèles.

La tunique vaginale.

5. *La tunique vaginale*, la dernière dont les testicules sont enveloppés, est une membrane ferme, épaisse, blanche, polie, d'un tissu serré, parsemé de quelques vais-

seaux sanguins, et qui leur est fortement unie. Il se détache de la surface interne des prolongements qui se prolongent dans leur épaisseur, et qui forment des espèces de cloisons entre lesquelles leur substance fibreuse est renfermée. Ces prolongements sont fort nombreux. Ils viennent se rassembler vers un cordon de couleur blanche qui règne tout le long du bord supérieur des testicules, et que l'on nomme le corps d'*hygmore*, qui est formé, selon Graaf, Haller et Monro, de la réunion de sept ou huit tuyaux extrêmement fins, qui passent du testicule dans l'épididyme.

Description des testicules.

Les testicules sont plus ou moins gros; depuis la grosseur d'une olive jusqu'à celle d'un œuf de pigeon. Ils sont légèrement aplatis sur leur longueur. Le bord supérieur du testicule est surmonté par un corps de forme oblongue, qui paraît leur être ajouté, et que l'on nomme l'épididyme. On divise ce corps en trois parties : tête, moyenne et queue. On y distingue deux faces, une supérieure convexe, et une inférieure plate et presque concave ; deux bords, l'un interne, par lequel il tient aux testicules, l'autre externe, qui s'avance sur la face externe de ces deux corps glanduleux. L'extrémité inférieure de l'épi-didyme se rétrécit pour former un canal, appelé le *canal déférent*, qui sert à conduire la semence dans une des deux poches membraneuses situées à la partie postérieure et inférieure de la vessie.

Les testicules sont intérieurement remplis d'une substance molasse, de couleur grise, renfermée dans les loges que forment les prolongements de la tunique albuginée. Cette substance est composée d'un très-grand nombre de

filaments que couvrent des vaisseaux sanguins d'une petitesse extrême, très-flexibles et repliés sur eux-mêmes. Ils communiquent avec le canal déférent au moyen du corps d'hygmore, dont les vaisseaux s'ouvrent dans l'épi-didyme; ce corps est couché sur le bord supérieur des testicules; sa substance est compacte. Il ressemble beaucoup, par sa grosseur et sa forme, aux canaux salivaires. Plusieurs vaisseaux sanguins l'accompagnent. On croit que leur destination est de porter la semence à l'épi-didyme. Du moins tel est l'avis de Riolan, de Graaf, de Haller, Hunter et Monro.

Canal déférent.

Le *canal déférent* en est la continuation. Ce canal s'élève de la partie inférieure et postérieure de l'épi-didyme, et remonte le long de la face supérieure et de son bord interne. Quand ce canal est parvenu au péritoine, il s'écarte du cordon, et descend obliquement de dehors en dedans, en suivant la face postérieure de la vessie. Les canaux déférents sont d'une substance ferme, presque cartilagineuse, de couleur blanche; ils remplissent les fonctions de canaux excréteurs; c'est par eux que passe la semence qui vient d'être filtrée dans les testicules.

Comme la plupart des autres parties du corps, les testicules ont des artères et des veines qui renferment le sang, des vaisseaux lymphatiques et des nerfs. Les deux *artères* principales sont les spermatiques; elles naissent de la partie antérieure de l'aorte; après être arrivées à l'anneau, elles gagnent la partie moyenne et inférieure du testicule, de l'épi-didyme et de la tunique albuginée. Les testicules reçoivent quelques ramifications des artères épigastrique, ombilicale, honteuse, interne et crurale. Les *veines* qui répondent à ces artères sont les spermatiques, et d'autres

beaucoup plus petites fournies par les hypogastriques, les épigastriques, les saphènes et les crurales, dont la distribution est presque semblable à celle des artères. Les veines spermatiques sont au nombre de deux, une de chaque côté; elles viennent du côté droit de la veine cave. Elles sont entourées d'un tissu cellulaire et filamenteux qui les unit aux artères du même nom, pour former ce que l'on appelle *cordon des vaisseaux spermatiques*.

Indépendamment des vaisseaux sanguins, les testicules ont aussi des *vaisseaux lymphatiques*, que contribuent à former le cordon des vaisseaux spermatiques. Leur origine et leur terminaison ne sont pas bien certaines. Les *nerfs* des testicules sont très-petits; ils proviennent du plexus rénal et des deux plexus mésentériques. Les nerfs lombaires ne sont pas également sans participer à leur production. Ils rampent le long du cordon, et vont sans doute aux testicules sans qu'on ait encore pu les apercevoir; car d'où viendrait autrement l'extrême sensibilité de ces organes. Dans le fœtus, avant la naissance, les testicules se trouvent près des reins et du rectum, dans la région lombaire; ce n'est qu'après la naissance que les testicules se détachent de la région lombaire pour venir occuper leur place naturelle dans le scrotum.

Des vésicules séminales.

Les vésicules séminales sont deux réservoirs membraneux et cellulaires, situés obliquement, à la partie postérieure et inférieure de la vessie. Leur longueur ordinaire est de trois travers de doigt et leur largeur de vingt-sept millimètres. Elles ressemblent à une petite poire aplatie, inégalement bosselée en dehors. La partie la plus large de ces vésicules s'appelle le fond, et, la plus étroite, le col, auquel se trouve adhérent

un petit conduit particulier nommé *éjaculateur*. C'est donc dans le col des vésicules séminales que viennent se rendre les vaisseaux déférents. Les conduits éjaculateurs qui en partent vont se perdre dans l'urèthre, près le col de la vessie, après avoir traversé un corps glanduleux, qui embrasse le col de la vessie, et le commencement de l'urèthre, et que l'on connaît sous le nom de *glande prostate*. La figure de ce corps glanduleux approche assez de celle d'un cœur : son volume est celui d'une châtaigne. Sa partie la plus large est tournée vers la vessie, et sa pointe en bas, du côté de l'urèthre. Sa substance intérieure contient un grand nombre de follicules, dont les canaux extrêmes, au nombre de dix ou douze, s'ouvrent au commencement de l'urèthre, autour d'une petite éminence, dont la forme ressemble à une crête de coq, et que l'on désigne sous le nom de *verumontanum*. Ces canaux sont destinés à porter la semence le long du canal de l'urèthre. Toutefois, il peut arriver que, lorsque le canal est atteint de quelques maladies, la semence se dévie dans l'acte vénérien et ne sort que longtemps après, seule, ou mêlée à l'urine.

Vaisseaux sanguins et vésicules séminales.

Les *vaisseaux sanguins* que reçoivent les vésicules séminales leur viennent du rectum et de la vessie. Il n'est point douteux qu'elles ont aussi des nerfs; mais ils sont tellement petits, qu'on n'a point encore pu les apercevoir. Les vaisseaux lymphatiques aperçus par Meckel, servent à conduire les parties les plus ténues de la liqueur séminale dans le torrent de la circulation. L'absorption des parties les plus fines de cette précieuse liqueur par les vaisseaux dont il est ici question, explique clairement l'état de faiblesse et d'épuisément dans lequel tombent ceux qui en font une trop grande consommation.

Du membre viril.

Le *membre viril* ou la verge est un corps cylindrique dont l'usage est de porter, dans les parties génitales de la femme, l'humeur qui a été séparée dans les testicules, et qui s'est accumulée dans les vésicules séminales. Les parties qui composent le membre viril peuvent être divisées en contenantes et en contenues. Dans la première division, on doit placer les *téguments communs* et l'*enveloppe ligamenteuse*, qui paraît formée par l'épanouissement d'un ligament qui attache la verge à la symphise du pubis ; dans la seconde, se trouve les *corps caverneux*, *l'urèthre* et le *gland*.

La peau de la verge, de même nature que celle du scrotum, est mince, garnie d'un grand nombre de glandes fébacées et de quelques petits poils vers la racine de ce corps, que la continuation du repli partage en partie droite et en partie gauche. Parvenue à l'extrémité de la verge, cette peau se replie en quelque sorte sur elle-même, pour remonter de bas en haut, et venir s'attacher au-delà de la couronne du gland, vers sa partie inférieure, où elle forme une espèce de ligament, qu'on appelle le frein, et qui les unit l'une à l'autre (1). On a donné à ce repli de la peau le nom de prépuce. Le gland en est plus ou moins exactement entouré. Quelquefois l'ouverture que laisse le prépuce est si étroite, est si resserrée, que le gland ne peut être mis à découvert, ce qui donne lieu à des maladies

(1) Un poète latin inconnu prétend que le double frein de la langue et du prépuce a été donné par la nature pour modérer la double intempérance de la parole et de nos désirs vénériens :

Tantum frœna duo natura deus que dedere ;
Hoc linguam nectit, mentulam et illud habet,
Linguœ ut velocis celeres moderentur habenœ,
Infanœ ut Veneris contineatur amor.

que l'on désigne sous le nom de phimosis et de paraphimosis.

Le tissu cellulaire que l'on trouve au-dessous de la peau est le même que l'on voit dans les autres parties, seulement il est plus lâche et moins chargé de graisse, ce qui donne à la peau la facilité de s'étendre et de glisser librement d'une partie du membre viril à l'autre.

Corps caverneux.

Les membranes qui forment les parois des *corps caverneux* paraissent faites de plusieurs fibres ligamenteuses très-fines, qui se croisent en divers sens ; leur cavité est occupée par une infinité de fibres de la même nature, entrelacées, et forment une infinité de cellules qui se communiquent entre elles. Intérieurement, une cloison se fait remarquer depuis l'union des corps caverneux, jusqu'à leur extrémité extérieure ; cette cloison est faite de plusieurs fibres tendineuses, qui s'étendent, en droite ligne, d'une des parois de ce corps jusqu'à l'autre, laissant entre elles des intervalles qui font que les corps caverneux se communiquent. Le corps caverneux a deux muscles connus sous le nom d'ischio-caverneux, ou de muscles érecteurs, parce que l'on a long-temps cru qu'ils contribuaient à l'érection du membre, mais il est bien reconnu que cet état vient d'un spasme dont on ignore la nature.

Urèthre.

L'urèthre est un canal membraneux qui s'étend du col de la vessie à l'extrémité de la verge. Sa longueur, dans l'homme, varie depuis vingt jusqu'à trente-trois centimètres. Sa forme courbée ressemble à un S. Il prend son origine à la partie inférieure des os pubis, remonte au-devant de cette symphise jusqu'à la racine de la verge, pour redescendre ensuite

jusqu'à l'extrémité du gland. En la divisant en trois portions, la première est logée dans l'intérieur de la *prostate* sur une longueur de trente à trente-six millimètres; la seconde, qui a le nom de partie membraneuse, est pour ainsi dire à nu, elle n'a que vingt-sept millimètres de longueur; la troisième comprend tout le reste de son étendue : c'est ce qu'on appelle la partie spongieuse de l'urèthre.

Prostate.

La *Prostate* est un corps glanduleux qui ressemble assez à un cœur, tel qu'il est représenté sur les cartes à jouer; sa grosseur est celle d'une châtaigne. Elle est composée intérieurement d'une substance assez ferme, au centre de laquelle on aperçoit des follicules muqueux, dont les canaux excréteurs, au nombre de dix ou douze, s'insinuent dans la partie de l'urèthre qui la traverse, autour de cette éminence à laquelle on a cru découvrir la ressemblance d'une crête de coq, et que l'on désigne sous le nom de *verumontanum*. La prostate sert d'attache à la plupart des fibres musculeuses de la vessie. L'humeur filtrée dans la prostate est blanchâtre et visqueuse. Non-seulement cette humeur sert à lubrifier l'intérieur de l'urèthre, mais encore sa destination principale paraît être de servir de véhicule à celle qui sort des vésicules séminales pendant l'orgasme vénérien. L'excrétion de cette humeur prestatique cause, dit-on, une certaine sensation de plaisir, à ceux mêmes qui sont privés des testicules.

La partie spongieuse de l'urèthre est très-longue et s'étend depuis la symphise des os pubis, jusqu'au bout de la verge. Sa substance est cellulaire, et se gonfle plus ou moins dans l'orgasme vénérien. L'endroit où commence la partie spongieuse de l'urèthre est ce qu'on appelle le *bulbe*. Ce bulbe se présente sous la forme d'un corps obrond, alongé. Il est couvert par un muscle qui s'avance depuis sa partie

inférieure et le voisinage de l'anus jusqu'à la racine du membre viril, et dont les fonctions sont, dit-on, d'accélérer l'émission de l'urine et de la semence. Sous le bulbe de l'urèthre, on trouve deux petites glandes découvertes par Cowper, qui leur a donné son nom.

Le gland.

Le *gland* est la dernière partie du tissu spongieux de l'urèthre; il se présente en forme de chapiteau, et surmonte l'extrémité du corps caverneux. Sa forme est à peu près celle d'un cône légèrement aplati en dessus et en dessous, à base obliquement coupée. Cette base déborde un peu le niveau du corps caverneux, et fait une saillie oblique et circulaire, qui a reçu le nom de couronne du gland. Il est percé d'une ouverture longitudinale et terminé du haut en bas. Une infinité de papilles nerveuses couvrent le gland, et en augmentent la sensibilité. Le diamètre n'est pas partout d'une largeur égale. Sa largeur augmente dans le voisinage de la prostate. Tout près, sont situés les canaux éjaculateurs qui servent à lancer dans le canal de l'urèthre la matière séminale, ainsi que les sinus muqueux qui fournissent une matière propre à lubrifier la surface interne du canal et à le mettre à l'abri de l'impression des urines. La partie de l'urèthre qui passe à travers le gland reçoit le nom de fosse naviculaire.

La verge a des vaisseaux sanguins, et des vaisseaux lymphatiques, et des nerfs. Les artères lui sont fournies par la honteuse interne; les veines, par les veines hypogastriques et mésaraïque, et les nerfs viennent principalement de la seconde, de la troisième et de la quatrième paires des nerfs sacrés. Les veines suphéne et crurale fournissent quelques ramifications cutanées qui rampent sur le dos de la verge assez superficiellement.

DES PARTIES GÉNITALES DE LA FEMME.

Les parties génitales de la femme se divisent en internes et externes.

Les parties génitales de la femme doivent être divisées en internes et externes, eu égard à leurs différentes situations. Les unes se trouvent entrées dans le ventre et les autres sont placées hors de cette capacité.

Les parties qui se montrent en dehors et qui peuvent s'apercevoir aisément, sont le *pénil*, la *vulve*, ou le *pudendum*, les *grandes lèvres*, la *fourchette*, la *fosse naviculaire*, les *nymphes*, ou les *petites lèvres*, le *clitoris*, le *méat urinaire*, et l'*orifice* du *vagin*; les intérieures, et qui, pour paraître, ont besoin du secours de la dissection, sont: le *vagin*, la *matrice*, les *trompes* de *fallope* et les *ovaires*.

Des parties génitales externes.

Le *pénil* est la région du pubis qui se couvre de poil à l'âge de puberté. C'est une éminence lisse, produite par la membrane adipeuse qui est ici plus épaisse que dans certains endroits. C'est aussi ce qu'on appelle la *motte*.

La vulve.

La *vulve* ou *pudendum* est cette ouverture longitudinale

qui se voit au-dessous du pubis et qui s'étend jusqu'à peu de distance de l'anus.

Les grandes lèvres.

La vulve est bordée par les *grandes lèvres* qui ne sont autre chose que deux replis de la peau, dont l'épaisseur dépend d'un tissu cellulaire assez abondant, et au-dedans desquelles on trouve des feuillets ou lames membraneuses qui descendent de la branche du pubis et de celle de l'ischion, jusqu'à leur bord le plus saillant. La face externe de ces lèvres est garnie de poils et de glandes sébacées. L'interne, lisse et polie, et de couleur vermeille dans les jeunes personnes, est continuellement humectée par une humeur muqueuse qu'y versent des glandes cachées sous la membrane mince dont elle est couverte.

La fourchette.

Les grandes lèvres, devenues fort minces à leur partie inférieure, se joignent au moyen d'une bride membraneuse que l'on nomme la *fourchette*, et derrière laquelle se trouve l'enfoncement qui est connu sous le nom de *fosse naviculaire*. On nomme *périné* l'espace compris entre la fourchette et l'anus. Son étendue ordinaire est de vingt-sept millimètres.

Les nymphes.

Lorsqu'on écarte les grandes lèvres, on en découvre deux autres beaucoup plus petites qu'on nomme les *nymphes*, ou petites lèvres; leur substance est spongieuse, et leur figure triangulaire, se trouvant plus large dans leur partie inférieure que dans la supérieure, où elles s'unissent en formant une espèce de prépuce, ou gland du clitoris. Ces deux membranes ont reçu le nom de nymphes,

parce que leur usage est de diriger l'urine dans son cours. A peu près comme les nymphes de la fable présidaient aux eaux et aux fontaines.

Le clitoris.

Le *clitoris* est un corps dont la composition est toute semblable à celle de la verge, n'y ayant de différence que par rapport au volume qui est plus petit, et à l'urèthre qui manque. Il a deux corps caverneux tout semblables, qui tirent leur origine de l'os ischion. On y trouve un ligament suspenseur, des vaisseaux, deux muscles érecteurs ; on prétend même que les muscles accélérateurs ne lui manquent pas. On a vu des femmes dont le clitoris était très-alongé. C'est le siége principal de la volupté chez les femmes ; il se gonfle et se roidit dans l'orgasme vénérien. Comme ce corps est quelquefois d'un volume égal, ou à peu près, à celui de la verge, et qu'avec cette disposition extraordinaire, les femmes, ainsi constituées, paraissent moins participer du sexe féminin que du sexe masculin, on a souvent dit qu'elles étaient hermaphrodites. Ce qui peut donner lieu à cette erreur, c'est que, dans les enfants nouveaux-nés, le clitoris dépasse souvent les grandes lèvres ; méprise qu'il est bon d'éviter, car autrement on pourrait aisément faire enregistrer, comme garçons, de véritables filles.

Le méat urinaire.

Le *méat urinaire* est une ouverture placée immédiatement au-dessous du gland du clitoris ; c'est l'orifice de l'urèthre, qui est plus court, plus large, et moins courbé que dans l'homme. Cet orifice paraît comme une espèce de bourrelet un peu ridé, et l'on y découvre plusieurs petits trous ou lacunes qui répondent à un corps glanduleux qui embrasse

l'extrémité de l'urèthre ; c'est par ces trous que l'on peut exprimer une humeur plus ou moins mucilagineuse. Le méat urinaire se porte dans une direction presque horizontale, depuis le col de la vessie jusqu'au dessous de la symphise des os pubis; il n'a guère que vingt-sept millimètres de long, mais il est plus large et plus susceptible de dilatation que dans l'homme. Divers sinus, qui tapissent l'intérieur, versent dans ce canal une muscosité qui le défend, non-seulement de l'impression des urines, mais encore fournissent une partie de l'humeur que les femmes répandent dans l'acte vénérien, et dont l'écoulement est une des principales causes du plaisir qu'elles ressentent dans cette occasion.

Orifice du vagin.

L'*orifice* du *vagin* est placé au-dessous du méat urinaire. Il répond à la matrice, si bien que quelques anatomistes l'ont nommé orifice extérieur de la matrice. On y remarque, pour l'ordinaire, dans les filles vierges, un cercle membraneux que l'on appelle *hymen*. Chez les femmes, où il a été divisé, on trouve quatre ou cinq boutons charnus, communément appelés *coroncules myrtiformes*, qui ne sont que les portions de cette membrane divisée. La présence de l'hymen a toujours passé pour le signe le plus évident de la virginité. Cependant, comme nous l'avons prouvé dans notre dissertation : *de hymene et de signis virginitatis* ; c'est un signe bien incertain. La virginité est plutôt un être moral, une vertu, qu'un être matériel ; elle consiste bien davantage dans la pureté du cœur, dans les qualités de l'âme, que dans une marque physique que le moindre accident peut détruire. (*Hymen* vient d'un mot grec qui signifie *pellicule* ou *menbrane*).

Il est des peuples barbares qui attachent à ce signe phy-

sique une grande importance, et qui, ne comptant point assez sur les sentiments d'honneur et de vertu de leurs enfants, ont recours à des moyens grossiers pour s'assurer de la chasteté de leurs filles. Aussitôt qu'elles sont nées, on leur rapproche les grandes lèvres par une espèce de suture, et on ne laisse que l'espace nécessaire pour l'écoulement des urines et des menstrues. Les chairs adhèrent peu à peu, à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le temps du mariage est arrivé. Il y a certains peuples qui passent seulement un anneau (infibulatio). Les femmes sont soumises, comme les filles, à ce dernier usage : on les force de même à porter un anneau ; la seule différence est que celui des filles ne peut s'ouvrir, tandis que celui des femmes a une espèce de serrure dont le mari seul a la clef. On assure qu'en Italie, surtout, ces précautions sont encore en pratique.

Quelquefois, au lieu de cette membrane de l'hymen, on trouve, à l'entrée du vagin, une espèce de muscle membraneux qui en ferme l'orifice. Cette membrane ne cause d'abord aucune incommodité; mais, à l'âge de puberté, lorsque le sang menstruel ne peut trouver une issue pour s'échapper, une infinité d'indispositions arrivent en foule, tels que borborygmes, bruissements des intestins, perte ou dépravation de l'appétit, nausées, vomissements, gonflement des seins, spasmes, mouvements convulsifs, tuméfaction du ventre, et tous les autres signes d'une grossesse, à tel point que, dans cet état, plus d'une malheureuse jeune fille a passé pour être enceinte.

Lorsque tous ces symptômes dépendent uniquement de cette membrane contre nature, il est facile de les faire disparaître par une simple incision cruciale, ou par une

seule incision dont on tiendra les bords écartés par une tente d'une longueur et d'une grosseur convenables. Mais il arrive quelquefois que le vagin est tout-à-fait imperforé, par les rapprochements des parois de ce canal dans une grande étendue ; la réussite de l'opération devient alors beaucoup plus difficile, parce qu'on ne peut parvenir au lieu qui contient le sang, en traversant une épaisseur de parties plus ou moins considérable, et qu'il est à craindre d'intéresser le rectum ou la vessie. Les ouvrages de Fabrice - d'Aquapendante, de Haen, de Verdier, en renferment de nombreux exemples.

Le *vagin* est situé un peu obliquement de bas en haut, entre la vessie et le rectum, et communique par l'une de ses extrémités avec les parties extérieures, et par l'autre avec la matrice dont il embrasse le col. Sa longueur est d'environ treize à seize centimètres et, sa largeur, de trois à quatre centimètres seulement ; mais, comme il est membraneux, ses dimensions peuvent changer. On le trouve garni intérieurement d'un grand nombre de rides qui s'effacent dans les femmes qui ont beaucoup d'enfants. Un grand nombre de *glandes*, qu'on appelle *vaginales*, tapissent l'intérieur du vagin, lequel s'est plus d'une fois déchiré dans un accouchement laborieux, surtout dans l'endroit où il se joint à la matrice ; il n'est pas extraordinaire de voir alors l'enfant passer, par cette voie, dans le ventre.

Plexus rétiforme.

L'extrémité inférieure du vagin se trouve embrassée extérieurement par une espèce de tissu caverneux, que l'on croit composé de vaisseaux sanguins, et qui a reçu le nom de *plexus rétiforme*. Les muscles qui, dans les femmes, répondent au bulbo-caverneux, ou aux accélérateurs dans

l'homme, sont placés au-dessus du plexus rétiforme, et le recouvrent en entier. D'autres muscles, que l'on appelle *constricteurs du vagin*, eu égard à leur usage, descendent de chaque côté de la partie inférieure du corps du clitoris pour se porter sur les parties latérales du vagin.

Des parties génitales externes.

La *matrice* est, des parties intérieures qui servent à la génération, la plus considérable. C'est un viscère creux, situé dans l'hypogastre, entre la vessie et l'intestin rectum ; sa forme approche de celle d'une poire aplatie, sa partie la plus large est dans le fond ; elle s'arrondit durant la grossesse. Il est assez ordinaire de la diviser en trois parties, savoir : en fond, en corps et en col. Le fond est la partie la plus large et la plus évasée, et le col, la plus étroite. Le corps comprend la partie placée entre ses deux extrêmes. Le col avance plus ou moins dans le vagin, pour y former comme une espèce de museau de tanche. Il est percé d'une ouverture ovale et transversale : on lui a donné le nom d'ouverture interne de la matrice. Suivant que les femmes ont ou n'ont point eu des enfants, elle est plus ou moins béante. Toutefois, elle se resserre chez les femmes enceintes depuis peu. Dans ce cas, le col de la matrice s'alonge, devient plus ferme, plus chaud et plus rugueux. Mais il s'amollit à mesure que la femme avance dans sa grossesse ; il finit même par s'effacer peu à peu, et sert comme de coiffe à la tête de l'enfant. Sa disparution totale est le signe du prochain accouchement.

On distingue dans la matrice deux faces, l'une antérieure et l'autre postérieure, et deux bords, placés l'un à droite et l'autre à gauche. Elle est ordinairement placée de manière que son fond est en arrière et en haut, et son col

en devant et en bas. Cependant, cette situation n'est pas fixe, elle varie quelquefois, surtout durant la grossesse ; particulièrement lorsque la femme approche de son terme.

Chez les femmes qui ne sont point enceintes, la matrice n'a guère plus de trois ou quatre travers de doigt de longueur sur deux centimètres et demi d'épaisseur. Son fond a environ trois travers de doigt de largeur, et son col, deux seulement. La grossesse et d'autres circonstances peuvent y apporter des changements. La cavité de la matrice est en raison de son volume. Celle du col de la matrice est oblongue, et son ouverture extérieure répond au vagin ou à l'orifice interne de la matrice. L'intérieur de cet organe est rempli de follicules d'où s'écoule une lymphe muqueuse qui sert à le lubrifier.

La cavité du corps de la matrice est ample, de figure triangulaire ; le premier angle correspond au col de la matrice, et les deux autres, aux conduits appelés trompe de fallope. La membrane qui tapisse l'intérieur de la matrice est unie et sans rugosités, mais percée d'une infinité de petits trous, qui, à la moindre pression, laissent échapper du sang, ce qui a donné lieu de croire aux anatomistes que c'était la voie par laquelle s'écoule le sang menstruel.

Lithe parle d'une jeune fille morte à l'âge de douze ans, dont la matrice était séparée par une cloison. Cette matrice était en quelque sorte double, ayant deux fonds, deux cols, etc. Lithe conclut que si cette jeune fille eût vécu, et se fût mariée, elle aurait pu concevoir en différentes approches. L'histoire de l'académie des sciences, année 1552, contient une seconde histoire de matrice double. Ces faits, qui sont plus fréquents qu'on ne croit, expliquent les superfétations.

La substance de la matrice est assez ferme dans les fem-

mes qui ne sont point enceintes; plusieurs vaisseaux sanguins, d'une grosseur médiocre, la pénètrent en tout sens. Le péritoine la recouvre ordinairement, les parois de ce viscère n'ont guère plus de huit millimètres d'épaisseur. Le fond de la matrice est occupé par une infinité de sinus remplis de sang, surtout à l'époque des règles; pendant la grossesse, ils se distendent et s'élargissent beaucoup plus.

La matrice a des nerfs, des vaisseaux sanguins et des vaisseaux lymphatiques. Les nerfs viennent du grand nerf intercostal et des paires sacrées; les artères de l'aorte et des iliaques internes, les veines suivent la route des artères. La marche des veines lymphatiques n'a pas été aussi bien constatée, bien que Morgagni assure les avoir vues sur une femme morte enceinte.

Ligaments de la matrice.

Les ligaments de la matrice sont au nombre de quatre. Deux sont larges, et les deux autres grêles; ils portent le nom de ligaments ronds. Les premiers ne sont autre chose que deux replis du péritoine. Ils renferment dans leur épaisseur un conduit que l'on nomme trompe de fallope, et l'ovaire avec son ligament. L'usage des ligaments larges de la matrice est de retenir ce viscère et d'empêcher qu'il ne se porte à droite et à gauche, mais de plus, de lui fournir une enveloppe membraneuse lorsqu'elle commence à s'étendre.

Les ligaments ronds de la matrice naissent des parties supérieures et latérales de ce viscère, sous forme de deux cordons. Ils passent à travers les anneaux des muscles obliques externes pour se terminer à la région du pubis et aux parties supérieures des cuisses par plusieurs filets. Ces

ligaments sont faits de l'assemblage de plusieurs vaisseaux sanguins qui communiquent avec les parties génitales. C'est l'engorgement de ces ligaments qui cause souvent aux femmes enceintes des douleurs et des lassitudes au haut des cuisses.

Les trompes de fallope.

Les *trompes* de fallope naissent des parties supérieures et latérales du fond de la matrice; ce sont des espèces de conduits très-tortueux. Ces conduits, d'abord fort étroits, s'élargissent à mesure qu'ils s'éloignent de la matrice, pour se porter sur les côtés; de manière que, dans la partie de leur plus grande dilatation, il serait facile d'y introduire l'extrémité du petit doigt, puis ils se rétrécissent vers leurs extrémités au point de pouvoir recevoir à peine une grosse aiguille; mais en définitive, ils s'évasent et forment ce que l'on est convenu d'appeler le *pavillon*, dont la circonférence est lissée, frangée et découpée sur ses bords. Les trompes ont une longueur d'environ seize à dix-huit centimètres; leur substance est absolument la même que celle de la matrice. Enveloppées par l'aileron antérieur des ligaments larges, elles tiennent par ce même aileron aux ovaires, qu'elles touchent aussi au moyen d'une portion de la partie frangée.

Des Ovaires.

Les *ovaires* sont deux corps blanchâtres, ovales, légèrement aplatis, gros comme un œuf de pigeon, placés dans l'épaisseur des ailerons postérieurs des ligaments larges, aux côtés de la matrice, à laquelle ils tiennent par une espèce de ligament de forme ronde, que les anciens ont considéré comme un conduit particulier, et auquel ils ont donné le nom de *canal déférent*, par analogie avec celui

qui s'élève des testicules de l'homme. Des deux membranes qui enveloppent les ovaires, la première est fournie par les ligaments larges, et la seconde, qui leur est propre, recouvre immédiatement leur substance, formée d'un tissu spongieux très-serré et de petites vésicules remplies d'une espèce de lymphe fort claire. Ces vésicules sont au nombre de dix ou douze dans chaque ovaire, si petites dans l'enfance et avant l'âge de puberté, qu'on a beaucoup de peine à les distinguer. Elles sont très-apparentes dans les femmes en état d'avoir des enfants. Ces vésicules sont regardées comme autant d'œufs, par tous ceux qui ont adopté le système des *ovistes*, ou de la génération par les œufs. Les ovaires sont parsemés de vaisseaux sanguins et de nerfs. On trouve souvent sur les ovaires des femmes qui ont eu des enfants, comme sur les ovaires de celles qui sont mortes vierges, mais dans un âge avancé, de fréquentes cicatrices.

Les anciens, c'est-à-dire les *séministes*, ont regardé tous les ovaires comme de véritables testicules, et leur ont, en conséquence, attribué la faculté de fournir une liqueur séminale qui, lorsqu'elle est portée dans la matrice, et mêlée avec la semence de l'homme, contribue à la formation du fœtus.

Les parties génitales de la femme reçoivent un grand nombre de vaisseaux sanguins et lymphatiques, ainsi que de nerfs ; les artères viennent des spermatiques et des hypogastriques, les veines ont une même origine que les artères ; les vaisseaux lymphatiques de ces parties sont peu connus. Les nerfs viennent des plexus rénaux et mésentérique inférieur et des grands nerfs intercostaux à leur entrée dans le bassin ; ils tirent leur origine des dernières paires sacrées, et ils se distribuent aux parties latérales inférieures de la matrice, sur les côtés du vagin et sur les parties génitales externes.

Parler ici du fœtus et de ses enveloppes, ce serait nous étendre au-delà de notre sujet.

Tableau synoptique des organes générateurs.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette description des parties nobles de l'homme et de la femme, qu'en faisant connaître le tableau synoptique des organes générateurs publié par Cuvier :

1re Classe. *Organes préparateurs et conservateurs des liqueurs séminales.* — Ces organes se composent : dans l'*homme*, des testicules, du scrotum et des autres enveloppes, de ses glandes, du canal déférent, des vésicules séminales, de la prostate, des glandes de Cowper et des canaux éjaculateurs. Dans la *femme*, des ovaires et de leurs membranes propres.

2e Classe. *Organes de l'accouplement.* — Ces organes sont : dans l'*homme*, la verge, c'est-à-dire le gland, les corps caverneux et l'urèthre. Dans la *femme*, la vulve ou le *pudendum*, le pénil ou mont de Vénus, les grandes lèvres, les nymphes ou petites lèvres, le clitoris, le vestibule, le méat urinaire, l'orifice du vagin, la membrane de l'hymen, les coroncules myrthiformes, la commissure postérieure de la vulve, ou fosse naviculaire, et le vagin.

3e Classe. *Organes éducateurs.* — Ces parties sont exclusives ou propres à la femme; elles se divisent d'après leurs positions, en organes *éducateurs internes*, comme l'utérus et ses replis ligamenteux, les trompes utérines ou de fallope, ou encore *oviductus ;* et en *organes éducateurs externes*, telles sont les mamelles.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ANTHROPOGÉNÉSIE, OU DES DIVERS SYSTÈMES DE GÉNÉRATION IMAGINÉS DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A CE JOUR.

Réflexions préliminaires.

L'homme est le plus favorisé de tous les animaux ; seul, il est capable d'engendrer en toutes saisons, de multiplier et de varier ses jouissances. La femme est le lien des familles ; c'est même du mot *femme* qu'est dérivé celui de famille. Otez les femmes, et la société n'existe plus (1). Nul végétal, nul animal n'est, aussi bien que l'homme, susceptible de vivre également sur tous les points du globe et de s'accoutumer à tout. La connaissance du feu, que ce soit la foudre ou le froissement des arbres des forêts qui lui en ait donné l'idée, a rendu l'homme maître de la terre ; les mœurs, les habitudes, la nourriture, les religions, les terreurs, les maladies, les coutumes de l'homme sont les produits des climats et des localités.

(1) *Mulier diligens corona est viro suo* (lib. prov. c. 12 v. 4.)

La reproduction est, philosophiquement et médicalement parlant, cette fonction par laquelle les êtres vivants perpétuent leur espèce. On doit aussi entendre par ce mot la propriété qu'ont certaines parties du corps de renaître après avoir été détruites d'une manière quelconque. Dans l'homme et les animaux mammifères, les os, les tissus cellulaires, les poils, les ongles et la peau ont été crus pendant longtemps seuls susceptibles de se reproduire. Cependant, depuis quelques années, les mémorables progrès de la chirurgie ont fait connaître que les nerfs, les muscles, les vaisseaux, les cartilages, les tendons, etc., étaient doués de la même faculté. Chez les animaux de classes inférieures, tels que les vers, les crustacées, les insectes et même les reptiles, cette faculté est encore beaucoup plus étendue; chez eux, on voit quelquefois certaines parties très-complexes renaître après avoir été enlevées.

La reproduction offre, sans contredit, le plus étonnant phénomène de la nature animée ; aussi, depuis que les hommes ont commencé à réfléchir, que d'efforts n'ont-ils point tenté pour en étudier et pour en connaître le mécanisme? Les théologiens, les philosophes, les médecins, les législateurs, les physiologistes, les naturalistes, les cranioscopiques, etc., etc., se sont plus d'une fois réunis afin d'en découvrir l'essence par des travaux communs ; il est si naturel de chercher d'abord à se connaître soi-même? qui peut, dans l'univers, nous intéresser davantage? Mais ces travaux nombreux, ces recherches multipliées conduits avec tant de persévérance et même d'opiniâtreté, nous laissent à peine entrevoir la profondeur du mystère qui entoure notre origine, sans même nous permettre de soulever le voile impénétrable qui le dérobe à nos regards.

Dans des circonstances semblables, l'imagination, cette

folle de la maison, aidée de quelques expériences, a présenté des systèmes nombreux, plus ou moins vraisemblables, plus ou moins appuyés sur des faits; et le nombre s'en est élevé déjà à près de trois cents. Nous nous donnerons bien de garde de les mentionner tous ici; cependant, nous croyons faire plaisir à la plus grande partie de nos lecteurs, en donnant une courte analyse des principaux systèmes de génération, en commençant par les plus anciens, sans prétendre toutefois présenter ici une *généalogie* complète. Nous nous bornerons à une simple zoonomie.

1er *Système.*

Génération par corruption.

Le genre humain n'ayant pu se procurer aucun renseignement exact touchant l'époque primitive de son existence, et ne connaissant guère mieux les circonstances précises de sa formation, il en est résulté que les anciens se bornèrent à croire que la terre était la mère commune de toutes les natures animées qui s'agitaient et vivaient sur son sein. Si la vie, disaient-ils, est la mère de la mort, la mort à son tour enfante et éternise la vie; c'est-à-dire la matière, sans cesse en mouvement, produit des changements continuels. Il n'y a pas de mort pour la nature, ajoutaient-ils; sa jeunesse, sa fécondité, son activité sont éternelles. La mort est un des rayons de la vie; elle n'est que la conséquence de la transmutation à laquelle sont soumis tous les êtres de la nature : de toutes les matières animales et végétales en putréfaction, on voit sortir des êtres vivants. La chaleur et l'humidité suffisent pour donner la fécondité à toute la surface du globe; c'est par la chaleur et l'humidité que s'entretient et s'active la vie dans tous les corps qui les possèdent. La

mort résulte de la privation de l'un et de l'autre, comme la vie est une conséquence de leur union.

C'est par l'union de la chaleur et de l'humidité que les matières animales et végétales sont décomposées, et que, par un concours et des circonstances favorables, a lieu le développement des corps organisés et d'une multitude d'êtres vivants; de là, la maxime généralement reçue parmi les anciens: *corruptio unius, generatio alterius.*

Le législateur des chrétiens n'a-t-il pas dit lui-même, sans doute pour se conformer aux préjugés du temps: « En » vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne » *meurt* pas après qu'on l'a mis en terre, il demeure seul; » mais, quand il est *mort*, il porte beaucoup de fruits. » (év. s. Saint-Jean, c. 12, v. 26.) On lit aussi dans Saint-Thomas d'Aquin (somma totius théologiœ L. P. 2 q. 147, art. 8, page 252): La production d'un nouvel être n'exige que le concours du *neuma pneumia* (souffle), de la chaleur et de l'humidité. C'est pourquoi on voit des animaux vivants naître des corps en fermentation, en putréfaction.

On ne peut nier cependant que la vie et la mort sont deux puissances opposées et antagonistes, qui s'attaquent sans cesse, sans pouvoir l'une et l'autre s'anéantir; que l'humidité et la chaleur nous font naître, et que la mort est le résultat de l'aridité et de la sécheresse de nos organes; mais aussi l'on doit dire que la force vitale vit dans la matière organisée et que, d'après cela, il n'y a pas de génération, mais une simple transformation, une simple continuation d'existence.

Lucrèce a dit également :

» Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes dis-
» cidio redeunt in corporâ materiaï. » (lib. 1er) (Rien donc ne s'anéantit, et la destruction n'est que la dissolution des éléments.)

On lit dans Diodore de Sicile, lib. 1er:

« Lorsque les eaux du Nil sont retirées, après l'inondation ordinaire, et lorsque le soleil, échauffant la terre, » cause de la pourriture en divers endroits, on en voit éclore » une infinité de rats présentant hors de terre une moitié » de leurs corps déjà formés et vivants, pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle est engagée. »

Ovide (métamorph. lib. 1. cap. 13.) dit la même chose, mais avec plus de développements :

» Ainsi, lorsque le Nil aux sept bouches a quitté le terrain qu'il inonde pour le féconder, et retiré tous ses flots » dans leur premier lit, le limon qu'il vient d'y laisser, » imprégné des feux de l'astre du jour, produit une infinité » de petits animaux que le laboureur découvre en retournant ses champs. Quelques-uns seulement commencent » à naître ; d'autres, imparfaits, manquent des membres » qui leur sont encore nécessaires. Souvent on voit dans le » même corps une partie animée, tandis que l'autre n'est » qu'une terre grossière. La chaleur et l'humidité, tempérées l'une par l'autre, sont les sources de la fécondité et » l'origine des êtres; lorsque les feux agissent sur les eaux, » la vapeur humide qui s'en exhale produit tout, et l'union » de ces éléments est le principe de la *génération*. Ainsi » la terre, couverte du limon bourbeux qui restait du déluge, échauffée par un soleil ardent, produisit des espèces » innombrables d'animaux ; elle en forma plusieurs semblables aux premiers ; mais elle en créa beaucoup de » nouveaux. »

Aristote, lui-même, n'est pas complètement éloigné de cette opinion.

Il distingue les animaux en trois espèces: les uns qui ont du sang, et qui, à l'exception de quelques-uns, dit-il, se

multiplient tous par la copulation; les autres qui n'ont point de sang, qui, étant mâles et femelles en même temps, produisent d'eux-mêmes et sans copulation; et enfin, ceux qui viennent de *pourriture* et qui ne doivent pas leur origine à des parents de même espèce qu'eux.

Enfin, si des hommes tels que Lucrèce, Diodore de Sicile, Ovide, Aristote, etc., etc., ont ainsi exprimé leurs pensées, est-il donc étonnant si les premiers hommes, en voyant les cadavres des bêtes sauvages qu'ils avaient tués avec leurs flèches, se couvrir peu de jours après d'une multitude de petits animaux vivants, est-il donc étonnant, disons-nous, que les premiers hommes aient pensé, *que la vie naissait de la corruption* et des résultats *d'une fermentation putride.*

Vosgt-Marie Vidussi, adversaire prononcé de la préexistence des germes, n'a rien négligé pour prouver que la *putréfaction* donne réellement naissance à des êtres vivants. (Hallus, bib. anect., v. 11, p. 112.) (1).

2e *Système.*

Par les rapports harmoniques des nombres.

Pythagore, né à Samos, d'un sculpteur, vers la fin de la 49e olympiade (592 ans avant l'ère vulg.) est le fondateur du système des nombres ou des rapports harmoniques. Il exerça d'abord le métier d'athlète, mais ayant assisté aux leçons du philosophe Phérécide, il se consacra tout entier à la philosophie. Pythagore, l'un des plus grands, l'un des plus sages, l'un des plus savants hommes de l'antiquité,

(1) Voyez Pic de la Mirandole. *Theses de omni re scibili.* Cet auteur prétend qu'un ange est infini, *secundum quid;* et que les animaux et es plantes naissent d'une corruption animée par la vertu productive, etc., etc.

avait découvert entre les parties du monde des rapports de proportions ; il s'était aperçu que l'harmonie ou la beauté était le but que la nature s'était proposé dans la formation des êtres; de là, il conclut que les rapports qu'elle avait mis entre les parties de l'univers, étaient les moyens qu'elle avait employés pour arriver à ce but: aussi, disait-il, l'union de l'homme et de la femme, et la création d'un nouvel être, par rapports harmoniques des nombres, ne sont autre chose que des rapports *harmoniques des nombres* entre les deux sexes (1).

L'intelligence n'est, dit Hobbes, que la conception par les sens.

Platon disait lui-même que les idées étaient les principes des formes de tous les corps. Tous les corps sont organisés d'après un modèle archétype, disait-il, ou idéal, et suivant une proportion ternaire et symétrique. Cette harmonie triangulaire est l'image mystérieuse de celui dans lequel on engendre et de celui qui est engendré. Le monde est l'animal prototype de tous les autres ; et de lui, émanent toutes les existences. C'est pour cela qu'il a fallu deux individus pour en produire un troisième ; c'est là ce qui constitue l'ordre essentiel du père et de la mère, et la rotation du fils.

La chaleur et le froid suffisent, selon Parmécide et Empédocle. Ils regardaient la formation des nouveaux êtres

(1) Les disciples de Pythagore, ainsi que ceux de Platon, admettaient, dans les corps célestes, une harmonie réelle, et non simplement figurée. Cicéron n'était pas éloigné d'avoir la même opinion lorsqu'il disait : « Quel est le son si doux qui vient remplir mon oreille ? C'est celui qui résulte des intervalles inégaux, mais harmoniques, des diverses impulsions et réactions des globes célestes, et qui, mêlé de tons graves et de tons aigus, produit ce parfait assemblage. » Le lecteur censé nous passera-t-il d'ajouter que Pélisson connaissait un homme qui prétendait entendre le bruit et le choc des corps célestes ?

comme le résultat de la destruction des anciens. On pourrait dire que chaque philosophe de l'antiquité s'était créé un système différent. Mais Pythagore l'emporte sur tous, c'est lui qui disait : « Le plus beau présent que le ciel ait fait aux hommes, c'est de les rendre utiles à leurs semblables, et de leur avoir appris que *rien n'est au-dessus de la vérité.* »

Voici comment ce sage expliquait son système des nombres :

L'unité est le seul nombre parfait ; le nombre entier par excellence et la racine de tous les autres ; le seul élémentaire : il est principe. De même que la géométrie repose sur le point ; de même l'arithmétique est toute comprise dans l'unité. Tout vient d'elle ; le grand tout n'est que le multiple à l'infini de l'unité. Elle est indivisible, impérissable ; si elle ne l'était, elle cesserait d'être l'unité simple. Elle serait sujette à l'amoindrissement, à la dégradation, à la corruption. L'unité existe par elle-même, et ne doit rien qu'à elle. C'est le type de l'univers, et de tout ce que l'homme peut faire qui approche le plus de cette harmonie, l'essence du beau et le caractéristique de la nature. La nature est *une.* Tout change autour d'elle, en elle ; elle demeure toujours une ; comme l'unité numérique qui parcourt toute la série, toutes les combinaisons des nombres, sans cesser d'être l'unité. On ne peut concevoir ni expliquer le mécanisme du monde que par celui de l'arithmétique, et son premier nombre suffit pour cela. L'inscription du temple de Saïs, consacré à la déesse Isis, conviendrait mieux à l'unité : *Je suis ce qui est.*

L'unité est le symbole et la marque infaillible de tout ce qu'il y a de meilleur au monde, le génie et la sagesse. Les vastes conceptions du génie sont le produit d'un seul

jet, n'offrent qu'un grand ensemble auquel on ne peut ajouter, ni retrancher. La conduite du sage est uniforme ; toujours le même, il marche sur une seule ligne, et ne se propose qu'un but. Telles sont les vertus et les propriétés, ou plutôt les rapports attachés au premier des nombres, à l'unité.

Le *deux*, ou le nombre binaire, n'est pas aussi fécond, ni réputé aussi heureux. Il désigne Typhon, le génie du mal, le dieu du désordre et de la vengeance ; quand deux hommes se rencontrent dans un même lieu, trop ordinairement il y a rivalité et guerre. Le nombre *deux* n'est sacré que dans la langue des amis et des époux. Un homme seul est un homme nul.

Le *ternaire* est le symbole de l'harmonie ; un tiers survenant, rétablit le bon accord entre deux rivaux. Cela suffirait pour rendre ce nombre sacré, outre qu'il exprime la plus simple, la plus parfaite des figures géométriques, le triangle.

Si la rivalité se trouve où il y a moins que trois, où il y a plus que trois, il y a confusion. On pourrait dire que ce nombre est le plus sage de l'arithmétique morale. Par exemple, pardonner moins que trois fois, c'est rigueur ; pardonner plus de trois fois ; c'est faiblesse.

Ce nombre est plein, car il exprime la plénitude de toutes choses ; l'impair *un* et le pair *deux*, sont renfermés en lui.

C'est sur le *quaternaire* que la haute géométrie et l'harmonie sacrée reposent leurs fondements. Il donne l'idée d'une base inébranlable ; il représente la force et la solidité de l'univers, et l'ordre invariable qui règne dans toutes ses parties. Les formes viriles sont carrées.

Cinq, composé du premier nombre pair *deux* et du

premier nombre impair *trois*, représente le grand *tout*. Il est le symbole de notre alphabet. *Cinq*, multiplié par lui-même, donne *vingt-cinq*. Ce qui exprime la quantité des lettres alphabétiques.

Le fréquent et commode usage du nombre *six* pour diviser avec justesse toutes les figures géométriques, lui vaut l'avantage de servir d'hiéroglyphe à la justice civile et à l'équité naturelle. Ces deux vertus consistent à faire droit à chacune, avec impartialité, et à laisser jouir son semblable de la part des biens communs que la nature distribue également à ses enfants. *Six* est encore un nombre matrimonial.

Six, multiplié par lui-même, s'élèverait à son carré *trente-six*. Si vous multipliez encore l'un de ses côtés, *six* vous donnera *deux cent seize*. Honneur au nombre cubique *deux cent seize !*

Le nombre *septénaire* est mystérieux et saint. C'est l'hiéroglyphe du repos, et le symbole de tout le système planétaire. Il sert aussi à désigner cette partie du ciel opposée au midi, et remarquable par les sept étoiles.

Le nombre *huit*, formé de quatre parties égales, est le type de la loi de nature, de cette loi première, premier titre des mortels, qui les rend tous égaux et leur donne à tous les mêmes droits au bonheur.

Neuf caractérise la vieillesse, parce que, multiplié par lui-même, il s'élève à *quatre-vingt-un*. Sa rencontre est fâcheuse.

Le *decam*, ou le nombre *dècadaire*, est d'un plus heureux augure. On en représente la figure par des mains jointes ensemble, ou dix doigts entrelacés : symbole expressif de la bonne foi, d'une promesse donnée, ou de l'amitié franche et loyale.

C'est aussi le nombre hiéroglyphique et sacré de la toute puissance de l'univers, qui n'a besoin que de lui-même pour se multiplier à l'infini. Il lui suffit d'un ou plusieurs zéros, signes stériles et sans valeur, qui ne sont employés que pour marquer les différents degrés par lesquels l'unité s'élève à tout. Ce qui prouve et démontre arithmétiquement ces deux axiômes :

Le grand tout est un ; et les extrêmes se touchent.

Le nombre *soixante* est consacré au soleil, père des saisons, des jours et des heures, parce que l'heure est divisée en soixante parties.

Le nombre *seize* répété représente l'union conjugale.

Le nombre *trois cent soixante-cinq* exprime le terme fatal de la vie.

Gloire aux nombres ! Ils ne sont que neuf ; et ces neuf caractères suffisent pour exprimer des quantités infinies. Avec ces *neuf* caractères on pourrait calculer le nombre des grains de sable qui seraient nécessaires pour remplir tout l'espace de la terre aux cieux.

Un point (.) fut d'abord l'unité, 1 ; (:), 2; (.·.), 3. Ce troisième chiffre, dans l'ordre des chiffres et des mesures, donna lieu au triangle géométral, puis à la pyramide, ou au triangle pyramidal solide. 4 (::) fit trouver le cube ; 5 (·.˙.·), le cercle; 6 (:.:), ou le double de 3; 7 l'obélisque (:.:) fut imaginé pour y faire reposer la sphère du monde ; (⁞⁞) 8 la colonne ou le pilastre qui donna l'idée à Hermès de ses colonnes savantes ; 9 (⁞) ou le milomètres ; 10 fut exprimé en observant de laisser après ce point un espace ou intervalle vide, ainsi que pour exprimer onze, on mit (· ·) ainsi du reste.

Pour tracer les surfaces et passer de l'arithmétique à la géométrie, on n'eut autre chose à faire qu'à tirer des lignes droites, obliques ou courbes, d'un point donné à un autre

point. Le chiffre 2 ou (:) ou (··) représente la ligne I — perpendiculaire ou horizontale ; 3 (.˙.) la surface la moins compliquée, la plus simple, le triangle |> ; 4 (::) le carré, le carré cubique ou le solide ☐ etc., etc. ; 5 (⁚⁚) le pentagone ou cercle imparfait ◯, composé de triangles, et ainsi de suite.

De ces premières notions, il suit que le triangle peut être considéré comme le symbole de la génération des corps. Tout corps principe, tout élément des corps doit avoir nécessairement la forme triangulaire.

Il suit encore que le carré offre l'image de l'univers, se reposant de son propre poids sur lui-même ; mais cette masse immuable est composée de parties toujours en mouvement.

Il semblerait donc que du cube, qui en est le carré à six faces, a été faite la terre ; de la pyramide, le feu ; du corps à huit faces qui est l'octaédre, l'air ; de l'icosaèdre, qui est le corps à vingt faces, l'eau ; et du dodécaèdre, qui est le corps à douze faces, la suprême sphère de l'univers.

Il s'ensuit que : les trois angles internes du triangle sont égaux à deux angles droits ; que le carré de la base d'un triangle rectangle est égal au carré des deux autres côtés pris ensemble. Ces deux belles propositions sont le fondement d'une grande partie des mathématiques, et servent de pivot à toute la géométrie. On peut y ajouter la doctrine des *isopérimètres*, d'après laquelle Pythagore démontre que, de toutes les figures de même contour, parmi les planes, la plus grande est le cercle, et parmi les solides la sphère.

C'est aussi à Pythagore que l'on doit ce théorème fécond qui fait toute la base des sons : *la musique est un concert de plusieurs discordants ;* cette définition est d'autant plus heureuse qu'elle peut servir en même temps de symbole à la

vie sociale. L'ordre social est une musique ; la société civile est un concert formé de plusieurs discordants; de même, le mouvement des orbites célestes, qui comporte toutes les planètes, forme un concert parfait ; mais c'est par les nombres et non par les sons qu'il faut estimer la sublimité de la musique.

3e *Système.*

Des séministes.

L'un des premiers systèmes sur la génération est celui des *séministes*, ainsi nommé, parce que les auteurs de ce système ont cru au mélange dans l'utérus ou la matrice de la semence des deux sexes au moment de la copulation. Hippocrate, Épicure, Diogène, Hippon et les stoïciens Alcméon, Démocrite, Aristote, Anaxagore, Parménide, Galien, Empédocle, etc., mirent, les premiers, ce système en lumière ; ensuite, il a été soutenu par Avicenne, Zacutus Lasitanus, Descartes et surtout Buffon.

Hippocrate et ses adhérents, tel que Vogh, etc., pensaient que le mâle et la femelle ont chacun une liqueur prestatique ; ils assuraient même que chaque sexe en possédait deux, l'une plus forte et plus active. La plus forte liqueur séminale du mâle, selon leur opinion, mêlée à la plus forte liqueur séminale de la femelle, doit produire un enfant mâle, et la plus faible de mâle, mêlée à la plus faible de la femelle, donne naissance à une femelle.

Suivant Alcméon, l'enfant a le sexe de celui de son père ou de sa mère qui a fourni le plus de semence; d'après Hippon, de la semence la plus déliée naissent les filles, et de la plus épaisse, les garçons ; d'après Démocrite, l'enfant a le sexe de celui de ses père ou mère dont la semence a la pre-

mière occupé le réceptacle; suivant Parménide, au contraire, il y a dans le coït une lutte entre l'homme et la femme, et celui des deux à qui reste la victoire, donne son sexe à l'enfant. Anaxagore et Empédocle, de leur côté, s'accordent à penser que la semence épanchée du testicule droit doit produire les garçons, et celle de gauche, les filles. Au reste, si ces deux philosophes sont d'accord sur ce point, dit Rencorénus, ils ne le sont plus sur la ressemblance des enfants. Voici, à cet égard, la thèse soutenue par Empédocle : si dans la semence du père et de la mère, il y a eu le même degré de chaleur, il naît un garçon qui ressemble au père, si il y a eu même degré de froid, il naît un garçon qui ressemble à la mère; que, si la semence du père est chaude, et froide celle de la mère, il naîtra un garçon qui ressemblera à la mère; si la semence de la mère est chaude, et froide celle du père, il naîtra une fille qui ressemblera au père. Anaxagore pensait, lui, que les enfants ressemblaient à celui de leur père ou mère qui avait fourni le plus de semence. Quant à Parménide, il soutenait que, quand la semence vient du testicule droit, c'est au père; quand c'est du gauche, c'est à la mère qu'il ressemble. Relativement à la naissance des jumeaux, Hippon regarde ce phénomène comme un fait accidentel, qu'il faut attribuer à la quantité de semence qui s'épanche sur deux points, lorsqu'il y en a plus qu'il n'en faut pour un seul enfant; c'est aussi ce que semble penser Empédocle; mais il n'a pas indiqué les motifs de cette division de la semence; il se borne à dire que, si la matière, en s'épanchant sur deux points, y trouve un égal degré de chaleur, il naîtra deux garçons, et un égal degré de froid, deux filles; si plus de chaleur sur un point, et plus de froideur sur l'autre, des jumeaux de différent sexe. Enfin, ce mélange opéré, le

sang menstruel nourrit le fœtus. Le système des molécules organiques de Buffon a beaucoup de rapport avec le système d'Hippocrate sur la génération. Lucrèce raisonnait aussi à peu près de même.

Selon ce grand poète de l'antiquité, le fluide générateur est un écoulement de toutes les parties du corps, une espèce de contribution générale de tous les membres pour la formation d'un nouvel individu. Les membres ébranlés par la secousse du plaisir, dit-il, se fondent tous dans une liqueur créatrice : *membra voluptatis dum vi labefacta liquescent.*

Lorsque, dans l'ivresse du plaisir, le sein avide de la femme a pompé les germes producteurs, les enfants ressemblent au père et à la mère, selon que la semence de l'un ou de l'autre a dominé, et s'ils réunissent les traits de tous les deux, ils ont été formés du plus pur sang du père et de la mère, dont les semences, excitées par une ardeur mutuelle, se sont contrebalancées, et ont concouru, avec une égale influence, à la production du nouvel être. Il arrive aussi que les enfants ressemblent à leurs aïeux et à leurs ancêtres les plus éloignés, parce que souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, transmis de pères en pères, viennent primitivement de la tige même. C'est à l'aide de cette multitude de principes, dit toujours Epicure, que l'amour varie les figures et reproduit en nous les traits, la voix, la chevelure de nos aïeux, parce que les parties de nous-mêmes sont formées par des germes fixes, ainsi que le visage, le corps et les membres. La semence virile influe dans la production du sexe féminin, comme la semence de la femme dans celle du sexe contraire, parce que l'enfant résulte toujours des deux semences, avec cette différence que celui des deux époux auquel

il ressemble le plus a fourni le plus grand nombre de principes. C'est ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes (de nat. rerum , lib. 4.)

Quelques physiologistes même ont pensé que l'éjaculation du fluide séminal n'était pas toujours indispensable pour déterminer une imprégnation , et qu'il suffisait de ce principe élémentaire, volatil, nommé *aura seminalis*, esprit séminal qui s'échappe malgré l'homme lui-même au moment de la copulation et qui détermine la fécondation; c'est l'*âme organisante* de Stahl, l'*esprit formateur;* l'*idée séminale* de Vanhelmont , la *matière subtile* de Newton et de Descartes, le *feu élémentaire* de Lecat, le *feu électrique* , l'*air vital* , le *gaz oxigène*, le *fluide nerveux* de quelques savants. Les mages , en Orient, Platon, en Grèce, plus récemment Boerhaave ont regardé le feu élémentaire comme le dieu de l'univers; Aristote pensait de même. C'est à Aristote que l'on doit cette vérité importante , ce premier pas dans la connaissance de l'esprit humain, que *nos idées, même les plus abstraites, les plus purement intellectuelles, doivent leur origine à nos sensations*. Il est vrai qu'il ne l'appuie d'aucun développement, mais l'immortel *Loke* est venu et il a prouvé , par l'analyse même , que toutes nos idées sont les résultats des combinaisons de nos sensations que la mémoire nous représente simultanément. Telle a été aussi l'opinion de Gassendi, Holbes , Condillac, Helvétius , Dalembert, Volney , Garat, Destut de Trassy , Cabanis , etc.

Les anciens connaissaient les ovaires ; mais ils les regardaient comme de véritables testicules auxquels ils attribuaient la faculté de fournir, dans le coït, la liqueur séminale qui , mêlée à celle de l'homme , contribuait plus ou moins à la formation du fœtus.

Il est bien certain que naturellement on est porté à croire

que l'animal qui naît est un composé des deux semences; si tous les animaux d'une espèce étaient déjà formés et contenus dans un seul père et une seule mère, soit sous la forme de vers, soit sous la forme d'œufs, systèmes que nous ferons connaître bientôt, observerait-on ces alternatives de ressemblances? Si le fœtus était le vers qui nage dans la liqueur séminale du père, pourquoi ressemblerait-il quelquefois à la mère? S'il n'était que l'œuf de la mère, qu'aurait de commun sa figure avec celle du père? et, comme l'observe judicieusement Maupertuis, pourquoi le petit cheval déjà tout formé dans l'œuf de la jument, prendrait-il des oreilles d'âne, parce qu'un baudet aurait mis les parties de l'œuf en mouvement.

En effet, est-il raisonnable de croire que, parce que le ver spermatique a été nourri chez la mère, il doit en prendre la ressemblance et les traits? Il ne serait pas plus ridicule de penser que la nourriture des animaux, ainsi que les lieux qu'ils ont habités, doivent influer sur leur ressemblance, comme disait Empédocle.

4e *Système.*

De la génération par Epigénèse.

On entend par *Epigénèse* la formation partielle et successive du fœtus. Ce mot vient de deux mots grecs, *epi*, *sur*, et genesis, *génération*. Ce système a été d'abord mis en lumière par Aristote et Galien, puis par Descartes, Harvey, Neédham, Muller, Wolf, Endworth, Blumenbach, Barthez, etc. Il est vrai qu'Aristote, Galien, Aréthée, Alexandre de Tralles, et d'autres auteurs antérieurs à la renaissance, n'ont point employé ce mot tout-à-fait dans le sens que les modernes lui ont donné. Par épigénèse, on en-

tend donc que le produit de la génération a été formé, dans son auteur, de toutes pièces, c'est-à-dire par la réunion des molécules rapprochées subitement en vertu de l'acte qui a donné lieu à sa naissance ; de sorte qu'il n'existait point du tout auparavant, et que, quand il a été produit, il a reçu toutes ses parties avec leur coordination et leurs propriétés; c'est une des plus anciennes théories. Leucipe et Empédocle l'avaient adoptée.

Ce système, tombé dans l'oubli, dans ces derniers temps, a été, en quelque sorte, remis au jour par Maupertuis, qui l'a défendu avec talent dans sa *Vénus physique*, publiée en 1754. Il est incontestable, dit-il, que la semence des deux sexes est formée de particules qui ne se mêlent que dans la matrice à la manière des fils qui s'entrelacent et se combinent.

Buffon a aussi, en quelque sorte, fait revivre cette opinion, comme nous le verrons plus bas, sous le nom de molécules organiques.

Il est bien certain que les organes ne deviennent visibles qu'à mesure qu'ils acquièrent de la consistance et de l'opacité et qu'ils semblent ne se composer que les uns après les autres. Ainsi, le cœur ou le point saillant (*punctum saliens*), devient visible le premier, de même que l'épine dorsale, puis la grosse artère et les veines, les muscles, les os, enfin les membranes. Mais la nature jette ses œuvres dans un moule, d'un seul jet; chaque organe est lié à tous les autres et ne forme qu'un tout individuel.

5e *Système.*

De la panspermie et de l'emboîtement des germes.

La *panspermie* est cet état de la nature dans lequel, suivant Anaxagore, tous les corps contiennent des germes ou

des molécules organiques préexistants. Telle était aussi l'opinion de Cléanthe, disciple de Zénon, de Marc-Aurèle, de Proclus, des Manichéens, des Chaldéens, de Pythagore, de Platon, de Clément d'Alexandrie, de Clément Romain, des Sabéens, de Maimonide, de Firmicus, de Trismégiste, de Plutarque, Mœnelius, d'Origène, de Kirker, etc., etc. (1) D'après ce système, on suppose que toute la nature est remplie de germes, ou d'éléments imperceptibles, propres à former quels êtres que ce soit. Ces germes sont introduits dans le corps par les aliments, l'air, l'eau, la terre, etc. En passant dans d'autres êtres, ces germes se moulent sur leur forme, et abandonnent celles qu'ils avaient reçues antérieurement. Ainsi, toute matière placée dans des circonstances convenables, devient capable de produire ces êtres. La nature entière n'est que semence et génération.

D'après l'homœomerie d'Aristote, les os sont formés d'un certain nombre de petits os; les viscères, d'un certain nombre de petites viscères; plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au fluide qui coule dans nos veines. Plusieurs molécules d'or composent ce métal précieux; le feu et l'eau naissent de particules de feu et d'eau, et tous les corps, en un mot, de l'assemblage d'éléments similaires. (2) Bonnet, Spantsauzzani et les écoles d'Italie ont admis les germes préexistants et créés depuis le commencement du monde, mais *emboîtés* les uns dans les autres et se développant successivement. Otto assure avoir vu un fœtus femelle qui en contenait un autre. Cela se peut, sans que l'on puisse en conclure que cela arrive toujours.

Ce système de l'*évolution* ou de la *préexistence des ger-*

(1) Vide *apologia pro Serveto, de animâ mundi.* in 8°, et *benedicti spinosæ tractato théologico-politicus,* (1670 et opera postuma 1677, in 4°.)

(2) Ossa videlicet è pauxillis atque minutis ossibus, etc., etc.

mes a donné lieu à deux théories différentes ; l'une, que l'on a désignée sous le nom de *panspermie*, ou de la dissémination des germes dans toutes les parties de la terre et de l'espace qui l'environne, se développant lorsqu'ils rencontrent des corps disposés à les retenir et à les faire croître, et ne prenant de l'accroissement que quand ils contiennent des portions suffisantes de tous les organes semblables à celui dans lequel ils sont introduits, comme nous l'avons expliqué plus haut. Telle était, ou à peu près, l'opinion d'Anaxagore, de Timée, de Speusippe, de Jamblique, de Macrobe, de Marc-Aurèle, de Maimonide, de Lucien, de Virgile, des Sabéens, d'Ammonicus Saccas, de Platon, de Porphyre, et de toute l'école d'Alexandrie, de Manilius, de Diogène, Lucrèce, Cazèbe, Zenon, de Photin, de Pline, d'Achilles-Tatius, des Stoïciens, de Phérécide, de l'Eucippe, d'Anaximandre, et depuis, telle a été celle de Robinet, de Schelling, Fichte, Hegel, Maret, etc., etc., Œnésidème (1). Mais nous leur demanderons où sont placés ces germes avant de trouver le berceau auquel ils conviennent ? comment ils vivent et flottent dans l'espace ? comment ils parviennent à se placer dans le lieu du corps de la femelle le plus propre à leur développement ? comment enfin se produisent le cordon ombilical et les autres annexes qui les unissent entre elles ?

Emboîtement des germes.

La seconde théorie est celle de *l'emboîtement des germes;* non-seulement elle suppose que les germes existent depuis la création du monde, mais encore qu'ils sont tous *renfermés les uns dans les autres*, et qu'ils se développent successivement lorsque la liqueur séminale les tire de l'état

(1) Virgile a dit : mens agitat molem, et magno se corpore miscet

de torpeur où ils étaient plongés, pour leur imprimer une énergie plus active et individuelle qui les rende susceptibles de croître avec rapidité, et de parcourir toutes les périodes de la vie.

Ce système de l'emboîtement des germes a été soutenu par Malpighi, Bourguet, Swammerdam, Bohn, Bonnet, Haller, Spallanzani, etc., etc.; suivant cette doctrine, les germes sont tous logés dans le sein des femelles, et emboîtés jusqu'à un certain point, les uns dans les autres. C'est la femelle qui renferme le fœtus primordial. L'ovaire de la première femme (nous développerons plus bas le système des œufs) contenait des œufs renfermant en petit; non-seulement tous ceux qu'elle pouvait faire, mais encore la race humaine tout entière, c'est-à-dire toute cette race, jusqu'à l'exctinction de l'espèce: en sorte que, suivant ces messieurs, tous les animaux qui ont été, qui sont ou qui seront, ont été créés tous à la fois, et tous renfermés dans la première femelle; en sorte aussi que les germes préexistants sont dans des embryons pour ainsi dire sans vie, renfermés, comme de petites statues, dans des œufs, contenus à l'infini les uns dans les autres.

Voici les preuves que l'on allègue en faveur de cette doctrine: une fleur, dit-on, qui se développe, contient dans son ovaire les ovules et les rudiments de la graine future avant la maturité du pollen; l'œuf préexiste aussi chez les oiseaux; car une poule vierge pond tout aussi bien que celle qui a reçu les caresses du coq, seulement ses œufs sont stériles. Parmi les fécondations efficaces pour plusieurs années, ont peut citer les poules, les abeilles, les volvoces, les animaux infusoires. Plusieurs animaux se reproduisent, comme les plantes, par boutures, tels sont les polypes, les orties de mer, les anémones et les étoiles de mer, les our-

sins, et autres animaux de la classe des radiaires, des vers d'eau, des limaçons, etc. Ce qui prouve que tout cela n'est réellement qu'un développement subséquent des germes préexistants. Les métamorphoses de certains insectes sont encore cités comme favorables à ce système, de même que la divisibilité de la matière à l'infini ; au contraire, on objecte, contre ce système de l'*évolution*, les monstres, les mules, les mulets, etc.; puis ces divisions à l'infini dans lesquelles l'imagination se perd, sont tellement nombreuses que l'univers serait bientôt trop petit pour contenir tous les germes.

Bien que, d'après une juste enthropologie, toutes les variétés de l'espèce humaine puissent se réduire à trois (1), 1° au type caucasique, ou de la *race blanche*; 2° au type mongolique, ou de la *race jaune ;* 3° au type éthiopique, ou de la *race noire* ou *mélanique,* comment expliquer le système de l'emboîtement des germes? Car si tous les hommes ont été formés d'œuf en œuf, il y aurait dû avoir dans la première mère des œufs de différentes couleurs, contenant des suites innombrables d'œufs de la même espèce, mais ne devant éclore que dans leur ordre de développement, après un certain nombre de générations, et dans les temps marqués par la nature pour l'origine des peuples qui y étaient contenus. D'un autre côté, si la première mère contenait toute la série des œufs qui doivent éclore jusqu'à la fin du monde avec les trois couleurs humaines primitives, pourquoi ne voyons-nous pas de temps en temps naître de la même femme, tantôt un individu *noir*, tantôt un individu *blanc,* tantôt un individu *jaune ?* et même, dans les doubles et triples enfantements, des enfants de deux et de trois cou-

(1) Selon Eoward, il y a cinq variétés notables dans l'espèce humaine : 1° la Caucassienne ; 2° la Malaise ; 3° la Mongole ; 4° la Nègre; 5° l'Américaine.

leurs différentes ? ou enfin ne serait-il pas possible qu'un jour, la suite des œufs blancs venant à manquer, toutes les nations européennes changeassent de couleur ? comme il ne serait pas impossible aussi que la source des œufs noirs étant épuisée, l'Ethiopie n'eût plus que des habitants blancs.

On objecte encore contre l'emboîtement des germes : 1° que, d'après ce système, l'adulte ne peut rien renfermer qui ne se soit premièrement trouvé dans le germe ; cependant, il y a une différence notable de masse matérielle, ou de volume et de grosseur entre le germe et l'animal tout formé ; 2° que, si la première femme contenait des germes mâles et des germes femelles, les germes mâles ne contenaient point d'autres germes mâles, ou plutôt ne contenaient qu'une génération de mâles; au contraire, les jeunes femelles contenaient des milliers de génération de germes mâles et de germes femelles, de sorte que, dans le même temps, il y a toujours un certain nombre de germes ou œufs capables de se développer à l'infini, et un autre nombre de germes ou œufs, qui ne peuvent se développer qu'une fois. De même, dans le système des vers spermatiques, dont nous parlerons bientôt, le même homme contient des vers spermatiques, les uns mâles et les autres femelles, de sorte que les uns ne peuvent encore avoir qu'une génération, tandis que les autres peuvent se propager à l'infini. Ceci n'est pas probable ; 3° avec le système de l'évolution, comment expliquer, comme nous l'avons déjà fait observer, la génération des *monstres*, des mâles ? y a-t-il des germes originairement monstrueux ? ou ne sont-ce que des productions accidentelles et, en quelque sorte, morbifiques ? 4° l'*inconstance des espèces* est une des plus grandes difficultés qui s'élèvent contre le système de l'évolution,

ou de la préexistence des germes, qui doivent découler, non-seulement de la régularité, mais encore de la fixité et de la constance absolue des espèces. Dans ce cas, comment expliquer les *mulets*, ces plantes *hybrides*, le résultat du croisement des races ?

On répond à ces objections en disant, que les espèces n'ont qu'une constance relative à la durée des circonstances dans lesquelles se sont trouvés tous les individus qui les représentent; qu'elles ne sont pas aussi anciennes que la matière; que la nature n'a pas créé des espèces constantes; mais seulement des individus qui se succèdant les uns les autres, ressemblent à ceux qui les ont produits, et se conservent sans mutation, tant qu'une cause de changement n'agit pas sur eux; mais que des situations nouvelles, de nouvelles habitudes peuvent modifier les organes des corps doués de la vie. Il est vrai qu'en admettant une telle hypothèse, rien n'est fixe dans la nature; l'homme peut un jour produire des singes, comme les singes des hommes, etc., etc. Mais aussi toutes les aberrations de la nature sont expliquées; 5° Enfin, les *ressemblances* des enfants avec leurs parents font naître une très-forte objection contre le système de l'emboîtement des germes et fournissent des armes redoutables aux *épigénistes*; mais, selon les partisans de l'évolution, cette similitude est le pur résultat de l'imagination : explication erronée ou tout au moins peu satisfaisante.

Les panspermiques ne se tenant point non plus pour battus, disent: en faveur de notre système, nous avons, 1° la *préexistence des germes* avant la *fécondation;* une poule vierge ne pond pas moins que celle qui a eu commerce avec le coq, comme nous l'avons déjà fait remarquer; 2° les observations de Haller, sur le poulet, constatent que les mem-

branes d'un œuf sont en rapport direct avec les membranes des jeunes poulets; 3° Les *accouplements efficaces pour plusieurs générations* : Hervey s'est assuré que les œufs d'une poule sont encore fécondés vingt jours après que cet oiseau a eu commerce avec le mâle. Même', selon de Candolle, une seule fécondation suffit pour plusieurs fécondations de plantes; 4° *les emboîtements naturels et accidentels*. Spallanzanni, Muller, Certi, etc., etc., ont observé des animalcules qui contenaient jusqu'à trente-deux animaux de leur espèce, renfermés les uns dans les autres, et ils les ont vus successivement sortir l'un de l'autre; 5° *Les reproductions animales*, ou les parties qui croissent à une époque pour ainsi dire indéterminée, et dont le développement est le résultat des causes accidentelles : telles que la cicatrisation des blessures, la consolidation des fractures, la régénération des cheveux, de la barbe, des ongles, des poils, etc. Moscati assure même que le tibia enlevé chez un homme fût naturellement réparé. La multiplication des plantes vivaces et des polypes par bouture est une véritable régénération; 6° Les métamorphoses, ou la crue des parties nouvelles dont le développement est conforme à la marche de la nature. On trouve des métamorphoses dans toutes les classes des insectes, des reptiles, des batraciens, tels que les grenouilles, les crapaux, etc. *La fécondation artificielle* et les *fécondations naturelles hors du corps de la femelle*, Swamerdam, Malpighi, Rœsel, Spallanzanni, Rossi, Buffolini, Jacobi, etc., l'ont effectué en 1777 sur les crapauds et les grenouilles. De tous ces faits, les partisans de la perpétuité des germes concluent que la semence du mâle concourt uniquement à la vivification des germes existant dans la femelle antérieurement à son action.

Pour nous, nous concluerons que, de tous ces faits, tant

pour que contre, le système de *l'évolution, comme celui de l'emboîtement des germes*, est bien problématique. Car, le système de l'emboîtement et de la préexistence des germes, loin d'éclairer et de résoudre la question de l'origine des corps organisés, ne fait que l'embrouiller encore davantage. L'admettre, c'est placer l'objet hors de la portée de la vue et dire qu'il n'est pas possible de le voir ; c'est noyer un problème, déjà fort difficile, mais cependant circonscrit par de certaines limites, dans un océan infini de difficultés.

Le système de la panspermie, proposé d'abord par Héraclite et par Hippocrate, de nos jours, a été renouvelé par Cl. Pérault, Gerike, Wollaston, Steam, Logan, etc., etc.

6e *Système.*

Des ovistes.

On donne le nom d'œuf, dans la femme, à des vésicules très-petites, arrondies, remplies d'une humeur claire, qui sont contenues dans les ovaires ou testicules des femmes, et qu'on suppose devenir le rudiment du fœtus après sa fécondation. *Omnia ex ovo* a dit le célèbre Linné. L'œuf, en prenant pour type celui de poule, est composé d'une coquille, d'une membrane mince intérieure, de ligaments qu'on nomme glaires, du blanc, de la cicatricule et du jaune.

Par suite, on a donné le nom d'*ovistes* ou d'*ovaristes* à ceux qui pensent que les phénomènes de la génération résultent, chez tous les animaux, du développement des œufs de la femelle, fécondés par le mâle. La seule différence qui existe entre les œufs des vivipares et ceux des ovipares, disent-ils, c'est que les premiers passent le temps

d'incubation dans la matrice de la mère, tandis que les autres, jetés hors du corps de la mère avant la naissance, contiennent la nourriture nécessaire au fœtus et la lui fournissent.

Le système des séministes prévalait depuis long-temps, même parmi les modernes, lorsqu'en 1680, Nicolas Tenon, médecin à Copenhague, fonda le système des ovistes, ou de ceux qui placent dans les ovaires ou les testicules des femmes, une liqueur fécondante. Les recherches de Malpighi, de Graaf, de Valisniéri, vinrent à l'appui de cette découverte ; mais ce qui surtout la confirma davantage, ce fut le résultat des recherches anatomiques de Fallope qui fit voir deux conduits communiquant des ovaires à la matrice, et auxquels, par glorification, on a donné le nom de *trompes de fallope*.

Guillaume Hervey avait déjà écrit avant Stenon, que les conceptions des vivipares étaient des espèces d'œufs, éclos dans la matrice ; mais il ne croyait pas que les testicules des femmes continssent des œufs : Aristote en avait dit autant long-temps avant lui.

Malpighi, l'un des plus grands fauteurs du système des œufs, ne croyait pas que les vésicules continssent les œufs, mais seulement qu'un certain corps *jaune* qui naissait de ces mêmes vésicules, finissait par les produire. Mais, si les vésicules contenues dans les ovaires ne sont pas de véritables œufs, comme dit Verdier, on ne peut pas admettre le système des œufs pour expliquer la génération, puisque les partisans de ce système disent que le fœtus se trouve en raccourci dans les petits œufs de la femme ; car, d'après cela, la semence du mâle ne devrait plus être regardée que comme une matière propre seulement à développer les parties du germe de l'œuf.

Le système des œufs, ou des ovistes, donna bientôt lieu à quatre hypothèses, que Michel Procope distingue sous les dénominations suivantes : *infinit-ovistes*, *un-ovistes*, *animi-ovistes* et *semi-ovistes*. Les premiers prétendent que le mâle ne contribue à la génération qu'en ce que la portion la plus subtile de la semence va porter le mouvement à un fœtus tout formé dans l'œuf, depuis le commencement du monde, quoique sans vie, et unique, s'il est mâle; mais, s'il est femelle, qui contient, de mère en mère, tous ses descendants *emboîtés* les uns dans les autres. C'est aussi le système de Swammerdam et presque de tous ceux auxquels on a donné le nom d'ovistes.

Les *un-ovistes* diffèrent des *infinit-ovistes* en ce qu'ils veulent que chaque œuf soit un petit hermitage habité par un solitaire inanimé, soit mâle, soit femelle, et formé peu à près la naissance de celle qui le porte. C'est l'opinion de Dionis, célèbre chirurgien du temps de Louis XIV.

Les *anim-ovistes* sont des animalistes réformés, qui, tout en reconnaissant les œufs, regardent seulement les ovaires comme des hôtelleries où viennent se loger des animaux spermatiques, sans aucune suite, s'ils sont femelles, mais traînant après eux, de père en fils, s'ils sont mâles, toute leur postérité.

Enfin, les *semi-ovistes* pensent que l'embryon est formé par le mélange des deux semences, opéré, non pas dans l'utérus, mais dans l'œuf.

Les observations de Malpighi, confirmées par des expériences de Graaf et de Vallisneri, ont en quelque sorte entraîné les anatomistes vers le système des œufs, à regarder les œufs comme le sanctuaire de la génération, et comme contenant les éléments de l'embryon qui n'ont besoin que d'être vivifiés par le mélange de la liqueur prolifique du mâle.

Les ovaires.

Les ovaires, que les anciens appelaient les testicules des femmes, et dont la substance et la structure ne ressemblent en rien à celles des testicules de l'homme, sont composés d'un tissu feuilleté, rempli, chez les filles nubiles et adultes, mais non encore fécondées, de vésicules plus grosses et plus saillantes les unes que les autres. Stenon et Graaf les ont, les premiers, appelés œufs, à cause de la liqueur qu'ils contiennent. Ces corps sont situés, un de chaque côté, en dehors de l'*utérus*, mais dans *l'abdomen*. Les rameaux artériels et veineux qui se distribuent dans la substance des ovaires et aux œufs mêmes, tirent leur origine des vaisseaux spermatiques et hypogastriques : de même que y aboutit une ramification des nerfs hypogastriques.

Suivant les ovistes, les sexes sont séparés dans chaque ovaire, autrement la nature produirait quelquefois des androgynes, ce que l'on n'a point encore vu, que je sache.

On ne trouve jamais d'enfants réunis, de deux sexes différents ; mais il y a eu autant d'œufs fécondés que l'on trouve d'enfants dans l'*utérus*.

C'est donc dans l'œuf, et non ailleurs, toujours suivant les ovistes, que s'accomplit le mystère de la génération. L'œuf ensuite, tombé dans l'*utérus*, y trouve naturellement le degré de chaleur nécessaire à son développement.

Spallanzani prétend qu'un cent millionième de grain de sperme de grenouille suffit pour féconder, dans l'eau, une multitude d'œufs de grenouilles.

Le lieu où la fécondation se fait n'est pas encore bien déterminé. A-t-elle lieu dans l'ovaire, dans l'*oviductus* ou trompe de fallope, ou dans la matrice ? Suivant les anciens, la fécondation a lieu dans la matrice, et telle est

aussi l'opinion de MM. Audry, Prévost et Dumas; c'est dans les ovaires, selon les ovistes; et, plusieurs physiologistes de l'époque actuelle, sont de cet avis. Bussière prétend avoir trouvé un embryon moitié dans l'ovaire moitié dans la trompe, mais cette expérience a besoin d'être constatée par de nouveaux faits. On sait seulement qu'après le coït, l'une des vésicules renfermées dans l'ovaire grossit rapidement, proémine bientôt à sa surface et amincit peu à peu à la coque, qui finit par se déchirer; qu'au moment où la vésicule elle-même se rompt, il s'en échappe un ovule beaucoup plus petit, et qui en est le véritable germe; que ce germe s'engage aussitôt dans la trompe qui s'était spasmodiquement appliquée, en manière de ventouse, sur le point de l'ovaire, d'où sort la vésicule pendant le coït fécondateur; que la capsule qui contenait le germe constitue, avant d'être déchirée, ce que Vallisneri, Santorini, Home, Cruikshauk, Buffon, etc., ont appelé le corps *jaune* (corpus luteum). Or, disent les ovistes, ce qui peut avoir lieu pour un ovule, peut également s'opérer pour deux, pour trois ou pour un plus grand nombre. Que l'*évolution* de l'ovule soit mise en mouvement par l'ébranlement qui accompagne le coït, par une sorte de commotion électrique, par un *aura seminalis*, par un animalcule, ou par un principe, quel qu'il soit, de la matière prolifique, etc., etc., il est toujours certain, disent les ovistes, qu'après la fécondation, il se détache de l'ovaire un ovule tellement modifié, qu'on y reconnaîtra bientôt un être semblable à celui qui l'a produit. Voilà au moins ce que l'observation semble démontrer; mais on n'en sait pas davantage sur la nature intime de ce travail extraordinaire autant que curieux.

Quand l'union des germes se fait à l'intérieur, le corps nouveau qui en résulte reste dans le lieu où il s'est effectué

ou se porte dans une autre partie de l'appareil génital, et se trouve, dans tous les cas, retenu, arrêté, dans un point du système sexuel. Or, c'est ce phénomène, comme dit le docteur Velpeau, qui constitue la conception proprement dite, qui est distincte très-certainement de la fécondation ; car toutes les fois que celle-ci se fait hors de l'animal, comme dans les poissons et plusieurs reptiles, on ne peut pas dire que la conception existe réellement, tandis que dans la classe la plus élevée on la rencontre toujours.

Nous pourrions encore parler de la grossesse ou gestation, des membranes qui enveloppent le fœtus, telles que la caduque, le chorion, l'amnios, la vésicule ombilicale, l'allantoïde, etc.; mais ce serait trop nous éloigner de notre sujet. Toutefois, nous croyons devoir dire quelque chose du *placenta*, ce grand recueil de tous les systèmes.

Il y a lieu de croire que l'œuf, une fois tombé dans la matrice, *pousse des racines à la manière des arbres placés dans un terrain propre à les faire végéter*, qui, pénétrant jusque dans la substance de la matrice, forme alors une masse qui lui est intimement attachée et à laquelle on a donné le nom de *placenta*. Au-dessus, elle ne forme plus qu'un long cordon, qui, allant aboutir au nombril du fœtus, lui porte les sucs destinés à son accroissement. Il vit ainsi du sang de la mère, jusqu'à ce que, n'ayant plus besoin de cette communication, les vaisseaux qui attachent le placenta à la matrice se dessèchent et s'en séparent.

L'enfant alors plus fort, et prêt à paraître au jour, déchire la double membrane dans laquelle il est enveloppé, comme on voit le poulet, parvenu au terme de sa naissance, briser la coquille de l'œuf qui le tenait renfermé.

Le placenta est composé de deux parties, l'une convexe,

qui reçoit la nourriture de la mère, l'autre concave et intérieure, qui l'a transmet au fœtus.

Les vaisseaux qui composent le *cordon ombilical* sont deux artères et une veine. La veine vient du foie de l'embryon et les deux artères sont des bifurcations des artères iliaques.

Selon plusieurs physiologistes, la première nourriture de l'embryon se fait à la manière des plantes : par imbibition et intus-susception ou absorption, jusqu'à ce que le temps ait développé l'organisation de son cœur, ainsi que le système vasculaire qui en dépend : après, et peu à peu, s'établit la circulation entre l'embryon et le *placenta*. Le sang ne descend point directement de la mère à l'enfant, mais chez l'embryon la sanguification s'opère par l'action de son cœur. Tous les fluides qui lui sont portés, ne sont que lymphatico-laiteux, et, s'il se trouve du sang dans le placenta, ce n'est que la surabondance de celui qui l'a formé.

Superfétation.

La *superfétation* ne peut être que le résultat de deux copulations rapprochées ; tandis que le même œuf peut contenir deux jumeaux, même trois, et plus.

Le système des œufs, quoique ayant obtenu de nombreux partisans, a cependant trouvé des antagonistes ; Méry, surtout, s'est élevé avec force contre le système des ovistes ; il est allé jusqu'à dire qu'il le regardait comme une chimère ; que ces soi-disants œufs, n'étaient autre chose que des hydatides. Buffon, lui-même, a dit : le système des œufs *avec lequel on ne rend raison de rien.* Hertmann, de Kœnisberg, Velpeau, Raspail, Breschet, etc., etc., ont aussi attaqué le système des œufs par divers arguments qui ne sont pas dénués de force.

Il est bien certain qu'Hervey, ce célèbre anatomiste anglais, auquel nous devons la connaissance de la circulation du sang, et qui, pour ses dissections, avait obtenu de Charles Ier, roi d'Angleterre, de pouvoir exercer son scapel sur toutes les biches et les daims de ses parcs, assure qu'il n'a jamais trouvé dans la matrice de liqueur séminale du mâle, jamais d'œufs dans les trompes, jamais d'altérations aux prétendus ovaires, qu'il appelle, avec plusieurs anatomistes, les *testicules de la femelle.*

Voici les preuves alléguées en faveur du système des œufs, défendu par Wammerdam, Haller, Vallisneri, Vésale, Fallope, Volcherus, Coiter, Castro, Riolan, Laurence, Graaf, Prévost, Dumas, Baer, Purkene, Coste, Bernardt, Thomson, Dutrochet, Carus, Oken, Deblainville, Link, Gervais, Linné, Gray, Wagner, Littre, Duverney, Plouquet, Nuck, Cuvier, etc., etc. Tous les animaux qui présentent des organes génitaux ont des ovaires; les femelles, privées de leurs ovaires, ou chez lesquelles ils sont désorganisés, sont stériles; ils ajoutent que Haller a observé, sur des brebis, ouvertes quelques heures après un accouplement fécond, qu'une vésicule des ovaires était rougeâtre, comme phlogosé, plus élevée et plus grande que les autres; qu'il est à peu près constaté que, chez les femmes, le germe ou l'œuf n'existe pas dans la matrice avant la seconde semence qui suit la conception; que Nuck a trouvé deux fœtus dans une des trompes, trois jours après l'accouplement d'une chienne; que les oiseaux et les reptiles ont des ovaires dans lesquels on trouve souvent des œufs; qu'on a trouvé des embryons, des fœtus pour ainsi dire, à toutes les époques après la conception, dans les ovaires, dans les trompes, dans le ventre; que Dutrochet et Cuvier ont démontré que les vivi-

pares, comme les ovipares, ont des œufs qui sont tout-à-fait analogues (1).

Les mêmes anatomistes pensent aussi que, si la femelle fournit l'œuf, c'est le sperme du mâle qui, non-seulement a la puissance d'éveiller ce même germe contenu dans l'œuf, mais encore de déterminer son développement, en se modifiant d'une manière très-marquée. En preuve, ils citent les espèces hybrides, les mulets, les mulâtres, les monstres, etc., qui ont la faculté de se perpétuer.

Le système des germes appartenant aux seules femelles, explique assez bien la propagation des pucerons sans l'intervention des mâles.

Les anatomistes et les naturalistes qui ont soutenu le système des œufs, sont : Buffon, Linné, Sérinci, Asch, Gust, Gaspar, Walboum, Frédérich, Wolfs, Haller et Dellaterre, à savoir : onze. Tandis que le système des animaux spermatiques en compte cinquante-sept, et d'un mérite non moins égal à ceux que nous venons de citer.

7e *Système.*

Des vers spermatiques, des animalculistes.

Le système des ovistes, ou de *l'évolution*, était généralement adopté par les physiciens et les physiologistes, lorsqu'en 1677, un jeune étudiant de Leyde, nommé Louis *Hammen*, à l'aide d'un excellent microscope de Breygens, découvrit, dans la semence, des animalcules infusoires. Leuwenhœck, son maître, s'empara de cette belle découverte; il la publia, en déclarant qu'il regardait ces animalcules spermatiques comme les rudiments de la génération. Ces animaux

(1) Voyez l'embryogénie, par le docteur Velpeau, et l'embryogénie comparée, par le docteur Coste.

sont en effet si nombreux, si petits, que cinquante mille de ceux que l'on rencontre dans la liqueur spermatique du coq n'égalent pas la grosseur d'un grain de sable. On ne trouve rien de semblable, ni dans le sang, ni dans les autres humeurs; suivant les animalculistes, la femelle ne formerait rien de pareil, rien de vivant. Suivant Leuwenhœck, ces petits vers attirent les œufs dans la matrice, par l'effet de leur irritation animale, et ils les convertissent en embryons qui se nourrissent de la substance de l'œuf. Leuwenhœck assure même avoir découvert dans la semence de l'homme, des animaux de deux espèces, qu'il regarde, les uns comme mâles, et les autres comme femelles.

D'après ce système, le premier homme contenait, non-seulement actuellement et individuellement tous les hommes qui ont paru, mais encore tous ceux qui doivent paraître sur la terre.

L'hypothèse des vers spermatiques a été soutenue par Haertœker, Boerrhaave, Keil, Geoffroy, Plouquet, Polignac (dans son anti-Lucrèce), Lieutaud, Cheyne, Hamberger, Sénac, Wollaston (religion naturelle), Joblot, Ledermuller, Hill, Muller, Néedham, Bonnet, Rœsel, Spallanzani, Buffon, Gliechn, Leuwenhœck, Andry, Bourguet, Mallebranche, Leibnitz, Wolf, Morgagni, Vallisneri, Lamétrie, Ruysch, Obermann, Haller, etc., etc.

Bien que Leuwenhœk ait avancé que les animalcules infusoires ne se trouvent que dans la liqueur spermatique, il est pourtant certain que l'œil, armé d'un microscope, aperçoit une multitude de ces petits êtres, non-seulement dans le sperme, mais encore dans le sang (1), dans le

(1) On a trouvé, *nageant dans le sang d'un chien vivant*, des vers microscopiques; ce sont des *folaires*, petits vers filiformes, qui, à un grossissement de deux cents fois, paraissent avoir approximativement 1/3 environ de millimètre d'épaisseur, et une longueur de deux

mucus, dans l'urine, etc. On en observe encore dans le pus, dans le fluide ichoreux des ulcères, dans la sanie putride qui s'écoule des parties gangrenées, etc., etc., enfin dans toutes les liqueurs animales. Les corps gras seuls n'en présentent point. Une simple goutte de ce liquide en renferme des myriades.

On n'a point encore déterminé si les animalcules infusoires des diverses humeurs du corps, quoique assurément d'une même famille, forment cependant des espèces différentes; Buffon, toutefois, semble le laisser entrevoir. Si cela était prouvé, l'assertion de Leuwenhœk ne serait plus hasardée.

Celui de la semence humaine a reçu le nom de *cercaire séminal* (cercaria seminalis).

L'animalcule spermatique ressemble grossièrement aux têtards des batraciens; sa dimension ne s'élève pas au-delà d'un, de deux ou trois centièmes de millimètre; on ne le voit point, assure-t-on, dans le liquide séminal, avant la puberté, ni chez les vieillards, ni dans l'intervalle des saisons où les animaux s'accouplent, ni chez les mulets, qui, comme on le sait, sont inaptes à produire. On ne le rencontre pas non plus dans les matières fournies par l'urêtre, la prostate et les vésicules séminales, mais on le trouve, avec les mêmes caractères, chez tous les animaux ou ces derniers organes accessoires manquent en tout ou en partie. C'est

centimètres. Ils n'ont en réalité que 3 à 5,000 de millimètres d'épaisseur, et une longueur de 1/4 de millimètre environ. Non-seulement ils vivent dans le sang, mais ils paraissent circuler avec ce liquide dans tout l'appareil vasculaire; il y en a jusqu'à 3 et 4 par chaque gouttelette de sang. M. Gramby, auteur de cette observation, estime que le sang du chien n'en renferme pas moins de cent mille. Ces animalcules transparents, incolores, se conservaient encore en vie dans le sang extrait de l'animal depuis dix jours. Le sang des oiseaux offre le même phénomène. Bien plus, ces animaux recèlent dans tous leurs organes des parasites visibles ou invisibles à l'œil nu, qui ont eux-mêmes les leurs.

le testicule qui le produit, qui le sécrète. Tout animal fécond en renferme dans sa glande prolifique, et souvent dans son canal déférent ; leurs mouvements semblent se faire sous l'influence d'une volonté ; ils se portent toujours en avant ; on peut les tuer par une décharge électrique, et dès lors toute activité de mouvement cesse à l'instant.

MM. Prévost et Dumas, à l'aide de fécondations artificielles, se sont convaincus que les animalcules constituent seuls le germe. Tout liquide qui ne contient point d'animalcules, selon eux, est infécond, tandis qu'il suffit qu'il en contienne la plus minime partie pour que la fécondation s'opère.

Certains cercaires, ou animaux infusoires, tels que les *rovifères*, ont la propriété de ressusciter et de mourir alternativement plusieurs fois de suite, suivant Spallanzani. Hartsoëker assure que les cercaires habitent également dans le sperme qui a été éjecté et dans celui qui est encore renfermé dans les vésicules séminales, que l'on ouvre dans les animaux vivants. Ils sont cependant moins nombreux dans le parenchyme des testicules.

D'après ce système, ce n'est plus, comme dans les ovistes, la première femme, mais le premier homme qui a dû renfermer toutes les races passées, présentes et futures; et, dans cette hypothèse, la femme ne serait, en quelque sorte, que le récipient passif de la création, et sa participation volontaire ne serait pas même nécessaire ; le fait suivant, que nous extrayons d'un recueil de causes célèbres, semblerait confirmer notre assertion : Un jeune moine cordelier, étant en voyage comme frère quêteur, et logeant dans une maison où l'on venait d'ensevelir une jeune fille de 19 ans, que l'on croyait morte, s'offrit pour passer la nuit dans la chambre où était le cercueil. L'idée lui vint de découvrir

cette fille et de l'examiner. Sa rare beauté enflamma ses sens, et il satisfit ses désirs. Le lendemain matin, il partit. Cependant, la morte, qui n'était que dans un état de lipothymie, ressuscita, et, neuf mois après, mit au monde un enfant, au grand étonnement de ses parents et du sien. Le religieux passa dans le même endroit à cette époque, et, feignant d'être surpris de trouver vivante celle qu'il disait avoir vue morte, il s'avoua le père de l'enfant, et en épousa la mère, après s'être fait délier de ses vœux.

Ce système des animalcules a été vivement combattu par Haller, Bonnet, Vallisneri et Spallanzani. D'après plusieurs expériences concluentes, Spallanzani a soutenu que les animalcules ne sont point essentielles à la génération, puisqu'il est parvenu, dit-il, à féconder des têtards batraciens, avec la portion de la liqueur prolifique de ces reptiles qui ne contenait aucun ver. Ce qui est en opposition avec les expériences de MM. Prévost et Dumas, faites plus récemment. Du reste, MM. Bory de Saint-Vincent, Dutrochet, et Raspail sont de l'avis de Spallanzani.

Harvey assure, ce qui est plus fort, n'avoir jamais trouvé d'animalcules dans la liqueur séminale ; mais seulement, peu de jours après l'accouplement, le principe d'un animal, un *point vivant* (punctum saliens), que l'on voyait très-distinctement dans la liqueur cristalline, sauter, s'ébattre, et qui semblait tirer son accroissement d'une veine placée dans cette même liqueur. Huit jours après la première apparence du point vivant, dit-il, l'animal est tellement avancé, qu'on peut distinguer son sexe. Mais cet ouvrage ne se fait que par parties, celles du dedans sont formées avant celles du dehors, les viscères et les intestins avant d'être couverts du *thorax* et de *l'abdomen*, et ces dernières parties, destinées à mettre les autres à couvert, ne paraissent ajoutées que comme un toit à l'édifice.

Jusqu'à ce moment, dit Harvey, le fœtus ne tient par aucune adhérence au corps de la mère ; il nage dans la liqueur du *chorion*. Ce sont les vaisseaux ou les *racines* que pousse le fœtus, *qui servent de base au placenta*. Le reste n'est plus qu'un accroissement successif, jusqu'à ce que l'animal sorte du sein de sa mère, et paraisse au grand jour. Selon notre auteur, le fœtus se forme par *justa-position* de nouvelles parties, c'est-à-dire, non de dedans en dehors, mais bien de dehors en dedans.

Le système des animalcules fut combattu, ou plutôt ridiculisé, par *Plantade*, avocat-général à la cour des aides de Montpellier, sous le nom d'*Alempatius* ; et le ridicule fit plus que le raisonnement. M. Plantade annonçait qu'il avait eu le bonheur de saisir la métamorphose d'un de ces vers en homme, qu'il y avait distingué les deux jambes, les deux bras, la poitrine, la tête et les débris de son enveloppe qui lui servait encore de capuchon. Cette plaisanterie ébranla fortement le système des animalcules. En rejetant les observations d'Alempatius, on suspecta celles de tous les autres, et la plupart des savants qui traitèrent ensuite le même sujet, ne manquèrent pas de citer, comme une chose très-sérieuse, et de combattre avec grand soin les railleries de ce prétendu docteur.

Comme quelques-uns ont voulu combiner la préexistence des germes avec le système des animalcules, les objections présentées contre le système des ovistes ont également été dans ce cas employées ; car, si l'on prétend que tous les hommes présents, passés et futurs ont été contenus dans la semence du premier homme, pourquoi ne verrait-on pas naître alternativement de la même femme des enfants noirs, blancs ou rouges ?

Pourquoi n'arrive-t-il pas tous les jours que des enfants

dont le père et la mère ont les yeux très-noirs, naissent avec des yeux bleus, et *vice-versâ?* ou qu'un enfant, ne ressemblant ni à son père ni à sa mère, naisse avec les traits de son aïeul? Ces faits, tout merveilleux qu'ils sont, sont trop fréquents pour être révoqués en doute.

Ce système des vers spermatiques n'a pas plus que les autres décidé la grande question de la génération, qui restera encore long-temps indécise.

Si ce système avait prévalu, nous aurions pu dire véritablement, avec le bréviaire à sexte :

Ego sum vermis et non homo.

Aussi le Dante a dit :

» Non v'accorgete voi, che noi siam vermi,
» Nati a formar l'angelica farfalla. »

Le système des animalcules spermatiques a été vigoureusement soutenu par Gerik, professeur à Helmstœdt. Daniel de Superville, médecin du margrave de Beyreinth; Laurent, Withof, professeur à Diesbourg; Éloi Gautier, d'Agoty, etc., etc., Frédéric-Benjamin Osiander, professeur à Gottingue, fut un des adversaires les plus prononcés de ce système.

8e *Système.*

Du principe vital, ou des animistes, ou des spiritualistes, ou des rationalistes.

Georges-Ernest Stahl, professeur en médecine à l'université de Halle, né à Anspach, en 1660, et mort à Berlin en 1734, l'un des plus beaux génies dont puissent s'honorer la médecine et la chimie, est le premier qui ait attribué à l'âme un pouvoir aussi étendu sur le corps, surtout qui ait traité systématiquement cette matière; bien que

les philosophes théistes eussent laissé entrevoir des idées à peu près semblables.

Stahl a établi sa doctrine sur un système dont les propositions fondamentales sont : 1° que la matière est absolument passive ; 2° que la *mixtion animale*, c'est-à-dire la constitution matérielle de l'homme et des animaux, tend sans cesse à se corrompre ; 3° que l'âme, qui veille persévéramment à la conservation du corps, qui n'existe que pour elle, ordonne les mouvements nécessaires pour prévenir la corruption de cette mixtion.

Perrault et d'autres auteurs qui avaient paru avant Stahl, tels que Télésius, Scaliger, etc., lui avaient, en quelque sorte, ouvert la carrière : son système avait été même préparé d'une manière plus particulière par les dogmes philosophiques reçus depuis quelque temps, et surtout mis en lumière par Saint-Thomas, Bossuet, Mesmer, la Mothe-le-Vayer, Saint-Evremont, Bacon, Charron, Bayle, Descartes, Malebranche, Thomasius, Rudiger, Leibnitz, Royer-Collard, Kent, Thomas Reid, Cousin, de Rémuzat, Lange, Van Helmont, Wolfgang-Wedel, Saint-Martin, Rosemcrutz, Rusbrock, Agrippa, François-Georges, Valentin-Voisel, Adam, Boreil, Bœhn, Poiret, Guirinus, Kullmann, Henri Morus, Pordage, Jeanne Léade, Swedenborg, Martines Pasqualis, Bœhme, etc., mais Stahl n'en a pas moins le mérite de l'avoir coordonné et établi sur de solides bases.

L'âme de Sthal n'est pas purement spirituelle, comme il le déclara à Leibnitz : *je donne à l'âme*, dit-il, *l'étendue et la matérialité*. L'âme est encore ce qu'il appelle ailleurs: *natura rerum, vitæ auctor seu potius animalis natura*, vel anima ; *ens activum, principium activum; principium vitale, etc., etc.* Le corps, ajoute-t-il, n'existe pas pour lui-

même, mais pour l'âme; d'après cela, il est dans sa dépendance absolue. La matière, essentiellement inerte, ne peut s'organiser en un système de machines qui concourent au même but, servir à la conservation vitale d'une intelligence, il s'ensuit donc nécessairement, que c'est l'âme qui a construit le corps; et, comme chaque organe remplit une fonction qui lui est propre et qui résulte d'un mécanisme particulier, soit, dans sa forme, soit dans sa conformation intérieure ou sa *structure intime*, il faut de nécessité que l'âme ait quelque connaissance de la mixtion; car cette mixtion doit varier, quant à la proportion des éléments, pour former la *base du tissu* propre à chaque organe. Mais, quoique l'âme ait un pouvoir absolu sur le tissu, elle n'a qu'un pouvoir indirect sur la mixtion, parce que celle-ci, étant essentiellement corruptible, est assujettie aux lois physiques, générales ou *macroscomiques*.

Il y a donc un rapport certain entre les habitudes de l'âme et la constitution physique d'un individu.

L'âme, ou le principe vital, ne peut rien sans le corps; ainsi, le corps doit préexister, mais l'âme le vivifie en lui imprimant un mouvement dont elle proportionne l'intensité *à l'état spécial* de la constitution matérielle; ce mouvement, acte primitif de l'âme, est donc la *réalisation d'une idée primordiale de proportion*, et cette idée est le prototype ou le modèle sur lequel l'âme règle tous ses actes, soit *moraux*, soit *conservateurs*.

La *génération*, considérée d'une manière générale, ne diffère en rien de la nutrition; cependant elle offre quelques circonstances qui lui sont particulières.

Selon Stahl, c'est le principe vital, ou l'âme, qui construit le corps, et qui le construit à l'aide du mouvement comme il le conserve par le mouvement. Il prétend aussi que l'i-

magination de la mère peut déranger la structure du fœtus, mais l'influence de l'imagination de la mère n'agit qu'indirectement.

Le principe actif passe avec la semence du mâle ; mais il n'y existe pas matériellement. Il paraît que les circonstances qui accompagnent l'acte reproducteur donnent naissance à ce principe qui passe avec le sperme, et que le sperme n'en est à proprement parler que le véhicule.

Mais, Stahl se fait cette objection : si l'âme du fœtus émane du père, l'âme de celui-ci doit-elle être divisible ? Or, l'âme est un être simple; pourquoi ne serait-elle pas divisible, répond Sthal ? L'essence de l'âme consiste dans l'*activité*, et l'activité est divisible, puisque les mouvements qu'elle produit sont susceptibles de division.

Il est probable, toujours suivant le système du *principe vital*, que c'est celui des deux sexes qui fournit l'acte avec plus de vigueur et de plaisir, qui contribue au *spécifique* du produit ; et qu'un enfant ressemblera davantage, pour le corps et pour l'esprit, à son père ou à sa mère, suivant que l'un ou l'autre aura porté plus de chaleur dans l'acte qui l'aura formé.

Du reste, l'enfant qui vient de naître n'est qu'un homme ébauché, car l'homme n'est physiquement parfait ou complètement formé qu'à l'âge de quatorze ans, époque où le développement des organes de la génération annonce qu'il va jouir de la faculté qu'a donnée la nature à tout individu de revivre dans des êtres absolument semblables à lui.

D'après ces considérations, Sthal conclut qu'il est évident que l'âme est active dans la sensation, et que celle-ci n'est rien moins qu'une impression que l'âme reçoit des objets extérieurs. La sensation produit l'idée ; l'idée, le jugement, la volonté qui agit sur les muscles locomoteurs ;

ainsi, la sensation est le principe des mouvements volontaires. Il y a entre le sens vital intérieur et les sens externes une réciprocité d'action qui prouve que tous les mouvements sont subordonnés à un seul et même principe.

En résumé, Sthal a pensé que l'âme a le pouvoir de créer et d'organiser le fœtus ; c'est ce que Van Helmont appelle une *idée séminale*. Selon ces auteurs, le sperme serait en quelque sorte une liqueur vivante, transmettant l'âme et les qualités morales et physiques du père au fœtus.

L'anatomiste Heister s'est élevé avec force contre le stahlianisme qui a été défendu avec beaucoup de talent par de Barthez, de Grimaud, Malebranche, Royer-Collard, Thomas Reid, Aubert, Cousin, Roussel, l'ingénieux et spirituel auteur du système *moral et physique de la femme ;* par Sauvage, Bordeu, Lacaze, le Roi, Uhland, Kerner, Schwar, Tieck, Goëthe, de Rémuzat, la Romiguière, Maine de Biran, Lamure, Dumas, Tordat, Caizargue, et toute l'école de Montpellier, à l'exception peut-être du célèbre opérateur Lallemand. Ce système rentre dans celui des rationalistes, très-beau, dit-il, quand on peut comprendre cet abstrait galimathias.

9e *Système.*

Par vertu magnétique.

Harvée, ou Hervey, célèbre médecin anglais, est l'auteur de ce système. Non-seulement par suite de ces nombreuses expériences sur les chèvres et les daims des parcs du roi d'Angleterre, Charles Ier, il se trouve en opposition avec les systèmes des œufs et des animaux spermatiques, mais encore avec celui des séministes ou des mélanges des semences. Selon lui, la femelle est rendue féconde par le

mâle, *comme le fer, après qu'il a été touché par l'aimant, acquiert la vertu magnétique ;* et, toujours marchant par comparaison, la matière est fécondée, selon lui, comme le cerveau dont elle imite alors la substance. L'âme *conçoit le fœtus*, dit-il, *comme l'autre, les idées qui s'y forment.* Explication étrange et faite pour humilier ceux qui veulent pénétrer les secrets de la nature. Quel résultat, après des recherches si nombreuses et si approfondies !

Mais, malgré ces aberrations, nous ne pourrions, sans la plus noire ingratitude, oublier que c'est à ce célèbre anatomiste que nous devons la belle et grande découverte de la *circulation du sang*, et qu'il est le premier qui l'ait enseignée dans ses leçons. Comme Galilée, pour avoir voulu publier une vérité, il souffrit une persécution ; on chercha à le brouiller avec son protecteur, le roi Charles Ier; mais enfin, il surmonta tous les obstacles, et Charles Ier honora ce grand homme d'une faveur distinguée, et lui prêta tout l'appui dont il avait besoin pour continuer ses recherches sur la génération des animaux. Nous avons de lui : 1° le traité : *de circulatione sanguinis* 1644, et celui : *de generatione animalium*, 1651. Ces deux traités, dit Hume, sont écrits avec cette chaleur et cette noblesse qui accompagnent si naturellement le génie de l'invention.

Ce système a été soutenu par Wilhelmus Langly, *de generatione animalium*, et par Justus Schrœderius, qui l'ont défendu l'un et l'autre avec talent; auxquels il faut encore ajouter Paracelse, Van Helmont, le jésuite Kirker, Robert Fludd, Maxwel, Sébastien Virdig, le chevalier Digby, Valentin Greatrakes, Villiers, Santanelli, l'Arabe Gebert, Guillaume Gilbert, Campanella, et enfin, le célèbre Mesmer, parmi les modernes ; et, parmi les anciens, Empédocle, Timée de Locre, Ocellus Lucanus, Pythagore

et Platon qui disait que tout l'univers était rempli d'un esprit ou d'une âme universelle.

10e *Système.*

Système mixte des ovistes et des animalculistes.

Du système des ovistes et des animalculistes ou des vers spermatiques infusoires, Maupertuis et quelques anatomistes ont formé un système mixte qui tient de l'un et de l'autre. Selon eux, le principe de vie réside dans le petit animal; l'homme entier y est contenu; mais, malgré cela, l'œuf lui est nécessaire pour sa nourriture et son accroissement. Celui destiné à survivre aux autres animaux, parvenu à l'embouchure de la trompe de fallope, pénètre jusqu'à l'ovaire; là, il trouve un œuf prêt à le recevoir et à le nourrir; il le perce, s'y loge, et reçoit le premier degré de son accroissement. C'est ainsi, disent les soutiens de ce système, qu'on voit différentes sortes d'insectes s'insinuer dans les fruits dont il se nourrissent. L'œuf piqué se détache de l'ovaire, tombe dans la matrice, où le petit animal s'attache par les vaisseaux qui forment le placenta.

Empédocle pensait aussi, au rapport d'Aristote, que le fœtus existait dans la semence des deux sexes, en parties séparées, qui n'avaient plus besoin que de se réunir entre elles dans un ordre régulier pour former un tout complet.

De tous ces mélanges de semence, on expliquait facilement la ressemblance au père et à la mère ; et Koëlreuter a montré de même que la poussière fécondante des végétaux influait beaucoup sur les produits.

Le système de Maupertuis est une sorte d'épigénèse.

Des raisons très-fortes sont en faveur du système qui prétend que les deux sexes participent également à la créa-

tion du fœtus : l'enfant naît tantôt avec les traits du père, tantôt avec ceux de la mère; il naît avec leurs défauts et leurs habitudes et paraît tenir d'eux jusqu'aux inclinations et aux qualités de l'esprit. Bien que ces ressemblances ne s'observent pas toujours, elles sont trop fréquentes pour qu'on puisse les attribuer uniquement au hasard.

Plus les espèces sont différentes, plus ce mélange est sensible : l'union d'un Africain avec une femme blanche, produit toujours un métis : l'enfant naît olivâtre et tient à la fois du père et de la mère.

De l'accouplement de l'âne et de la jument proviendra un animal qui ne sera ni cheval ni âne, mais qui représentera, visiblement, un composé des deux. L'altération même est si grande que les organes du mulet resteront impropres à la génération.

Il n'y a point de doute que des expériences tentées sur des espèces encore plus différentes, ne donnassent lieu à l'apparition de quelques monstres inconnus. Tout concourt donc à faire croire, disent les auteurs de ce système, que l'animal qui naît est un composé des deux semences.

Si tous les animaux d'une espèce, dit Maupertuis, étaient déjà formés et contenus dans un seul père et une seule mère, soit sous la forme de vers, soit sous la forme d'œuf, observerait-on ces alternatives de ressemblance? Si le fœtus était le ver qui nage dans la liqueur séminale du père, pourquoi ressemblerait-il quelquefois à la mère? s'il n'était que l'œuf de la mère, qu'aurait de commun sa figure avec celle du père? Le petit cheval déjà tout formé dans l'œuf de la jument prendrait-il des oreilles d'âne, parce qu'un âne aurait mis les parties de l'œuf en mouvement?

Croirait-on, pourrait-on imaginer que le ver spermatique, parce qu'il aura été nourri chez la mère, prendra sa ressem-

blance et ses traits? Autant vaudrait dire que l'homme nourri de pain noir ou de pain blanc, doit prendre la couleur de l'aliment qui l'a substanté. Autant vaudrait soutenir, comme ce fameux auteur danois, que les monstres sont produits par les comètes.

Maupertuis, pour conclusion de son système, dont il n'est pas, dit-il lui-même, très-satisfait, présente à ses lecteurs les questions suivantes à résoudre, s'ils le peuvent:

1° Cet instinct des animaux qui leur fait rechercher ce qui leur convient, et fuir ce qui leur nuit, n'appartient-il point aux plus petites parties dont l'animal est formé? Cet instinct, quoique dispersé dans les parties des semences, et moins fort dans chacune qu'il ne l'est dans tout l'animal, ne suffit-il pas cependant pour faire les unions nécessaires dans ces parties? Puisque nous voyons que, dans les animaux tout formés, il fait mouvoir leurs membres. Car, quand on dirait que c'est par une mécanique intelligente que ces mouvements s'exécutent, quand onles aurait tous expliqués par les tensions et les relâchements que l'affluence ou l'absence des esprits ou du sang causent aux muscles, il faudrait toujours en revenir aux mouvements mêmes des esprits et du sang qui obéit à la volonté. Et, si la volonté n'est pas la vraie cause de ces mouvements, mais simplement une cause occasionnelle, ne pourrait-on pas penser que l'instinct serait une cause semblable des mouvements et des unions des petites parties de la matière? ou qu'en vertu de quelque harmonie préétablie, ces mouvements seraient toujours d'accord avec les volontés?

2° Cet instinct, comme l'esprit d'une république, est-il répandu dans toutes les parties qui doivent former le corps? Ou, comme dans un état monarchique, n'appartient-il qu'à quelque partie indivisible?

Dans ce cas, cette partie ne serait-elle pas ce qui constitue proprement l'essence de l'animal, pendant que les autres ne seraient que des enveloppes, ou des espèces de vêtements ?

3° A la mort, cette partie ne survivrait-elle pas ? et, dégagée de toutes les autres, ne conserverait-elle pas inaltérablement son essence ? Toujours prête à produire un animal, ou, pour mieux dire, à reparaître revêtue d'un nouveau corps, après avoir été dissipée dans l'air, ou dans l'eau, cachée dans les feuilles des plantes, ou dans la chair des animaux, se retrouverait-elle dans la semence de l'animal qu'elle devrait reproduire ?

4° Cette partie ne pourrait-elle jamais reproduire qu'un animal de la même espèce ? ou ne pourrait-elle point produire toutes les espèces possibles, par la seule diversité des combinaisons des parties auxquelles elle s'unirait ? (Voyez, pour plus de développement, la *Vénus physique*. Œuvres de Maupertuis, t. 2 p. 131).

11ᵉ *Système.*

Des molécules organiques.

Suivant Buffon, il existe dans la matrice deux sortes de matière, l'une vivante et l'autre morte ; la première, permanente à jamais dans son état de vie, comme la seconde dans son état de mort, est universellement répandue, passant des végétaux aux animaux par les voies de la nutrition, retournant des animaux aux végétaux par la putréfaction, et circulant incessamment pour animer les êtres. Elle existe en quantité indéterminée dans la nature, et se compose d'une infinité de petites parties, ou molécules organiques, primitives, vivantes, actives, incorruptibles, relatives, pour le nombre, aux molécules de la lumière, jouissant d'une

existence immuable, et que les causes de destruction ne font que séparer sans les détruire. Ces molécules se rencontrent dans tous les corps organisés ; elles y sont combinées, en plus ou moins grande quantité, avec la matière morte. Plus abondantes dans tous les animaux où tout est plein de vie, elles sont plus rares dans les végétaux, où la mort domine, où l'organisme, surchargé par le brut, n'a plus ni mouvement progressif, ni sentiment, ni chaleur, ni vie, et ne se manifeste que par le développement de la reproduction.

Dans le même temps, il y a des moules, dont le nombre, quoique variable dans chaque espèce, et au total toujours le même, est toujours proportionné à la quantité des matières vivantes ; ces moules, empreintes de chaque espèce, sont ce qu'il y a de plus constant et de plus inaltérable dans la nature, qui méconnaît le nombre dans les individus et ne les envisage que comme des images successives d'un seul et même type, des ombres fugitives dont l'espèce est le corps, des empreintes dont les traits principaux sont gravés en traits indélébiles, mais dont toutes les touches accessoires varient à l'infini.

Les moules primitifs, où les animaux et les végétaux ont la faculté de s'assimiler la matière organique vivante, qui pénètre dans leur intérieur, devient semblable à leur forme et identique à leur matière, et détermine ainsi leur accroissement en les étendant dans toutes leurs dimensions extérieures et intérieures. Ils la séparent des parties brutes de la matière des aliments, lesquelles sont expulsées par la transpiration, les sécrétions et les autres émonctoires. Les molécules organiques restent seules, et la distribution s'en fait au moyen de quelque puissance active et pénétrante, dont l'essence ne paraît tomber sous aucun de nos sens, et les porte à

tous nos organes dans une proportion tellement exacte, que l'accroissement et la nutrition se font d'une manière à peu près égale. Ces molécules, chez les animaux pourvus des deux sexes, sont renvoyées dans les testicules du mâle et les ovaires de la femelle. Là, elles donnent naissance à la liqueur séminale, laquelle, dans l'un et l'autre sexe, est une espèce d'extrait de toutes les parties du corps ou de *pantogénie* (1). Lorsque l'extrait du mâle est porté dans l'individu du sexe féminin, il se mêle avec l'extrait de celui-ci, et, par une force semblable à celle qui exécute la nutrition, les molécules qui se conviennent le mieux se réunissent, forment ainsi un petit corps organisé, dont le développement se fait ensuite dans la matrice de la femelle. Lorsque, dans le mélange, il se trouve plus de molécules du mâle que de la femelle, il en résulte un mâle ; au contraire, s'il y a plus de molécules organiques de la femelle que du mâle, il se forme une petite femelle.

Ce système a beaucoup de rapport avec celui de Maupertuis qui prétend expliquer les phénomènes de la génération par les lois de l'attraction ordinaire, en disant qu'il existe dans la semence, des parties destinées à former les organes, et dont chacune a un plus grand rapport d'union que toute autre avec celles qui doivent être ses voisines pour la formation de l'animal.

Haller, Bonnet, Spallanzani, Robiquet ont attaqué le système des molécules organiques. Les enfants bien conformés qui naissent de parents mutilés ou contrefaits, forment un de leurs plus forts arguments; ainsi que la non

(1) « Scilicet humanam ad prolem (mirabile dictu !)
» Deciduum toto procedit corpore semen. »

(Callipœdia cant. 2.)

explication de la formation du placenta et des enveloppes du fœtus.

Quant à la première objection, nous pouvons dire que nous connaissons à Niort, au coin Sottet, une pauvre femme extrêmement boiteuse de naissance, du côté droit, qui a eu trois filles boiteuses comme elle, du même côté.

Le système des molécules organiques est une espèce de *panspermie*, dont ont parlé Hippocrate, Héraclite, Garike, Sturm, Wallaston, etc. Buffon était séministe comme tous les anciens.

Du reste, voici comment Buffon, lui-même, explique son système : Je pense que toutes les molécules organiques, dit-il, envoyées de toutes les parties du corps dans les testicules et dans les vésicules séminales du mâle, et dans les testicules ou dans telle autre partie que l'on voudra de la femelle, y forment la liqueur séminale ; laquelle, dans l'un et l'autre sexe, est, comme on le voit, une espèce d'extrait de toutes les parties du corps. Ces molécules organiques, au lieu de se réunir et de former dans l'individu même de petits corps organisés semblables au grand, comme dans le puceron et dans l'oignon, ne peuvent ici se réunir en effet que quand les liqueurs séminales des deux sexes se mêlent ; et lorsque, dans le mélange qui s'ensuit, il se trouve plus de molécules organiques du mâle que de la femelle, il en résulte un mâle ; au contraire, s'il y a plus de particules oganiques de la femelle que du mâle, il se forme une petite femelle.

Je ne dis pas, cependant, continue Buffon, que, dans chaque individu mâle et femelle, les molécules organiques, renvoyées de toutes les parties du corps, ne se réunissent pas pour former, dans ces mêmes individus, de petits corps organisés ; ce que je dis, c'est que, lorsqu'ils sont réu-

nis, soit dans le mâle, soit dans la femelle, tous ces petits corps ne peuvent pas se développer d'eux-mêmes; qu'il faut que la liqueur du mâle rencontre celle de la femelle, et qu'il n'y ait en effet que ceux qui se forment dans le mélange des deux liqueurs séminales qui puissent se développer. Ces petits corps vivants, auxquels on a donné le nom *d'animaux spermatiques*, qu'on voit au microscope dans la liqueur séminale de tous les animaux mâles, sont peut-être de petits corps organisés provenant de l'individu qui les contient, mais qui, d'eux-mêmes, ne peuvent se développer, ni rien produire. Nous nous sommes assuré qu'il y en a de semblables dans la liqueur séminale des femelles, et qu'ils sont logés dans un corps glanduleux, rouge, proéminent, et gros comme un pois, au lieu dit les testicules des femmes, ou ovaires.

Vallisneri et Malpighi, qui ont fait un nombre prodigieux d'expériences, ont prouvé bien clairement que les vésicules qu'on trouve dans les testicules, ou ovaires de toutes les femelles, ne sont pas des œufs; que jamais ces vésicules ne se détachent des testicules, et qu'elles ne sont autre chose que le réservoir d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer, disent-ils, à la génération et à la fécondation de quelque chose de semblable à un œuf qui contient le fœtus.

Néédham et Daubanton, qui ont observé ces vésicules comme Buffon, et avec Buffon, furent si surpris de cette ressemblance, qu'ils ne pouvaient se persuader que ces animaux spermatiques ne fussent pas ceux d'un chien qu'ils venaient d'observer; mais, quoique la liqueur du mâle et celle de la femelle contiennent toutes deux des espèces de petits corps vivants et organisés, elles ont besoin l'une de l'autre, pour que les molécules organiques qu'elles contiennent puissent se réunir et former un animal.

On pourrait dire qu'il est très-possible, et même fort vraisemblable, que les molécules organiques ne produisent d'abord, par leur union, qu'une espèce d'ébauche de l'animal, un petit corps organisé, dans lequel il n'y a que les parties essentielles qui soient formées. Nous n'entrerons point dans ce moment dans le détail de nos preuves à cet égard.

Buffon établit, en principe, que la nutrition et la reproduction sont toutes deux, non-seulement produites par la même cause efficiente, mais encore par la même cause matérielle ; ce sont les parties organiques de la nourriture qui servent à toutes deux ; et une preuve que c'est le superflu de la matière qui sert au développement, qui est le sujet matériel de la reproduction, c'est que le corps ne commence à être en état de produire que quand il a fini de croître lui-même.

Une autre raison qui paraît prouver, selon Buffon, que c'est le superflu de la nourriture qui forme la liqueur séminale, c'est que les eunuques et tous les animaux mutilés grossissent plus que ceux auxquels il ne manque rien.

De là, l'on peut conclure que la pratique de la mortification la plus efficace contre la luxure et les désirs effrénés, est l'abstinence et le jeûne.

On a objecté que, d'après le système des molécules organiques, on ne saurait expliquer comment le papillon, par exemple, produit dans ses œufs toutes les tuniques et enveloppes successives des chenilles qu'il ne possède pas lui-même, et qui doivent éclore de ses œufs. Cette objection est peut-être plus spécieuse que réelle. La nature est toute puissante !

12e *Système.*

De la nature végétative.

Jean Tuberville Néédham, né à Londres, le 10 septem-

bre 1713, l'un des plus laborieux coopérateurs de Buffon, est l'inventeur du système de la *nature végétative*, d'après lequel, la nature est assez puissante, et assez forte pour. être chargée de la formation et du gouvernement du monde organique. C'est cette force, à laquelle l'auteur donne le nom de *végétatrice*, qui, mettant toutes les parties de la matière en mouvement, excite, dans chacune d'elles, une espèce de vitalité distincte de toute autre sensation, et produite par l'union des deux forces : l'une résistante et l'autre expansive. Le nombre des degrés qu'il doit y avoir dans l'action de cette force étant très-varié, elle donne naissance à une infinité de combinaisons dans la vitalité, et, par suite, à une foule d'effets multiformes dans les machines animales. C'est cette force qui opère la nutrition et la transpiration par sa tendance du centre à la circonférence. C'est elle qui fait naître la variété des tempéraments, les passions bonnes ou mauvaises, les penchants du corps. Son énergie se manifeste surtout dans la production des corps organisés. Elle jette aussi un grand jour sur une sorte de phénomènes jusqu'alors inexpliqués. La ductilité de la matière animée par elle, lui permet de prendre mille formes diverses et de produire tantôt un insecte, tantôt un poisson monstrueux, tantôt un homme (1). Selon l'ecclésiastique Néédham, la nature interne de cette force végétative est une certaine substance substantielle, une vertu occulte, bien différente toutefois de celle qui fait croître les plantes et les minéraux.

(1) Ce Dieu-nature qui anime tous les êtres, cette vie universelle et puissante qui marche au sein des choses, cette échelle infinie, de formes variées, que revêt et qu'abandonne tour-à-tour un même principe impérissable, à la fois un et multiple, identique et divers; ce Dieu qui, encore endormi dans la nature morte, tressaille sourdement dans la plante, rêve dans l'animal, se réveille dans l'homme, et se ressaisit enfin lui-même tout entier, après avoir traversé tous les degrés de l'existence. (Schelling).

C'est la nature des Stoïciens, et cette puissance active qui crée et détruit tout.

« . . . *Superos quid querimus ultra?*
» *Jupiter est quod cumque vides, Jovis omnia plena?* »

LUCAIN.

« S'il n'y avait point d'âme et d'intelligence dans cet » univers, dit Sénèque (de beneficiis, lib. 4, c. 7), certai- » nement il n'en existerait pas une dans nous-même ; or, » nous avons une âme et une intelligence, il en existe donc » une dans le monde et l'univers. Autrement, d'où aurions- » nous tiré la nôtre ? Oui, le monde est intelligent, et par » conséquent il est Dieu. *Natura nihil sine deo est; nec* » *deus sine naturâ, sed idem est uterque.* »

Le monde, poursuit Néédham, ne subsiste que par l'équilibre de toutes ses parties ; dans la nature, chaque chose se coordonne avec toutes les autres ; chaque monde est un assemblage de matériaux divers, qui, comme autant de membres, forment un tout complet ; nous ne pouvons donc agir que conformément aux lois imposées à notre être par cet équilibre de l'univers (1).

« La nature, a dit Buffon (hist. nat., t. 9, p. 1), n'est » point une chose, car cette chose serait Dieu ; mais on » peut la considérer comme une puissance vive, immense, » qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à » celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son » ordre, et n'agit encore que par son concours et son con- » sentement. La nature est un ouvrier actif, qui sait tout » employer, qui, travaillant d'après soi-même, toujours sur » le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable. » Le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers

(1) Voyez : Cowards second Thougths concerninghuman souls. London, 1702 ; in-8°,
Joannis Bodini universœ naturœ theatrum. Lugduni, 1596 ; in-8°.

» son objet; le mouvement et la vie, son but. Les effets de » cette puissance sont les phénomènes du monde. Les » ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'es- » pace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter, sans » jamais les détruire. »

Suivant le docteur Reingreis, *System der Medizin*, Ratisbonne, 1841, la forme sensible n'est point un milieu entre l'âme et la matière; la matière n'obtient la forme qu'à l'image de l'âme. L'âme *végétative* est continuée dans le sang. Comme dans les plantes, il n'y a point, chez l'animal, d'assimilation parfaite de la matière, il n'y a qu'élaboration : chaque atome de l'organisme est organisé lui-même; il a son mouvement, sa croissance, son âme à lui. Toute sensation est un procédé de formation dans lequel le fluide immatériel des organes des sens est mis en action par l'objet, pour produire, d'après lui, certains rapports similaires; la sensation a son siége dans la partie immatérielle du cerveau. Le somnambulisme et les songes sont une image de l'état où l'on est après la mort, avec cette perception et cette imagination qui ne dépendent pas des sens corporels. Il n'y aurait rien d'impossible, d'après cette assertion, que les bêtes dussent être immortelles aussi. Toutes se trouvaient dans le paradis au moment de la faute de l'homme. L'élément végétatif rattache la bête à la plante et à la nature. Mais tandis que l'élément intellectuel, proprement l'instinct des bêtes, les rattache à l'homme, toutes les facultés de la région intellectuelle sont communes à l'homme et à la bête. L'état actuel de l'homme n'est point son état primitif naturel. Dans l'origine, l'harmonie parfaite de toutes les régions s'établissait sans efforts, l'homme pénétrait d'un regard dans toutes les choses divines, humaines et naturelles; il était le maître de la nature.

Selon l'acception de Néédham, le mot *nature* comprend le système des lois générales que l'on suppose établies pour l'existence des choses, pour la succession des êtres, pour l'accomplissement constant et régulier des phénomènes. Lucrèce pensait ainsi (*de naturâ rerum*).

Le bizarre système de la *nature végètatrice* du chanoine Néédham a été réfuté par Spallanzani. Du reste, c'est celui de Zénon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Orphée, de Parménide, de Xénophane, de Melissus, de Thalès, d'Anaximène, d'Héraclite, de Démocrite, d'Empédocle, de Platon, de Chrysipe, etc., *parmi les anciens;* et de Thomas Campanella, de Jean Bodin, de Wierns, de Spinosa, (1) de Henri Morus, de Roi, de Cudworth, de Montanus, de Paracelse, de Van Helmont, de Stahl, de Curdimelech, de Leibnitz, d'Agrippa, de Robert Fludd, d'Averrhoës, de Fichte, de Jacoby, de Lessing, de Novalis, de Reid, de Goëthe, de Liégel, de Schelling, de Kielmeyer, de Kant, du docteur Reingreis, *parmi les modernes.*

Démocrite, parmi les anciens, Savonarole et Cardan, parmi les modernes, allaient même un peu plus loin; ils prétendaient qu'il y avait dans les pierres également une *âme vègètative*, qui produisait les figures régulières de ces pierres et les leur conservait. Enfin, il est certains auteurs qui n'ont pas craint de publier que les pierres enfantaient; ils se fondaient sur ce que, dans certaines pierres, comme dans la pierre d'Aigle, et un grand nombre de cailloux, on en

(1) La création est aussi impossible, dit Spinosa, que la pluralité des substances, donc le monde est un dieu, et Dieu est dans le monde, et le monde et Dieu ne font qu'un. Cette substance unique, dit-il, est immuable, éternelle, elle n'enferme ni variétés ni pluralité. Tel est dans sa force le principe du panthéisme. (Voyez: *de la nature*, par Robinet. 1751.)

trouve quelquefois d'autres qui y sont renfermés. Suivant même un certain Vivès, il y a des diamants qui conçoivent et qui fructifient. Tournefort, Baglivi, et le docteur Venette n'étaient pas très-éloignés de cette opinion.

13e *Système.*

Génération spontanée.

De Lamarck, célèbre auteur de la flore française et de plusieurs ouvrages d'histoire naturelle très-estimés, n'était pas très-éloigné du système de Néédham, lorsqu'il disait que les animaux ont une origine par génération ; que les plus simples ont pu naître *spontanément*, et, une fois formés, produire des êtres plus compliqués, par une force de perfectionnement. Voici comment il s'explique : La vie est le résultat d'une cause particulière, capable d'en exciter les mouvements. Cette cause excitatrice, ou la force qu'elle déploie, ne dépend nullement des corps qu'elle vivifie. Elle précède leur existence, et subsiste après leur destruction ; mais elle a besoin, pour agir, de deux conditions indispensables, la *chaleur* et l'*humidité*. Enveloppe ambiante pour les végétaux et unique pour les animaux imparfaits, pour les animaux les plus parfaits elle se développe au-dedans d'eux. La nature en puise la source par des fluides invisibles, subtils et incoercibles, dont la lumière et l'électricité font essentiellement partie. Ces fluides sont entretenus dans notre globe par l'influence solaire qui en modifie et en déplace sans cesse de grandes masses, et qui les contraint à une sorte de circulation. Les masses mucilagineuses ou cartilagineuses qui sont rencontrées par ces fluides subtils sont aussitôt transformées en tissus cellulaires, matrice gé-

nérale de toute organisation. C'est en créant ce tissu que la nature rétablit la vie d'une manière directe. De Lamarck admet donc la *génération spontanée*, mais seulement pour l'extrémité de chaque règne des corps vivants, et les moins parfaits, les moins achevés ; mais ces corps sont doués de trois facultés : de la *nutrition*, de *l'accroissement*, et de la *reproduction ;* et, de plus, de la faculté de pouvoir procéder de ces corps simples vers des corps plus composés et plus parfaits, et ces corps sont ensuite modifiés par l'influence des circonstances, des lieux, dans lesquels ils peuvent se trouver, durant un temps long et indéterminé, et qui nécessairement doit attirer et même changer leur structure en la perfectionnant. De là l'espèce humaine (1).

Ce système n'est pas loin de celui de Lucrèce, qui dit dans son beau poème *de rerum naturâ* (lib. 2. v. 67) :
« Ne croyez pas, en effet, que la matière forme une masse
» immobile ; nous voyons tous les corps diminuer, et leurs
» émanations continuelles les épuise à la longue, jusqu'à
» ce que le temps les dérobe à nos yeux. Cependant la
» masse générale ne souffre point de ces pertes particu-
» lières. Les éléments, en appauvrissant une partie, vont
» en enrichir une autre, et ne laissent d'un côté les rides de
» la décrépitude, que pour porter ailleurs la fraîcheur du
» jeune age : ainsi leur inconstance ne peut jamais se fixer.
» L'univers se renouvelle tous les jours ; les mortels se
» prêtent la vie pour un moment ; on voit des espèces se
» multiplier, d'autres s'épuiser ; un court intervalle change
» les générations ; et, comme aux courses des jeux sacrés,
» nous nous passons de main en main le flambeau de la
» vie. »

(1) *Vide amphitheatrum externœ providenciœ divino-magicum. Auctore ulio Vnino.* Lugduni, de Harsy. 1615. in 8°.

Et quoisi cursores, vitaï lampada tradunt.

Ailleurs, Lucrèce développe encore mieux, et d'une manière plus poétique, son système : « D'abord, dit-il (lib 5 v. 782): « la terre revêtit les collines et les campagnes d'her-
» bes et de verdure de toute espèce. L'on vit l'émail des fleurs
» et le gazon briller dans les prairies ; ensuite, les arbres,
» animés par une sève abondante, s'empressèrent à l'envi
» d'élever leurs rameaux dans les airs. De même que les plu-
» mes, les poils et la soie sont les premières parties qui nais-
» sent aux volatiles et aux quadrupèdes ; de même la terre
» encore nouvelle commença par la production des plantes
» et des arbrisseaux ; ensuite elle créa toutes les espèces
» mortelles avec une variété et des combinaisons infinies ;
» car il est impossible que les animaux soient tombés du
» ciel, et que de l'abyme salé soient sortis les habitants de
» la terre. Il faut donc que la terre ait reçu avec raison le
» nom de *mère*, puisque tout a été tiré de son sein. Et si
» l'on voit aujourd'hui beaucoup d'êtres vivants, se former
» dans la terre à l'aide des pluies et de la chaleur du soleil,
» est-il donc surprenant qu'un plus grand nombre d'ani-
» maux plus robustes en soient sortis dans le temps où la
» terre et l'air jouissaient de la vigueur du jeune âge. »

L'opinion du savant de Humboldt, sur la superposition des roches, rentre aussi dans le système de Lucrèce sur le perfectionnement d'une organisation successive. Dans les roches les plus basses, dit-il, dans les roches primitives ou non stratifiées, aussi bien que dans les parties les plus basses des non stratifiées, nous ne trouvons aucune trace quelconque de la vie végétale ou animale ; ensuite, nous trouvons des plantes mêlées aux poissons, mais plus spécialement avec des coquilles et des mollusques, comme

dans les groupes des *grauwacke*, indiquant ainsi que la mer fut la première où la vie se manifesta lorsqu'elle produisit ses habitants ; la très-grande abondance des classes inférieures, telles que les coquilles, les mollusques, etc., etc., semblent indiquer leur existence comme ayant été antérieure à celle des animaux plus parfaits vivant dans le même élément. Viennent ensuite les reptiles et ces monstrueux animaux qui communiquent avec les habitants de l'air par le lézard-volant. Puis enfin, la terre engendra aussi la vie, et en conséquence, nous trouvons dans leur ordre les quadrupèdes, mais d'espèces cependant qui n'existent plus. On les trouve seulement dans les dernières couches supérieures à celles où reposent les plus grands reptiles marins.

C'est aussi ce que dit assez clairement le célèbre docteur Wissemann, bien que son intention soit opposée dans ses discours sur les rapports *entre la science et la religion révélée,* lorsqu'il entreprend de prouver, 1° que la multitude des races humaines prouve que, primitivement, il n'y en a eu qu'une seule; 2° que les révolutions successives de la terre qui ont eu lieu, prouvent enfin le déluge dont parle Moïse. Toutes les preuves avancées par le docteur Wissemann dans son ouvrage, pour appuyer son opinion, peuvent aisément être tournées contre lui-même et son système.

« Le monde, dans ce premier âge, poursuit le poète Lu-
» crèce (lib. 5. v. 816.), ne connaissait ni les froids pé-
» nétrants ni les chaleurs excessives, ni les vents destruc-
» teurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance et leurs pro-
» grès, comme le reste. Je le répète donc, nous avons eu
» raison de donner à la terre le nom de *mère commune* ;
» parce que c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit,
» presque dans le même temps, tous les animaux, tant

» ceux dont la fureur se déchaîne sur les montagnes que
» ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses. »

Lamarck établit, en principe, que les espèces n'ont qu'une constance relative à la durée des circonstances dans lesquelles se sont trouvés tous les individus qui les représentent; qu'elles ne sont pas aussi anciennes que la nature ; que la nature n'en a pas créé de constantes, mais qu'elle a seulement créé des individus qui se succèdent les uns aux autres, ressemblant à ceux qui les ont produits et se conservant sans mutation tant qu'aucune cause de changement n'agit sur eux ; enfin, que les espèces se sont produites insensiblement en vertu des changements plus ou moins grands survenus dans leur forme et dans leur caractère, dans l'état de l'organisation et des parties des corps vivants, par suite de ceux de tous les points de la surface du globe qu'ils ont, quoique avec une extrême lenteur, subi dans leur état, et du pouvoir qu'ont les nouvelles situations et les nouvelles habitudes pour modifier les organes du corps doués de la vie. Ainsi la nature, au lieu de s'occuper encore continuellement des détails de toutes les créatures particulières, de toutes les variations, de tous les développements et perfectionnements, de toutes les destructions et de tous les renouvellements; en un mot, de toutes les mutations qui s'exécutent dans les choses existantes, a d'abord créé l'organisation, la vie, puis multiplié et diversifié, dans des limites à nous inconnues, les organes et les facultés des corps organisés, ensuite créé dans les animaux, par la seule voie du besoin, qui établit et dirige les habitudes, la source de toutes les actions, de toutes les facultés, depuis les plus simples, jusqu'à celles qui constituent l'instinct, l'industrie et le raisonnement.

Lamarck pense aussi qu'on a tort de croire que ce sont

les formes et l'état des parties ou des organes qui en ont amené l'emploi, qui ont donné lieu aux habitudes et aux facultés particulières; ce sont, au contraire, selon lui, les besoins et les usages des parties, les habitudes, la manière de vivre, et les circonstances dans lesquelles se sont rencontrés les individus dont le corps vivant provient, qui ont fait naître avec le temps ces mêmes parties, quand elles n'existaient pas, et qui ont, en conséquence, donné lieu à l'état où nous les observons dans chaque animal.

Il est certain que les circonstances qui influent sur les corps organisés et qui tendent sans cesse à les modifier, sont infinies. Tels sont la nature et la situation des lieux et des climats, l'éducation, la domesticité, enfin les changements successifs que chaque lieu de la terre subit dans son exposition, son climat, sa nature et ses qualités, qui, quoique lents, par rapport à notre durée, a frappé les yeux de tous les grands observateurs de la nature. On pourrait citer, en faveur de ce système, les grands animaux que l'on trouve journellement dans le sein de la terre et dont les analogues vivants semblent n'exister plus.

On peut citer également, en faveur de la *génération spontanée,* les ardoises et les pierres qui se couvrent d'abord de mousses, de lichens, et dont la substance donne naissance à des animalcules particuliers. Bien plus, l'expérience a prouvé que l'eau distillée la plus pure, et que l'on a pris la précaution de faire bouillir au plus grand feu, pendant plusieurs heures, avant de la placer dans la chaudière distillatoire, peut, avec une seule addition de l'oxigène, de l'azote et du gaz carbonique, par le seul concours de la lumière et de la chaleur, produire des matières animées, des végétations et des animaux visibles à l'œil.

Weagmann, après avoir broyé, même porphyrisé, du

corail le déposa dans une certaine quantité d'eau distillée, et, après l'avoir exposé à l'ardeur du soleil, en été, il obtint successivement, d'abord des matières *vertes*, des *conferves*, puis les animaux connus sous le nom de *cyprides de tectæ*, de *daphneæ longispinæ*.

Selon Spallanzani, tout cela ne prouve rien, parce que plusieurs animaux microscopiques bravent les feux de réverbère ; mais ce fait est lui-même très-difficile à croire. D'ailleurs, dans tous les animalcules et les plantes desséchées que l'on fait revivre au bout d'un temps plus ou moins long, on peut dire que la vie n'y existe plus qu'en puissance ; qu'on y trouve les éléments de la vie et non la réalité ; dans ce cas, ce n'est pas une nouvelle vivification qui s'opère, mais plutôt une ressuscitation.

Nous voyons tous les jours la nature que l'on appelle *morte*, liée, par une chaîne non interrompue, avec la nature vivante ; nous voyons des éléments inorganiques se combiner avec des éléments organiques, et donner, pour résultat, des corps organisés. De simples produits de la végétation donnent souvent la vie, le sentiment et tous leurs attributs. Alors, on doit conclure que la vie, déguisée par les circonstances, est partout répandue, et que la matière inanimée est capable de s'organiser, de vivre et de sentir.

On ne peut nier que parfois certaines altérations de la matière donnent lieu à la création de races particulières d'animaux, qui n'ont pas encore d'analogue dans la nature, telles sont les anguilles du vinaigre, les vers qui se trouvent dans les cartons et les reliures des livres, espèces qui sont exclusivement le produit de la matière, par les seules combinaisons des arts. On peut en quelque sorte suivre de l'œil ces diverses organisations, ou d'une manière *aphro-*

dite ; c'est-à-dire, sans aucun acte extérieur de génération. Les vers des enfants à la mamelle, ceux qui sortent avec les urines, les maladies pédiculaires qui s'obvervent assez souvent chez les vieillards viennent à l'appui de cette opinion (1). Ces générations ont-elles lieu spontanément, ou par le moyen des germes ? C'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer.

Si l'on n'admet pas les générations spontanées, dit Rodolphe Brunser, d'où viennent donc ces animaux que l'on rencontre journellement dans les tissus, où il est impossible de supposer qu'ils aient pénétré en les perçant : tels sont les filaires que l'on trouve étendus le long de la colonne vertébrale, les *gordyles* qui viennent dans les chairs des muscles, les *vers hydatidaires* qui habitent les profondeurs des viscères, et notamment le centre du cerveau, du foie et de plusieurs autres parties qui n'ont aucune communication avec l'extérieur ? Doit-on croire que les germes ont été charriés avec le sang et les autres fluides circulatoires ?

Il semble, d'après ces faits, que le plus raisonnable est de croire que les générations spontanées, quoique rares, peuvent encore s'opérer journellement, mais dans les derniers degrés de l'échelle animale et de l'échelle végétale.

On peut dire que le savant Lamarck a perfectionné l'épigénésie.

Mais cela n'empêche pas que l'on ne puisse dire avec Lu-

(1) Lucius Sylla, le sanguinaire Sylla, mourut d'un phthiriasis ou de la maladie pédiculaire ; autrement, d'une éruption de poux qui s'engendraient dans son corps, qui en sortaient et renaissaient en foule. Moururent de la même maladie : les poètes Alleman et Phérécide ; Mucius, le jurisconsulte ; Callisthène, l'olnythien, et Mucius, esclave célèbre. Moïse fait mention de cette maladie ; ce fut la seconde plaie dont Dieu frappa l'Egypte. Parmi les modernes, on peut citer Philippe II, roi d'Espagne, et plusieurs autres personnages célèbres, tous morts de l'éruption spontanée de ces insectes destructeurs, et bien faits pour rabattre les vanités humaines.

crèce : dès qu'une chose sort de ses limites par voie de transmutation, ce nouvel état est la mort de ce qu'elle était auparavant (1).

C'est une chose prodigieuse et presque incroyable, dit M. Chatin, que la multitude et la fécondité de la vie, sous toutes les formes, sous toutes les dimensions, à tous les degrés, quel que soit le point perdu dans ce monde sur lequel tombent nos regards. Solides, liquides, gaz, vapeurs, nuages, abymes des mers, matières pondérables à un état quelconque, projetées au-dessus de nos têtes ou foulées sous nos pas, sommets, déserts et couverts de glaces éternelles, roches enfouies dans les entrailles de la terre depuis des milliers de siècles, tout est marqué du mouvement de la vie et de son empreinte ineffaçable. Partout l'être vivant, ou ses dépouilles, se montre; partout il fourmille sous nous d'une manière effrayante. La substance de ce globe n'est qu'un monceau de débris où la vie naît incessamment des embrassements de la mort.

En ne parlant ici que d'un genre seulement d'animaux, les plus ténus qui existent, des infusoires *polygastres microscopiques*, à carapaces siliceuses, et des *bryzoïdes calcaires*, signalés par le célèbre micrographe Ehremberg, de ces êtres qui devraient, ce me semble, n'occuper qu'une place à peine perceptible sur ce globe, et, qui, pourtant, à eux seuls, y ont envahi d'immenses espaces, on serait tenté de croire que la nature a voulu compenser, par l'étendue de leurs possessions, l'exiguité de leur taille.

Le savant naturaliste allemand a constaté, ainsi que l'annonce M. de Humboldt, que ces animalcules, ou leurs

(1) *Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,*
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.

(De rerum nat. lib. 2 v. 752 et 753).

dépouilles, se trouvent en quantités immenses dans divers terrains de formation, soit récente, soit ancienne; dans la craie, dont les seconds forment 8/9e; dans le calcaire oolhitique; dans les couches sous-jacentes du calcaire du Jura, entre des lignites et des strates de grès et jusque dans les produits volcaniques, envahis, il est vrai, après leur sortie du cratère; il a constaté que ces animalcules ou leurs débris se présentent à l'observateur dans les contrées les plus éloignées, et on peut le dire, sur tous les points du globe. La Sibérie, la Russie, l'Allemagne, l'Amérique, la Nubie, le Delta du Nil, les îles Mariannes, etc., etc. La Baltique, l'Océan, en renferment des quantités innombrables. On a retiré, en 1839 et 1840, du bassin du port de Cette, plus de quatre millions de pieds cubes de boue, dont près de la moitié était exclusivement formée d'organismes microscopiques. Ces animalcules sont encore à l'état vivant en un grand nombre de lieux, comme dans l'Océan et la Baltique, et produisent par fois, en raison de leur masse, des mouvements dans le sol qui vont jusqu'à compromettre la solidité des édifices. Il en est ainsi de divers quartiers de la ville de Berlin, au-dessous desquels se trouvent à vingt pieds et plus de profondeur, une couche tourbeuse et argileuse, peuplée de ces infusoires pleins d'activité et de vie. La maison même de l'illustre voyageur qui transmet les faits ci-dessus est du nombre de celles qui sont menacées. Ces êtres sont si répandus qu'ils se rencontrent également en abondance dans l'eau de la mer des tropiques la plus limpide, et dans l'eau recueillie sous les glaces des pôles. L'atmosphère même est parfois mouillée de leurs dépouilles; ces nuages de poussière grisâtre décrits par Darwin, qui obscurcissent l'air jusqu'à cent lieues au-delà du cap Vert, et forment une espèce de brouillard assez

dangereux pour les navigateurs, ne sont autre chose que des tourbillons de carapaces siliceuses soulevées sans doute par des trombes, nouvelle puissance qui ne contribue pas peu, sans doute, à porter en tant de lieux ces dépouilles.

14e *Système.*

Génération par cristallisation.

Jean-Claude la *Métherie*, auteur d'une savante théorie de la terre, regardait comme une grande vérité que l'univers entier, et notre globe en particulier, ont été formés *par la cristallisation*, opérée par le choix des affinités. Les formes régulières qu'affectent régulièrement les matières minérales, végétales et animales, leurs formations respectives opérées par les attractions électives, etc., en sont, selon lui, des preuves incontestables.

Suivant les Égyptiens, Moïse et Thalès, dit-il, les eaux couvraient d'abord tout le globe. Elles diminuèrent ensuite et pénétrèrent dans les abymes ou cavernes ; alors parurent les continents et furent produits les végétaux et les animaux. Vénus, dit Homère, regardée comme la déesse de la reproduction, était sortie du sein des eaux. L'Océan est père des dieux (Ill. lib. 14 v. 200).

Orphée, dans son hymne à l'Océan, s'écrie : « J'appelle » l'Océan père incorruptible, toujours existant, l'origine » des dieux immortels et des hommes. »

Hésiode, dans sa théologie, dit que l'Océan est père de toutes choses.

C'est d'après ces principes que la Métherie regarde la cristallisation comme le principe fondamental des plus grands phénomènes de la nature. Tous les corps, remarque-t-il, affectent constamment une figure particulière, lors-

qu'ils sont livrés à une force propre, et que cette action n'est point troublée ; chaque substance saline, végétale ou animale, reçoit une forme appropriée. Il existe deux causes de cristallisation : la première est la figure primitive constituant *uniquement* chaque espèce ; la seconde est la *force d'affinité* qui réunit les molécules.

Toutes les parties primitives de matière agitées sans cesse par leurs forces se rapprochent, se combinent et forment les premiers composés, tels que le feu ; le fluide lumineux, le fluide éthéré, le fluide électrique, le fluide magnétique, les différentes espèces d'air, de terre et d'eau. Ces différents composés primitifs, qu'on appelle éléments, conservant plus ou moins d'activité et de mouvement, s'agitent, se heurtent, etc. (1).

Mais, si l'on me demande, continue de la Méthérie, quel a été le mouvement des parties premières de la matière, quelle était leur direction pour opérer cette cristallisation générale, je répondrai que j'ignore entièrement quel est le mode dont s'est produit et dont se produit journellement ce grand phénomène ; mais, comme je vois que tous les êtres suivent les lois de l'affinité, je conclus qu'elles doivent avoir dirigé la marche de l'univers et l'universelle cristallisation.

A l'appui de son système, la Métherie peut citer les analyses du célèbre chimiste Vauquelin, sur la liqueur séminale : 1° dit ce chimiste célèbre, la liqueur séminale est une humeur qui possède plusieurs propriétés particulières que nulle autre humeur ne partage ; 2° elle est constamment alkaline ; 3° les *cristaux qu'elle dépose* pen-

(1) Voyez la thèse médico-philosophique soutenue devant la faculté de médecine de Strasbourg, par M. Bautin, dont l'objet est de déterminer *l'idée de la vie*. L'homme, dit-il, commence par un point *salin* ou de cristallisation.

dant son exposition à l'air, sont le *phosphate calcaire* (terre des os), transparent et *régulièrement cristallisé ;* 4° les corps blancs qui s'y forment quelques jours après sont purement du phosphate calcaire opaque, et irrégulier ; 5° Dans un air humide, au lieu de se dessécher, elle jaunit, devient acide et se couvre d'une grande quantité de bissus des caves (bissus septica, L.); 6° elle n'est dissoluble dans l'eau que lorsque auparavant elle s'est liquéfiée ; mais elle est dissoluble, même étant sèche, après avoir subi la liquéfaction dont la cause est ignorée.

Selon le même chimiste, mille parties de liqueur séminale contiennent :

Eau.	900 parties.
Mucillage.	60
Soude.	10
Phosphate calcaire .	30
Total.	1,000 parties.

Exposée à l'air, la liqueur séminale se liquéfie, et, quelque temps après, elle dépose, par une légère évaporation spontanée, *des cristaux transparents* d'environ une ligne de long, très-minces, et qui se croisent souvent de manière à représenter les rayons d'une roue. Ces *cristaux* isolés ont offert à Vauquelin la forme d'un solide à quatre pans, terminé par des pyramides très-allongées à quatre faces. Ces cristaux n'ont ni odeur ni saveur ; ils sont durs et craquent sous la dent. L'eau ne les attaque point ; les alkalis et les substances salino-terreuses ne les attirent point ; mais les acides minéraux les dissolvent sans produire d'effervescence.

En même temps que la chimie française découvrait la sin-

gulière cristallisation de la liqueur animale, M. de Gliechen, chimiste allemand très-distingué, s'occupait avec beaucoup d'intelligence et de succès des mêmes études, et ses travaux n'ont fait que confirmer ceux de Vauquelin.

Partant de ce principe de la cristallisation de la semence isolée, de la Méthérie concluait que, de la combinaison des semences des deux sexes, il doit en résulter une espèce de sel neutre qui tient du père et de la mère, et qui est ce qu'on doit appeler le fœtus.

Ce système rentre dans ceux d'Hippocrate, de Démocrite, d'Épicure, d'Anaxagore, de Parménide, de Galien, de Descartes, de Blumembach, de Barthez, de Buffon, de Maupertuis, etc., etc. M. de Lamennais, dans son ouvrage intitulé: *discussion critique et pensées diverses sur la religion et la philosophie* (1841), ne paraît pas très-éloigné du système de la Métherie. Voyez aussi les ouvrages de Deluc, de Saussure, de Dolomieu, de Maillet, de Burnet, de Woodvard, de Scheuzer, de Wiston.

15e *Système.*

Génération par attraction.

Cabanis (Pierre-Jean-Georges), ami et médecin du célèbre Mirabeau, et non moins célèbre lui-même, professeur d'hygiène, membre de l'institut, et auteur du bel et savant ouvrage intitulé : *rapport du physique et du moral de l'homme*, est le premier qui ait donné le nom d'*attraction* au résultat de l'acte générateur. Selon lui, la tendance des principes de toute chose est une suite des lois générales de la matière ; leur attraction élective, ou leur disposition à se combiner avec préférence réciproque est une suite des caractères qu'elle a contractés dans ses trans-

formations antérieures, et des circonstances dans lesquelles ses molécules ont été entraînées les unes vers les autres; enfin, les propriétés nouvelles que la combinaison développe, résultent de l'ordre et de la disposition dans lesquelles les principes se réunissent et s'arrangent. En d'autres termes, ajoute Cabanis, elles résultent de l'organisation.

Il est vrai que Harvey, Malpighi, Haller, et quelques autres ont reconnu que, dans la formation de certains animaux, même parfaits, tels que les oiseaux, les organes se forment successivement; qu'ils n'ont point entre eux, dès l'origine, les mêmes rapports de volume et de situation; que certains organes, très-essentiels, se forment à diverses reprises et par portions séparées; que celles-ci se réunissent en vertu d'une *attraction particulière* très-puissante, et se confondent dans une organisation qui devient alors commune.

Cette attraction animale bien prouvée, conduirait à soupçonner une analogie entre la sensibilité animale, l'instinct des plantes, les affinités électives, et la simple *attraction gravitante* qui s'exerce en tout temps entre les parties de la matière. Il faut seulement remarquer que cette tendance agit d'après des lois plus ou moins variées, et compliquées en raison de l'état où se trouvent les éléments isolés et des circonstances dans lesquelles ils se rencontrent.

Mais ces diverses propriétés, ou ces actes divers, ont-ils lieu par une espèce d'instinct universel, inhérent à toutes les parties de la matière? C'est ce que, dans l'état présent de nos connaissances, il est impossible de bien expliquer et même de prévoir. Cependant, il y a lieu d'espérer qu'à l'aide de recherches et d'expériences ultérieures, on sera un jour

en état de ramener le système entier des phénomènes physiques à une seule cause commune et déterminée.

En principe, moins l'animal est parfait par son organisation, plus la vie est répandue dans tout le corps, plus il est vivace. Le polype, par exemple, brave tous les chocs extérieurs ; sa vie résiste au morcellement du scalpel, et chaque portion se régénère séparément. Lorsque le système nerveux et le système musculaire sont bien distincts, l'animal a des facultés supérieures, mais une vie moins tenace. Plus les facultés se multiplient et se perfectionnent, plus sont grands les dangers qui menaçent la vie.

Les parties du fœtus ne se forment point toutes en même temps, elles viennent successivement, et dans l'ordre de leur importance respective, s'arranger et s'organiser autour d'un centre de gravité. Les fonctions de ces organes ne s'exécutent ensuite qu'au fur et à mesure des besoins de l'individu, plusieurs même restent engourdis jusqu'à l'époque où leurs fonctions doivent commencer.

Enfin, ces affinités particulières qui déterminent la formation et le développement primitif de l'animal, président également à ses développements, à ses appétits, à ses passions, à ses penchants, etc.

Le système de Cabanis a beaucoup de rapports avec ceux d'Aristote, de Galien, de Descartes, de Néédham, de Cudworth, de Blumenbach, de Barthez, de Maupertuis, de Buffon, etc., et tous les partisans de l'*épigenèse ;* cependant il en diffère sous certains points que l'on apercevra facilement.

L'attraction est de deux sortes : *planétaire*, elle s'exerce sur de grandes masses, à des distances très-éloignées, comme le soleil qui attire la terre et les planètes, etc.; *chimique ou moléculaire*, elle est seulement appropriée à

chaque genre déterminé de matière brute, indépendamment de la force précédente. C'est ainsi que l'huile et l'eau ne se mêlent point ensemble, tandis que l'huile s'unit fort bien au suif. Tous les corps de la nature ont ainsi des amitiés et des inimitiés particulières, c'est-à-dire des affinités déterminées.

Ce système a été vivement attaqué par le professeur Bérard, de Montpellier, et savamment défendu par les docteurs Broussais, Magendie et les plus célèbres médecins de l'école de médecine de Paris. Ainsi que par Réad, Destuc de Tracy, l'italien Mamiani, etc.

Voici à peu près les corolaires que l'ont peut tirer du bel ouvrage de Cabanis, intitulé : *traité des rapports du physique et du moral.*

1° Toutes les idées viennent des sens, et, par ce mot *idée*, il désigne tout ce que pense l'humanité, et il prend ici la sensibilité sous le nom de *sens*. C'est comme s'il disait la sensibilité est l'origine de la *pensée*.

2° La sensation, la sensibilité, les sens n'existent que par suite d'un appareil matériel qui est l'organisme.

3° L'organisation, ou le corps organisé, c'est le physique.

4° Les phénomènes de l'organisation donnent ces affections ou modifications intérieures qui s'appellent sensations.

5° La sensation et tous ses dérivés, idées ou facultés, constituent le moral, car de même que la sensation ne va pas sans l'organisme, le moral ne va pas sans le physique : il y a des rapports entre le moral et le physique.

6° La nature humaine n'est pas rigoureusement simple : l'homme n'est pas un, disait Hippocrate ; il est double disait Saint-Paul. Cette duplicité consiste en ce que l'homme est l'union de deux substances.

7e Le moral est l'effet du physique, de même nature, et, d'après la loi de l'expérience, l'effet doit être homogène à la cause.

8° Toute l'intelligence consiste dans les sensations, et toute sensation n'est sensiblement qu'organisation.

9° L'organisme est toujours cause, et les faits intellectuels et moraux, toujours effets. C'est le physique qui meut le moral.

10° L'influence du moral sur le physique est telle que la distinction entre l'une et l'autre est nulle quant à l'origine des phénomènes de l'un et de l'autre.

11° La sensibilité physique est la source de toutes les idées et de toutes les habitudes qui constituent l'existence morale de l'homme.

12° La vie est une suite de mouvements qui s'exécutent en vertu des impressions reçues dans les parties sensibles.

13° Parmi ces mouvements, on distingue ceux desquels résultent les opérations de l'esprit, ou, pour mieux parler, les opérations de l'intelligence et celles de la volonté.

14° Ces opérations, à savoir : nos idées et nos déterminations, ont la même source ; elles se confondent dans leur origine avec les autres mouvements vitaux.

15° La manière de sentir, et, avec elle, les idées, les caractères, les habitudes, les actions sont soumises à l'influence de l'âge, du sexe, du tempérament, des maladies, du régime, du climat.

16° La vie n'existe que là où se rencontre l'organisation et la sensibilité.

17° La cause première de la sensibilité, de l'organisation, de la vie est inconnue ; cependant on doit la rattacher aux lois générales qui régissent la matière, ou aux lois et causes du mouvement, source de tous les phénomènes de l'univers.

18° La sensibilité consiste dans la faculté que possède le système nerveux d'être averti des impressions produites sur ses différentes parties, et notamment sur ses extrémités. Elle est dans tout l'organisme, elle est l'unique source de tous les mouvements organiques.

19° L'irritabilité, dont on a voulu faire la propriété générale de l'organisation, n'est qu'une conséquence de la sensibilité.

20° La sensibilité est répandue dans tous les organes, mais elle réside spécialement et éminemment plutôt qu'exclusivement dans les nerfs des organes.

21° L'individu se détermine en général en vertu de ses perceptions. Toutefois, l'état des autres organes intérieurs, surtout des viscères, des cavités de la poitrine et du bas-ventre, les impressions qui y sont reçues, les modifications qui s'y accomplissent agissent sur la manière de sentir, et sont la source d'un grand nombre d'idées et de déterminations.

22° Le cerveau est le centre commun, mais il existe, et, dans certaines circonstances, il se forme des centres partiels, des foyers différents de sensibilité qui ont une vie propre ; où les impressions se réunissent et sont tantôt réfléchies directement sur les organes du mouvement, tantôt transmises irrésistiblement au centre cérébral ; dans tous les cas, elles modifient les jugements, les affections, les volontés.

23° Le cerveau est un viscère destiné à produire la pensée, comme l'estomac à opérer la digestion et le foie à filtrer la bile ; les impressions, en arrivant au cerveau, le font entrer en activité, comme les aliments, en tombant dans l'estomac, l'excitent au mouvement propre de ses fonctions. Le cerveau digère en quelque sorte les impressions, et fait organiquement la secrétion de la pensée.

24° La sensibilité est inexplicable dans la physique animale et dans la philosophie rationnelle, comme l'attraction dans la physique des masses ; cependant on est porté à croire que c'est l'électricité, modifiée par l'action vitale.

25° C'est donc un fait que le physique influe sur le moral, et à tel point, qu'une cause physique, sans aucune signification morale par elle-même, en modifiant les organes, d'une manière inaperçue, de la sensibilité, peut influer, non-seulement sur la disposition morale, mais encore sur les opérations intellectuelles ; bien plus, donner des idées ; produire des jugements et être une source d'affections et de pensées.

16e *Système.*

Génération par correspondance.

Jean-Jacques-Daniel *Guillemeau*, ancien médecin militaire, né à Niort, où il est mort en 1823, à l'âge de plus de quatre-vingt-sept ans, est l'auteur du système de la génération par correspondance.

Ce docteur, dont les idées étaient parfois assez originales, prétendait qu'une femme pouvait devenir enceinte, par correspondance, d'un homme placé, dans le moment, à plus de cent lieues d'elle, même par-delà les mers (1). Pour atteindre ce but, il était suffisant, disait-il, que la semence humaine fût envoyée dans une fiole hermétiquement fermée et que, rendue au lieu de sa destination, après lui avoir donné, au bain-marie, la température convenable, c'est-à-dire de 27 à 28 degrés Réaumur, on l'introduisit, soit au moyen d'une petite seringue, ou tout

(1) Ceci rappelle ces fêtes grecques, appelées *apobonies*, durant lesquelles on ne sacrifiait point sur l'autel, mais sur le pavé du temple. Du grec *apo*, loin, et *bomos*, autel.

autre instrument analogue, dans la matrice un peu titilée de la femme destinée à favoriser cette expérience prolifique.

Si la simple laite des poissons, des batraciens, et de certains amphybies, me disait mon oncle, suffit pour féconder des grappes d'œufs abandonnés sur le rivage des fleuves et des mers, pourquoi une semence humaine, introduite avec toutes les conditions requises, ne produirait-t-elle pas la fécondation? n'a-t-on pas vu des femmes devenir enceintes en dormant, et sans s'être même aperçues de l'action qui les avait fécondées? de jeunes filles, quoique grosses, n'ont-elles pas conservé tous les signes de la virginité, c'est-à-dire, l'intégrité de la membrane de l'hymen (1)? Mon opinion, ajoutait-il; n'est donc pas aussi absurde qu'elle semble l'être au premier abord.

Quant aux effets de l'éloignement, il n'y a rien là qui puisse surprendre, et ce n'est point une raison pour que le principe générateur perde sa force : tout le monde sait que les animalcules, connus sous le nom de *rotateurs de l'eau des toits*, peuvent rester pendant longtemps desséchés et réduits en une sorte de poussière assimilée à la matière la plus inerte, bravant le froid et le chaud, et que cependant ils n'en conservent pas moins la faculté de reprendre la vie et le mouvement, qui peuvent leur être communiqués au moyen de quelques gouttes d'eau. Pourquoi la nature aurait-elle privé l'espèce humaine d'une semblable faculté?

En effet, Swammerdam est parvenu à féconder des œufs de grenouilles, expériences que Rœsel et Spallanzani ont répétées avec succès : Spallanzani, Rossi et Buffolini ont même réussi à opérer artificiellement une fécondation sur

(1) La grossesse de la vieille Sara, femme d'Abraham, si elle n'était pas le résultat d'un miracle, ne pourrait-elle pas être regardée comme une imprégnation par correspondance, etc., etc.

les chiennes ; et Jacobi, sur les œufs de poissons. Tous ces faits sont une preuve de l'action fécondante de la liqueur séminale employée artificiellement.

Nous lisons que Raimond Lulle fit un *homoncule* dans un matras, en donnant à du sperme qu'il y avait mis un certain degré de chaleur.

Si je veux même chercher dans l'antiquité des preuves à l'appui de mon système, poursuivait toujours mon oncle, Virgile qui n'a fait que traduire Aristote, ne m'en offre-t-il pas une bien grande, lorsqu'il dit que, dans certaines saisons de l'année, l'ardeur la plus vive s'empare des cavales de la Béotie ; que Vénus elle-même les enflamme. Dans ces moments de rage, dit l'auteur des Géorgiques (lib. 3. v. 270), elles s'échappent sur les plus hautes montagnes, et traversent les fleuves les plus rapides. C'est au printemps que cette ardeur indomptée passe jusque dans leur moëlle ; on les voit sur les plus hauts rochers, la bouche tournée vers l'*ouest*, respirer l'air que le vent leur amène, *concevoir en respirant, devenir mère*, chose étonnante ! et courir ensuite sur les montagnes, sur les rochers, dans les vallées, sans se retourner jamais du côté de l'*est*, mais tout au plus vers le *nord*, le *nord-ouest*, ou enfin le *sud*, tout pluvieux qu'il est ; ce poison que les pâtres appellent *hippomane*, prend de là son origine.

Voici comment l'abbé Delisle a traduit ce beau passage du poète latin :

« L'impérieux amour conduit leurs pas errants,
» Sur le sommet des monts, à travers les torrents,
» Surtout lorsqu'aux beaux jours leurs fureurs se ranime,
» D'un rocher solitaire elles gagnent la cîme ;
» Là, leur bouche brûlante ouverte aux doux zéphirs
» Reçoit avidement leurs amoureux soupirs,
» O ! prodige inouï, le *zéphir les féconde :*

» Soudain, du haut des rocs, leurs troupe vagabonde
» Bondit, se précipite, et fuit dans les vallons,
» Non vers les champs du nord, mais vers ces tristes plages
» Où l'autan pluvieux entasse les orages ;
» C'est alors qu'on les voit dans l'ardeur de leurs feux
» Distiller en courant l'hippomane amoureux. »

(Georg. lib. 3. v. 270 et suivants.)

Ce fait n'est pas seulement attesté par les poètes, mais encore par des philosophes et des naturalistes, tels que Varron, Pline, Columelle, Raimond Lulle, Solin, Wollaston (religion naturelle). Ils disent de plus, qu'en Portugal, du côté de Lisbonne, les cavales deviennent mères, sans être saillies, en se tournant à un certain vent, par la force de l'imagination (1).

(1) *Oppida memorabilia a Tago in ora, olyssipo,*
Equarum è favonio vento conceptu nobile.

(Pl. hist. nat. lib. 4, c. 21).

Les anciens attribuaient de grandes vertus au vent *favonius*, ou du couchant équinoxial. Macée, dans son dict. historique et poétique, 1478, s'exprime ainsi sur ses propriétés réelles et physiques, dégagées du fabuleux : « Favonius à fovendo dictus quod cuncta foveat, » est enim genitalis spiritus mundi, quo plantœ hyberno frigore enec- » tœ reviviscunt unde etiam à grœcis *zephirus*, quasi *zôê phérô*, hoc » est vitam afferens » ou porte vie. C'est ce qui fait dire à Lucrèce, lib. 3, « genitabilis aura favoni. »

Quant à l'ordre que la nature garde chaque année par rapport aux plantes, le voici : D'abord elles conçoivent lorsque le vent favonius, c'est-à-dire occidental, commence à souffler ; ce qui arrive vers le 8 février. Ce vent procure la fécondité à toutes les productions de la terre, et *même aux juments en Espagne :* c'est l'esprit générateur de l'univers. Aussi, le nom de *favonius,* que lui donnent les Latins, vient, selon quelques-uns, du verbe *fovere*, échauffer. Ce vent souffle du couchant équinoxial, au commencement du printemps. Nos villageois disent que la nature est alors en *chaleur*, en *rut*, parce qu'en effet, vers cette époque de l'année, elle marque son empressement à recevoir les semences, et que le vent d'occident les anime et les vivifie. (Plin., hist. nat., lib. 16., cap. 25).

Les plantes, elles-mêmes, sont souvent fécondées par l'heureux intermédiaire des vents printaniers. Nous pouvons citer à ce sujet les nom-

Columelle ajoute que le fruit des cavales ainsi fécondées par le vent porteur de *l'aura seminalis* des mâles, ne vit pas plus de trois ans (1). Bien que la nature soit extrêmement variée dans ses opérations, et même dans ses jeux, il y a bien lieu de croire que les anciens ont été un peu trop crédules à cet égard; le zéphir nous paraît un messager bien inconstant pour une semblable correspondance.

Du reste, on doit remarquer que la Béotie avait au nord, à l'ouest et au sud, la Thessalie, la Phocide et l'Étolie, pays des beaux chevaux et des beaux étalons, tandis que

breuses familles auxquelles appartiennent les genres : *valisneria*, *salix*, *empetrum*, *hypophaæ*, *viscum*, *myrica*, *cannabis*, *humulus*, *pistacia*, *spinacia*, *zanthoxilon*, *tamus*, *populus*, *rhodiola*, *mercurialis*, *hydrocharis*, *coriaria*, *datisca*, *juniperus*, *taxus*, *adelia*, *ruscus*, *holcus*, *andropogon*, *celtis*, *acer*, *gouania*, *mimosa*, *parietaria*, *atriplex*, *panax*, *fraxinus*, *ficus*, etc., etc., et enfin, celles des *camœrops*, *phœnix*, *areca*, et toutes les espèces de *palmiers*, comme l'exprime, en beaux vers, l'auteur du poème latin, intitulé : *connubia florum* :

» Sic diversa domus : flos masculus ante reclusis
» Œdibus emittit sua dona, volatile semen
» Excipiunt zephyri, portantque curulibus alis
» Conjugis in gremium : conjux respondet amori,
» Absentique probat simili se prole marito.
» Sic adeo nili felicia litora propter,
» Discretas perhibent connubia jongere palmas ;
» At si mense suo, cum floruit utraque sylva ;
» Non spirent zephyri, ramos niger ora colonus
» Asportat, quassatque mares ; hinc fœmina turget,
» Dactylus, hinc, sequitur, non ultima pœonis arma,
» Seu tusses mulcere ferax, et tormina ventris,
» Seu velit ad justos partum deducere menses. »

(Connubia florum, auctore Lacroix, d. m., v. 61. et seq.)

(1) « Constat in Lusitania circa olysipponem oppidum et tagum « amnem, œquas, favonio flante, obversas animalem concipere « spiritum, idque partum fieri, et gigni pernicissinum ita; sed triennium vitœ non excedere. »

Il est vrai que l'historien Trogue Pompée s'est inscrit en faux contre cette assertion de Pline. (Pl., hist. nat., lib. 8., cap. 42.).

l'île d'Ubée, terrain rocailleux et sans végétation, la dominait à l'est.

Le célèbre auteur de la *Lucina sine concubitu* (John Hil), est aussi fortement d'avis que le *vent d'ouest* est fécondant de sa nature ; et, pour prouver qu'un enfant peut naître sans père, il cite plusieurs exemples à ce sujet, et particulièrement celui d'une jeune demoiselle, fille d'un gentilhomme de son voisinage, et celui d'une jeune femme de chambre, à lui appartenant, qu'il imprégna en lui faisant avaler, dans une potion chimique, en forme de médecine, un certain nombre de petits animaux prolifiques, qu'il s'était procuré au moyen d'une machine de son invention qui arrêtait les animalcules embrionaires au passage, les retenait jusqu'à leur emploi. Cette machine, selon lui, est de forme cylindrique, captoptricale, ronde, concave, convexe, et hermétiquement fermée au bout. Après l'avoir électrisée selon les lois les plus exactes de la physique, il l'élevait dans une position convenable du côté de l'ouest, comme une espèce de trappe, pour intercepter les petits animaux flottants dans cette partie prolifique du ciel. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son expérience, sur la femme de chambre, fut couronnée du plus heureux succès, et qu'après lui avoir fait avaler un certain nombre de ces petits atomes originaux, saisis au passage, tout juste au bout de neuf mois, la susdite pucelle mit au monde un très-joli poupon, qui avait toutes les proportions convenables et qui surprit étrangement celle qui lui donna le jour.

Une remarque qui appartient à l'auteur, c'est que, si les semences prolifiques des insectes sont communément portées par un vent d'est, les insectes humains sont toujours amenés par le vent opposé.

Il est certain qu'au sujet des vertus prolifiques des vents,

nous dirons qu'Hippocrate nous apprend que sa mère avait coutume de lui dire qu'elle n'avait eu aucun commerce avec son père, pendant près de deux ans avant sa naissance; mais qu'elle sentit en elle-même une étrange influence, un soir, comme elle se promenait dans un jardin. Son père, tout grand médecin qu'il était, ne pouvant expliquer une imprégnation *sine concubitu*, obtient, à cause de cela, un divorce, et la bonne femme succomba sous les reproches de tous ceux qui étaient de sa connaissance. Si le traité *de Lucina sine concubitu* eût alors existé, la cause de la pauvre madame Hippocrate eût été gagnée, et son mari, de meilleur humeur, aurait vu les choses du bon côté.

Si nous remontons aux siècles fabuleux, alors que chaque chose était agrandie par des ornements poétiques, nous y verrons que plusieurs dames très-distinguées et du plus haut mérite, sont devenues enceintes par des moyens étrangers, et que le vulgaire a toujours appelés surnaturels. Selon Ovide, Junon devint enceinte pour avoir mangé d'un morceau de chou, cueilli pour elle dans un champ, par la déesse Flore; cela ne serait certainement pas arrivé, si la femme de Jupiter n'avait pas avalé en même temps quelques-uns des petits animaux dont parle *la Lucina sine concubitu*. La même explication doit être donnée pour l'étrange conception de la belle Danaé, renfermée dans une haute tour, et où le vent pouvait seul pénétrer; car la pluie d'or n'est qu'une fable.

Parlerons-nous de l'histoire de l'impétueux Borée, qui, en s'introduisant par une fenêtre, fit un enfant à une jeune et riche héritière, comme on le voit dans les métamorphoses d'Ovide. La belle Flore fut également, dit-on, ravie par Zéphir : *ver erat*, dit-elle; *errabam, zephirus conspexit*; *abibam*.

En général, dit le docteur John-Hell, toutes les fois que vous lirez que des jeunes filles ont été engrossées par des rivières, par des dragons, par des pluies d'or, etc., vous pouvez conclure que cela n'était que le vent, absolument que le vent, rien autre chose que le vent; mais faute d'en connaître alors les causes réelles, on a été bien aise d'en donner d'imaginaires.

Enfin, des auteurs plus sérieux, tels que Diodore de Sicile, Polibe, Tite-Live, et M. Warburton, lui-même, parlent de cette action prolifique du vent avec réserve, il est vrai, mais sans rien vouloir décider.

Ce qui avait porté le docteur Guillemeau à regarder ce moyen de fécondation comme très-possible, c'était une expérience dont il avait été témoin dans sa jeunesse: Tout fraîchement arrivé de Montpellier, il s'était lié d'amitié avec un officier d'un certain âge, capitaine dans la gendarmerie royale, marié depuis quelques années à une femme jeune, jolie et spirituelle, de laquelle il n'avait point encore eu d'enfant. Un jour, en plaisantant, le docteur leur fit part de ses idées sur les moyens de procréer par correspondance; M. et Mme D... en rirent beaucoup, et le capitaine lui promit de l'aider dans ses expériences. Quelques temps après, M. D... fut obligé de rejoindre son régiment, et, trois ou quatre mois après son arrivée à Paris, il envoya à mon oncle une petite fiole qui contenait la liqueur précieuse en question; Mme D..., qui était restée à Niort, et à laquelle M. Guillemeau la remit, s'empressa d'en faire usage, en prenant toutes les précautions que mon oncle crut devoir lui prescrire. Tout cela, jusque-là, n'avait l'air que d'une plaisanterie; mais ce qui vraiment parut merveilleux à tous ceux qui étaient dans le secret, c'est que, neuf mois après l'expérience, Mme D... mit au monde un gentil petit

garçon. Quelques mois après l'accouchement, le mari, très-content et toujours absent, jugea convenable de tenter un second essai, qui réussit aussi bien que le premier.

Mon oncle me racontait ce fait avec un orgueil d'auteur, et comme une preuve évidente de l'excellence de son système. Je respectai sa joie et je me gardai bien de lui dire que, plus d'une fois depuis, de mauvais plaisants m'avaient fait observer, sans pourtant rien savoir de ce qui s'était passé 50 ou 60 ans avant, combien il y avait de ressemblance entre le vieux docteur et certain petit général.

S'il nous était permis de plaisanter dans un sujet traité sérieusement, nous dirions que, si le moyen régénérateur de M. le docteur Guillemeau pouvait être adopté et prenait faveur, il en résulterait parfois de très-grandes utilités pour le repos et le bonheur des ménages. Une femme, son mari absent depuis longtemps, aurait-elle quelques inquiétudes; vite elle solliciterait l'envoi d'une petite fiole, et il en résulterait ce qu'il pourrait ; mais au moins la tranquillité conjugale ne serait point troublée, et tout se passerait pour la plus grande gloire et la plus grande satisfaction commune.

OBSERVATION. Ne pourrait-on pas rapporter à cette espèce de génération l'aventure d'Ocrisie, servante captive de la reine Tanaquil, épouse du roi Tarquin l'ancien, qui, pour s'être assise dans le foyer, devint enceinte; un priape ou membre viril s'étant élevé tout-à-coup du milieu de la cendre, comme le raconte Pline (lib. 36. cap. 17); ce qui est certain, c'est que, neuf mois après, elle accoucha de Servius Tullius, qui succéda au trône. L'histoire ajoute que Servius étant enfant, et dormant dans le palais, sa tête parut un jour tout en flamme ; ce qui fit croire, joint au fait précédent, qu'il était fils de quelque dieu lare de ce même palais.

Toutefois, les mauvais plaisants de ce temps-là, car il y a eu de tout temps des mauvais plaisants, disaient que c'était tout bonnement un petit Tarquin.

17e *Système.*

Art de procréer les sexes, à volonté.

Tous les hommes, dit Jacques-André *Millot*, savent faire des enfants, mais ils ne savent pas tous procréer, à volonté, un garçon ou une fille. On a toujours regardé la procréation du sexe comme un effet du hasard, et l'on a eu raison; mais, quand les humains le voudront, ce ne sera plus l'effet du hasard, mais celui de leur volonté: je suis bien convaincu maintenant, poursuit l'auteur, que l'on peut donner l'être à un garçon, ou à une fille, de préférence; rien n'est plus aisé, et c'est ce que je veux apprendre à mes lecteurs.

L'auteur ne propose point dans ce cas, comme le docteur Procope Couteau, (1) de se séparer du testicule qui, selon lui, ne doit produire que le sexe dont on ne voudra pas; parce que, en sa qualité d'oviste, il ne croit pas que ce soit l'homme qui donne le sexe. Il n'est pas non plus de l'avis de Pline l'ancien, qui promet aux femmes de leur faire enfanter des garçons, si, vers le temps où elles conçoivent, elles mangent de la *chair de veau* rôtie avec de l'aristoloche (2).

Selon Millot, les testicules sont indistinctement destinés par la nature à élaborer la liqueur séminale; car à quoi servirait leur secrétion distincte et séparée, puisque le pro-

(1) *Art de faire des garçons,* par Procope Couteau, Montpellier, 1782.

(2) *Carnem vituli si cum aristolochia inassatam edant circa conceptum, mares parituras promittunt.* (Hist. nat. lib. 28 c. 19. p. 766).

duit des deux est toujours versé ensemble au lieu de sa destination, par un seul et même canal ? Il n'en est pas de même des ovaires, dit-il ; la nature qui n'a rien fait en vain serait en défaut, si elle avait donné à chaque testicule la vertu d'élaborer la liqueur prolifique avec les organes spécifiques des sexes.

Il ne faut donc faire divorce avec aucun des testicules. La sage nature a bien fait ce qu'elle a fait, elle ne nous a rien donné de trop ; et, sans priver l'homme de quelque chose, sans diminuer la somme de ses voluptés, Millot va lui apprendre le secret de donner le jour au sexe qui lui conviendra le mieux.

L'auteur, comme nous l'avons déjà dit, adopte complètement le système des ovistes, d'après lequel la nécessité des trompes est reconnue pour la fécondation des œufs, car la privation des trompes, ou cornes de la matrice, rend *stérile*, comme la soustraction des ovaires.

Une seule trompe ou un seul ovaire vicié, pourvu que ce soit du même côté, n'entraîne point l'infécondité, mais alors la femme ne peut donner le jour qu'à un seul sexe. Cette assertion est fondée sur l'inspection anatomique d'une femme qui avait donné le jour à sept garçons, et qui avait l'ovaire gauche à l'état squirreux, tandis que son ovaire droit présentait plusieurs vésicules intactes et saillantes. Au contraire, une femme morte subitement le neuvième jour de ses couches, et qui avait déjà eu quatre filles, fit voir à l'œil un ovaire gauche très-sain, garni de trois corps opaques d'une certaine consistance ; l'ovaire droit, au contraire, parut petit, rabougri, et sans vésicules, bien que non squirreux.

Je ne vas pas au-delà de l'expérience, dit Millot ; or, l'expérience m'a prouvé que l'*ovaire droit* fournit constam-

ment l'embryon du sexe masculin ; donc cet ovaire élabore les atomes nécessaires à cette production , tandis que l'*ovaire gauche* fournit constamment le sexe féminin ; donc , supprimez une trompe seulement, vous supprimez un *sexe* , et la femelle reste féconde d'*un autre côté :* laissez l'ovaire d'un côté, et supprimez sa trompe , et, de l'autre côté , laissez la trompe , mais supprimez l'ovaire, vous rendez l'animal *stérile.*

C'est dans chaque œuf que se fait le mélange des atomes de l'homme avec ceux de la femme ; si les ovaires sont fécondés simultanément, ils produisent les deux sexes, surtout si la position favorable pour cela est observée.

Pour que cette fécondation ait lieu , il faut que l'*aura seminalis*, la portion éthérée , les atomes invisibles de la liqueur séminale de l'homme , dardés dans l'*uterus*, soient portés par la trompe de fallope jusqu'à l'ovaire , et qu'ils y rencontrent un ou des œufs assez développés, assez mûrs pour les faire fructifier ; c'est-à-dire, des œufs qui contiennent déjà la majorité des éléments nécessaires à la formation de la créature.

L'art de procréer un sexe de préférence à l'autre, consiste tout simplement *dans un mouvement de plus ou de moins,* qui, au moment de la fécondation, détermine le sexe; si la femme veut s'abstenir de tout mouvement, et si, au lieu de garder un parfait aplomb , elle s'incline un peu sur le *côté droit ,* à coup sûr il en résultera un garçon , si la trompe et l'ovaire sont sains de ce côté; si, au contraire, elle s'incline un peu sur le *côté gauche,* elle donnera la vie à une fille, si la trompe et l'ovaire sont sains. Ce mode n'est ni pénible ni douloureux à *pratiquer*. Si la femme, au contraire , garde un parfait aplomb, ce qui du reste est assez difficile dans un lit ordinaire, elle peut donner l'être, en

même temps, à des individus *de différents sexes*, en supposant toujours les deux trompes et les deux ovaires dans un état sain. Tandis qu'elle peut quelquefois être doublement, triplement et même quadruplement fécondée du *même sexe*, si elle n'a pas gardé l'aplomb, et s'il s'est trouvé dans le même ovaire plusieurs œufs assez mûrs, assez saillants, pour être fécondés ; car il ne faut pas croire que tous les œufs soient en état d'être fécondés au même moment. *Il y a plus de cas où il n'y a pas un œuf en état de l'être*, que de ceux où il s'en trouve plusieurs. Voici donc tout le mystère en quoi consiste l'*art de procréer les sexes à volonté.*

L'idée de féconder le côté droit de préférence au gauche, pour avoir des garçons, n'est pas nouvelle, Rasèz, fameux médecin et accoucheur arabe, qui vivait au 9e siècle, Venette, médecin rochelais, dans *son tableau de l'amour conjugal*, en ont parlé; mais Millot est le premier qui ait constitué ce système en corps de doctrine.

C'est Millot qui a dit : que la nature a donné à chaque ovaire la faculté d'élaborer un sexe, comme elle a donné à différentes greffes, appliquées à chaque côté d'un arbre, la vertu de produire des fruits de différentes espèces, de différentes saveurs et qualités, quoique nourris par le même arbre, comme la poire et la pomme, la prune et l'abricot.

Ce n'est donc point uniquement parce que la semence de l'homme tombe dans la trompe droite, quand la femme est couchée de ce côté, qu'elle a un garçon, mais bien parce que chaque ovaire a sa destination.

Pour réussir parfaitement, il ne faut qu'une *inclinaison moyenne* sur le côté que l'on veut féconder.

Le docteur Millot, accoucheur assez distingué, cite un grand nombre de faits à l'appui de son système; nous nous

bornerons à transcrire le fait suivant :

« La vertueuse épouse d'un homme célèbre par son » nom, et qui a joué un rôle dans notre révolution, » après avoir donné le jour à deux garçons, sachant que » j'avais un moyen de faire procréer le sexe à volonté, dé- » sira connaître celui de procréer une fille qu'elle souhai- » tait ardemment; mais, craignant qu'il n'y eût dans cette » leçon quelque chose qui pût faire souffrir sa pudeur, elle » me fit demander ce moyen par sa dame d'honneur : ma » réponse fut courte et simple. Comme elle avait contracté » l'habitude de coucher à l'un des bords de son lit, et que, » par l'adoption de ce bord, son mari était obligé de cou- » cher à sa droite, je lui donnai le conseil de coucher à » l'autre bord du lit, qui était également accessible des » deux côtés; par ce moyen, son mari lui fit involontaire- » ment deux filles de la même fécondation. Aussi, après » cette couche, elle reprit l'usage de l'autre bord où elle » eut son troisième fils. »

Les conclusions du docteur Millot sont :

1° Que la nature a destiné les *testicules* à l'élaboration seulement de la liqueur prolifique.

2° Que les ovaires sont seuls chargés de préparer les premiers éléments de l'homme, de séparer les parties sexuelles, et que chacun a été organisé pour cela.

3° Que l'ovaire droit contient ordinairement les œufs qui renferment les éléments de l'embryon masculin; tandis que l'ovaire gauche contient les œufs qui renferment les éléments de l'embryon féminin.

4° Que c'est dans l'œuf que s'accumulent les éléments de la créature, dès le commencement de la nubilité de la femme et successivement ; que ces éléments sont élaborés

plus tôt ou plus tard, selon la constitution et la force de chaque individu.

5° Que c'est dans l'œuf, et non ailleurs, que s'accomplit le mystère de la génération, par l'intro-mixtion des atomes invisibles de la portion éthérée de la liqueur séminale de l'homme.

6° Que c'est par le mouvement de la chaleur qu'occasionne l'intro-mixtion des liqueurs que les atomes prennent configuration par l'agrégat.

7° Que les *ressemblances* dépendent de la manière dont cet agrégat s'est formé.

8° Que la base du *placenta* est formée par les molécules organiques si abondamment répandues dans les liqueurs de l'homme et de la femme.

9° Que l'œuf parvenu à l'*utérus* par la trompe de fallope, y trouve le degré de chaleur nécessaire à son développement avec la première liqueur nécessaire à son accroissement, dans une portion du mucillage versé dans ce viscère, au moment de la fécondation, et sur lequel est venu se poser et implanter le cordon ombilical de l'embryon qu'il renferme.

10° Enfin, que c'est par une simple *inclinaison*, à droite ou à gauche, au moment de l'émission de la semence de l'homme, que la femme peut obtenir de mettre au jour un garçon ou une fille à volonté (1).

(1) « Nec satis est utero calido excepisse feracem
» Sementem ; est aliud, soboles quo mascula surgat.
» Seminei simul ut rores ab utroque parente
» Decidui, in blandos uteri subiere recessus,
» Protinùs in dextrum latus inclinata recombat
» Alma uxor : dextro sed enim concepta sub alveo
» Semina, masculeam formabunt fervida prolem.
» Quis nescit lœvis dextras præcedere partes
» Conferto que vigens corpus refovere calore ?
» Undè marcs perhibent dextris de partibus ortos. »
(Quillet callipœdia, c. 6.)

Anaxagore, qui pensait que tout l'univers est animé, et que l'âme de l'homme, comme celle des animaux et des végétaux, n'est qu'une émanation de l'âme générale de l'univers, avait dit, il y a longtemps : les garçons sont toujours à *droite*, et les filles toujours à *gauche*.

18e *Système*.

De la Mégalanthropogénésie.

La Mégalanthropogénésie, ou l'art de faire des enfants d'esprit, est ainsi nommée, de trois mots grecs : *megas* (grand) *anthropos* (homme) et *génésis* (génération). Le docteur *Robert* est l'auteur de ce système, par lequel il prétend enseigner le secret de procréer de grands hommes, c'est-à-dire des hommes d'un esprit supérieur. Avant le docteur Robert, Vandermonde, Buffon, l'anglais Graham, Quillet, l'espagnol Huarte, n'avaient pas dédaigné de s'occuper d'un tel sujet. Le dernier même a tracé des règles pour obtenir des hommes propres à briller dans les diverses carrières, soit militaire, soit civile, soit politique, soit littéraire ; ce moyen préjuge l'art de créer les sexes à volonté, et est, en quelque sorte, le complément du système de Millot. Mais, malheurement ou heureusement, ces secrets sont encore enfouis dans le cerveau de ceux qui les ont inventés. Nous disons, ou *heureusement*, car, en effet, où serions-nous, si tout le monde s'occupait à rimer ou à faire des livres ; qui ferait nos souliers, nos habits, qui labourerait nos champs ; *faut des savants, pas trop n'en faut*, a dit un spirituel vaudeviliste, d'après Sénèque ; d'un autre côté, si la terre n'était peuplée que d'Alexandre, de César, de Tamerlan, de Gingis-Kan, nous serions toujours en guerre, et il faudrait renoncer aux douceurs de la

paix. J. J. Rousseau et Montaigne eussent été bien loin de faire des vœux pour la propagation de la Mégalanthropogénésie, eux qui ont écrit que le sauvage le plus brut valait mieux que l'homme civilisé, et qu'il était plus heureux.

Du reste, le système du docteur Robert consiste à ne former des mariages qu'entre gens d'un mérite éminent, soit dans les arts, soit dans les sciences, en les choisissant, surtout, bien faits de corps et sans défauts naturels. On ne peut disconvenir, en effet, que les pères et les mères ne propagent le plus ordinairement dans leurs enfants leur tempérament, leurs traits physionomiques, et malheureusement certaines maladies ou certains vices de conformation. Or, si, comme le prétend Cabanis, le moral correspond nécessairement au physique, les pères doivent transmettre aussi bien leurs dispositions morales que leur complexion, surtout d'après les règles phrénologiques. Galien semble être de cet avis, lorsqu'il dit : *mores temporamenta sequuntur* (1). Ne voyons nous pas en effet journellement les physionomies, les habitudes, les manières se propager dans certaines familles, surtout lorsqu'elles s'allient entre elles ? Les Catons étaient sévères, les Apius fiers et inflexibles, les Apicius gourmands et voluptueux. Et, bien que l'on ait dit que les grands hommes n'ont point de postérité, l'on peut convenir cependant avec Horace : que *fortes creantur fortibus et bonis* : Frédéric Guillaume, roi de Prusse, avait un goût excessif pour les hommes de haute taille et de belle figure ; aussi les attirait-il de toute part dans son royaume ; aujourd'hui, exemple singulier de la puissance des rois, cette nation se distingue par les tailles les plus avantageuses et les figures les plus régulières.

(1) Vide : Vanius (Ernestus) tractatus physiologicus de pulchritudine, 1662, in 8°, fig.

En voyant la perpétuité des anciennes familles patriciennes de Rome, l'antique noblesse des Héraclites en Grèce, les succès des Asclépiades dans la médecine, et l'orgueil inflexible des Atrides, le principe avancé par Horace est presque justifié. Il y a des familles de billeux, portées à des actions violentes et courageuses; tel fut Philippe, roi de Macédoine, et son fils Alexandre; Miltiade et Simon, son fils, etc., etc. Aristote cite une famille dans laquelle les enfants battaient tous leur père. Il en est d'autres dans lesquelles on ne vit pas passé tel âge: les Turgot périssaient tous de la goutte, vers l'âge de 50 ans. Voltaire raconte avoir connu une famille dans laquelle le suicide était héréditaire; parvenu à 50 ans, tous les membres avaient l'habitude de se tuer, par une suite invincible de dégoût de la vie. Ne voit-on pas tous les jours se propager des familles d'hommes roux, ou dont le nez ou quelques membres passent les proportions ordinaires? La phthisie pulmonaire constitutionnelle n'est-elle pas en quelque sorte inhérente à certaines familles, ainsi que la démence, comme l'ont prouvé Haller et Storch? Selon nos historiens, tous les membres de la branche des Valois, ont, sous leur règne, donné plus ou moins de marques de folie ou de quelques travers d'esprit.

Hippocrate, dans son traité *de œre, aquis et locis*, parle d'une peuplade habitante des bords de Phase, et qu'il appelle *macrocéphales* ou à têtes longues (de deux mots grecs *makros* et *kephale*), qui transmettait à ses descendants des têtes coniques et en pain de sucre, à force de comprimer les têtes de ses enfants. Les *Omagnas* d'Amérique, au contraire, ont le front déprimé artificiellement, d'où il résulte, dit-on, une sorte d'hébétation originelle. Or, si l'on peut rendre imbécile, dit M. Robert, pourquoi ne pourrait-on pas rendre spirituel? Pourquoi les enfants d'une couple bien

constitué de corps et d'esprit ne produiraient-ils pas de préférence des individus qui leur ressemblent? Ne connaît-on pas le proverbe qui dit: que *bon chien chasse de race*? La théorie des croisements des races n'est-elle pas fondée, en partie, sur cette hypothèse?

Tel était aussi, sans doute, l'avis de Platon, qui, *dans sa république*, livre 5, veut que les chefs de sa république fassent en sorte que les excellents hommes soient mariés avec les plus excellentes femmes; au contraire, que les hommes les plus méprisables soient mariés avec les femmes de leur caractère; mais que la chose soit décidée par une espèce de sort ménagé avec tant d'artifice, dit-il, que ces derniers s'en prennent à la fortune et non pas au gouvernement.

Sans parler de Racine père et fils, des deux Crébillon, des Cassini, des Bernouilli, des Rubens, des Walpole, des Richelieu, des Choiseuil, des Mortemort, des d'Argenson, etc., et de beaucoup d'autres grands personnages par les talents, l'esprit et le génie, dont les fils se sont montrés dignes de leurs pères, il est bien d'autres noms encore que nous pourrions citer et qui viendraient à l'appui de la mégalanthropogénésie.

Cependant, on ne peut nier que les hommes doués de beaucoup de génie et d'intelligence n'aient une vie toute cérébrale, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et que l'affaiblissement des autres fonctions doit en résulter; de plus, il est d'expérience que les hommes de lettres sont le plus souvent d'une santé faible et délicate, soit que cela provienne de leur occupation habituelle ou de la prédominence du système nerveux, et que, dans ce cas, comme dit la soubrette de Destouches, il s'ensuit une faiblesse dans les organes générateurs, d'où elle conclut que :

« .... Les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
« Ont fort peu de talent pour créer leurs semblables. »
(DESTOUCHES : Le philosophe marié, act. 1er, scène 4.)

Le bon Lafontaine n'a-t-il pas dit aussi :

« Un muletier à ce jeu vaut trois rois. »

Il est vrai que Racine, Crébillon et quelques autres ont eu des fils qui ont marché sur leurs traces; mais combien ne pourrait-on pas citer d'exemples contraires : Socrate n'eût que des enfants idiots; ceux d'Alcibiade devinrent fous. Les descendants d'Alexandre, de César, de Charlemagne furent sans mérite, ainsi que ceux de Lafontaine, de Buffon, de Voltaire, de J. J. Rousseau, etc., etc. Que conclure de tout ceci ? que la mégalanthropogénésie, quoique bonne en soi, ne mérite pas une très-grande confiance ; et que, comme dit Montaigne, on ne doit pas être surpris de voir naître parfois un marmiton d'un duc et pair, ou un habile général d'un cordonnier ; le vil et abominable empereur Commode, n'était-il pas fils du vertueux Marc-Aurèle ?

Cependant on ne peut disconvenir de la vérité de cette sage observation du chanoine Quillet, *dans sa callipédie,* c. 2., p. 46.

» . . . . . . lœtas dum poscis aristas,
Triticeœque Decus sobolis comedenda que farra,
Haud unquam inverso tradis marcentia fulco
Semina, sed flavum cœreris melioris honorem ?
Tu tamen intereà humanam contemnere pergis
Sementem ; nec clara tuœ te gloria sortis
Tangit ut incolumes uteros, utrique colonos,
Sincerumque petas valido de corpore semen !

De tout temps d'ailleurs on a attaché un tel prix à la beauté du corps, que, chez les Grecs, il existait certains

marchands d'esclaves appelés *Andropodocapeloi*, qui se chargeaient, moyennant salaire, d'embellir les personnes esclaves et autres, que l'on confiait à leurs soins... Galien décrit quelques-uns des moyens qu'ils employaient. Pour en citer un seul, ils lavaient le visage de leurs pensionnaires avec de la décoction d'orge passée, de la farine de fèves, ou avec du nitre, afin de leur rendre le teint plus brillant. Les édiles romains ordonnèrent par une loi de marquer les difformités physiques des esclaves exposés en vente, afin que l'on ne s'en prît point aux *andropodocapeloi* si ces esclaves en sortant de leurs maisons avaient encore quelques-unes de ces infirmités. L'orthopédie, au moins, telle qu'on pouvait la pratiquer alors, constituait nécessairement une partie de la science des *Andropodocapeloi*.

19e *Système.*

De la génération par bouture, tronçon, etc., ou des gemmipares.

Non-seulement certains arbres ou arbustes d'un bois tendre et d'une végétation rapide, ou même des plants vivaces, peuvent se multiplier et prendre racine, former de nouveaux individus, au moyen des branches séparées de la tige et confiées à la terre, mais encore certains animaux peuvent former autant d'individus vivants qu'ils l'ont été eux-mêmes divisés en autant de tronçons. Cette sorte de reproduction est très-forte dans les animaux d'un ordre inférieur, et en particulier dans les polypes. Non-seulement ces animaux nous offrent tous les phénomènes de la bouture et de la greffe des végétaux, c'est-à-dire qu'un polype, arraché au corps commun, continue de vivre et de produire des germes qui forment bientôt la base d'un nou-

vel axe, et que deux polypes, accolés l'un à l'autre, peuvent s'unir et se confondre en un seul animal ; mais encore ces êtres singuliers peuvent être coupés en un grand nombre de morceaux, dont chacun régénère ce qui lui manque, reprend la forme et la taille de l'individu qui l'a fourni, et continue bientôt un être à part, de manière qu'il semble y avoir autant d'animaux semblables que d'atomes dans l'animal générateur, et que l'individu, le moi, est réellement divisible; ce qui n'a pas lieu dans les plantes. La multiplication par scission naturelle est même la seule que la nature ait accordée à plusieurs espèces de polypes, et sans doute aussi à la plupart des animalcules infusoires.

Les orties, les anémones et les étoiles de mer, les oursins et autres animaux de la classe des radiaires, quoique ayant déjà une organisation plus compliquée que les polypes, reproduisent comme eux les branches et les filaments qu'on leur a arrachés. La tête et la queue repoussent au ver de terre, après qu'on les a coupées. Il en est de même dans la plupart des vers d'eau douce, les crustacées régénèrent leurs pattes cassées; le limaçon reproduit sa tête, dit-on. On voit les pattes renaître dans les salamandres, et la queue dans les lézards. Ces reproductions ne s'aperçoivent pas, il est vrai, de la même manière, ni au même degré dans tous les êtres, mais elles n'en sont pas moins un fait constant et avéré. Quoique la faculté qui les exécute s'arrête à la classe des reptiles, et ne se trouve plus chez aucun animal à sang chaud, les partisans de la préexistence des germes n'en ont pas moins cru y trouver une preuve en faveur de leur système. Les germes, disent-ils, sont répandus dans la nature avec plus de profusion que l'usage ordinaire ne le commande, ce qui fait que beaucoup d'entre eux sont condamnés à ne jamais sortir de leur sommeil léthargique, et

à périr avec le corps vivant qui les renferme, faute des circonstances nécessaires pour leur donner l'éveil.

L'histoire des *polypes d'eau douce* présente surtout des phénomènes difficiles à croire, parce qu'ils sont contraires à des lois que l'on s'était habitué à regarder comme générales. Aurait-on jamais cru qu'il existe, dans la nature, des animaux qu'on multiplie en les hachant, en quelque sorte par morceaux! que le même animal, coupé en huit, dix, vingt, trente et quarante parties, pût se multiplier autant de fois! Les polypes sont de vraies multiplications par boutures.

C'est Abraham *Trembley*, né à Genève, en 1710, où il est mort en 1784, qui, le premier, nous fit connaître la génération *des polypes d'eau douce* : cet observateur, ayant mis dans l'eau une plante que l'on nomme *lentille d'eau*, remarqua de petits corps d'un beau vert, dont plusieurs s'attachèrent contre les parois transparents du vase; il leur voyait prendre successivement de nouvelles formes: il apercevait des espèces de branches, ou plutôt de cornes, qui lui paraissaient plus ou moins longues; il vit que plusieurs avaient un mouvement progressif, à la vérité bien lent; il s'assura même qu'ils cherchaient la lumière, en se transportant dans la partie du vase la plus éclairée. Malgré leur mouvement progressif et leur changement de forme, Trembley douta s'il devait les prendre pour des animaux, ou s'il ne fallait pas plutôt les regarder comme des plantes du genre des *sensitives*; pour décider cette question, il coupa en deux transversalement quelques-uns de ces petits corps, espérant que, s'ils étaient des plantes, chaque moitié étant remise dans l'eau, continuerait d'y végéter, et qu'il s'y formerait une nouvelle partie semblable à peu près à celle dont elle avait été séparée. Il se fit effectivement dans cha-

cune une reproduction, et plus promptement qu'on ne s'y serait attendu. Pendant que cela se passait, les petits corps qu'il avait laissés entiers ne cessaient de lui montrer tous les jours de nouvelles manœuvres, comme pour le forcer de croire qu'ils étaient de vrais animaux.

Trembley, toujours incertain, invita le célèbre Réaumur à l'aider à prononcer : Il lui fit tenir de ces petits corps singuliers, et, non-seulement Réaumur, mais encore Bernard de Jussieu, et toute l'Académie, après le plus sévère examen, les reconnurent pour des vers aquatiques et leur donnèrent le nom de *Polypes*.

Ces petits polypes n'offrent point de distinction de sexe, ils sont de vrais *Androgynes*.

En poursuivant ses expériences, *Trembley* crut pouvoir distinguer trois espèces de polypes d'eau douce différant pour la grandeur et la couleur.

La première est la plus petite, elle n'a que dix ou douze millimètres de longueur ; quoique petite, elle est néanmoins très-aisée à trouver parmi les lentilles aquatiques. Leur forme peut être comparée à l'une de ces graines plumeuses de pissenlit, qui sont toutes ramassées sur une tête ronde, et que l'on fait envoler avec un léger souffle.

La seconde espèce de polype a seize ou vingt millimètres de longueur.

Celui de la troisième espèce est encore plus grand ; il porte des bras d'une prodigieuse longueur. Ces deux dernières espèces n'ont point de couleur qui leur soit propre ; mais leur corps est si transparent que l'animal prend ou offre la couleur des divers aliments dont il se nourrit.

Le nombre de bras du polype est communément de six jusqu'à douze : ces bras ne croissent pas tous en même temps, ni avec l'animal, mais ils se succèdent. Ceux des

polypes verts sont les plus courts, ils ne passent guère six millimètres de longueur; la seconde espèce porte les siens depuis vingt-quatre jusqu'à soixante-douze millimètres, et ceux de la troisième, que l'on appelle *polypes à longs bras*, les ont démesurément longs. Tous ces bras paraissent comme des fils d'araignée, ils sont aussi déliés; ils peuvent cependant s'allonger, se contracter, suivant la volonté de ces animaux. Quoiqu'ils paraissent mêlés comme des cheveux, les *polypes* savent bien les débarrasser et les faire agir indépendamment les uns des autres. Ces animaux marchent et changent de lieu; ils ne nagent point, mais ils exécutent leur mouvement progressif en se courbant, s'étendant, se contractant en tous sens.

Selon Réaumur, les polypes peuvent se multiplier de toutes les façons dont les plantes se multiplient: il y a des espèces de polypes, dit-il, qui sont des œufs, d'autres qui ont la surprenante propriété de pouvoir, comme les plantes, multiplier par bouture, et d'autres qui poussent hors de leurs corps par les côtés de jeunes polypes, comme une tige d'arbre pousse des branches, et comme une branche pousse des rameaux. Les multiplications qui se font par rejetons et par boutures sont les plus curieuses et les plus fécondes.

Un *polype* est, en quelque sorte, un arbre mangeant, marchant, végétant et poussant des branches. On peut dire qu'il est la nuance du végétal à l'animal.

Lorsqu'on veut jouir du plaisir de multiplier un polype par bouture, il faut en mettre un dans le creux de la main avec un peu d'eau; et, lorsque l'animal est sorti de son état de contraction, on le coupe en deux. La partie où est la tête mangera et marchera, le jour même qu'elle aura été séparée, pourvu que ce soit dans des jours chauds. Quant

à la partie postérieure, il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures, et, en deux jours, elle deviendra un polype parfait, tendant ses filets, saisissant sa proie.

Toutes les epèces de polypes d'eau douce sont loin d'être connues des naturalistes, bien que Réaumur, Bernard de Jussieu, Leuwenhoëck, Bonnet, Romé de l'Isle, Bazin, etc., en aient découvert plusieurs autres espèces différentes des trois indiquées ci-dessus, tels que les polypes à panaches, à bouquet, en forme de cloche, etc.

20e *Système.*

Génération par métamorphose.

Bien que la génération par métamorphose ne se rencontre point dans l'espèce humaine, de même que celle par bouture, nous ne croyons point devoir la passer ici sous silence, puisque c'est un mode de reproduction, même plus régulier et plus constant que le précédent. La génération par métamorphose se trouve dans toute la classe des insectes, dans une partie de celle des reptiles, c'est-à-dire dans la famille des batraciens. Selon les époques de leur vie, ces animaux présentent souvent des formes très-différentes, emboîtées les unes dans les autres, et dont le développement ne se fait que successivement. En examinant attentivement une chrysalide, les linéaments de la forme future du papillon se laissent aisément entrevoir, mais très-resserrés et repliés sur eux-mêmes. Ainsi l'on aperçoit la chrysalide toute formée dans la chenille, avant que celle-ci ait passé à cet état. Et, en subissant cette métamorphose, non-seulement la chenille abandonne sa peau extérieure, mais encore elle rend, par les vomissements, la membrane qui tapisse ses intestins. Lorsque le papillon sort de la chry-

salide, s'il a perdu quelques organes, il se présente avec d'autres dont avant il n'était point pourvu. Il arrive souvent même que la métamorphose est telle, qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'insecte parfait et sa larve.

L'acte par lequel le mâle communique le mouvement vital au germe, en le fécondant, ne s'opère pas toujours à l'intérieur. Souvent, pour s'effectuer, il faut que l'embryon soit sorti du corps de la mère : les poissons, les crapauds, etc., sont dans ce cas.

Cette fécondation, que l'on voit s'opérer hors du corps de la mère, fit naître l'idée à quelques savants observateurs de tenter des fécondations artificielles. Malpighi fut le premier qui en fit l'essai sur les vers à soie ; mais, ni lui ni Bibiena, malgré tous leurs efforts, ne purent parvenir à féconder des œufs de grenouille. Bœsel et Spallanzani furent ensuite plus heureux, et ils parvinrent à opérer la fécondation sur des chiennes. Avant ces derniers, Jacobi n'avait pas eu moins de succès sur les poissons. De ces diverses expériences, les partisans de la préexistence des germes en tirèrent des conséquences en faveur de leur système ; mais, à notre avis, c'est raisonner d'une manière peu logique.

Le mot métamorphose est tout-à-fait grec, il veut dire transformation, changement de forme ou de figure, et vient de *meta*, préposition qui marque le changement, et de *morphé*, figure, forme.

Les anciens ont connu, mais incomplètement, les changements que les insectes subissent dans leurs formes. Aristote, en parlant des chenilles arpenteuses, de l'abeille, du scarabée, etc., a prouvé qu'il savait que ces insectes, après avoir été pondus sous forme d'œuf, prennent successivement celles de larves où de chenille, puis de nymphe ou de chry-

salide, et que ce n'est qu'après avoir revêtu leur dernière forme qu'ils deviennent propres à se reproduire.

Cependant, on doit convenir que c'est Rédi, vers le seizième siècle, qui démontra clairement la reproduction des insectes. Auparavant, on croyait à la génération fortuite et spontanée, que l'on attribuait, soit à la corruption, soit à la fermentation et à la combinaison de ce qu'on nommait alors les divers éléments. A peu près vers cette époque, Goddaërt, Swammerdam, Malpighi, Leuwenhœck et Vallisnieri firent aussi, sur les insectes, des expériences qui leur firent connaître les divers changements auxquels la nature les a soumis.

Fabricius fut surtout celui des savants modernes qui s'en occupa avec plus d'opiniâtreté et de succès, comme le prouve son ouvrage intitulé : *Philosophia antomologica.*

En général, tous les insectes naissent d'un œuf, à quelques exceptions près : tels que la *mouche de la viande* ou vivipare, qui pond des larves et non des œufs; les *pucerons,* les *hippobosques;* la plupart des *diptères*, etc.

Fabricius distingue cinq modes différents de transformations : 1° Il appelle *métamorphose complète* le cas où les insectes ne subissent pas réellement de changement de forme, excepté dans le nombre des pattes, et dans le développement des organes sexuels : ce sont des insectes immuables, tels sont la plupart des aptères, les araignées, les faucheurs, les scolopendres, les poux, les ricins, les forbicines et les podures; 2° les métamorphoses *demi-complètes,* c'est-à-dire les insectes dont les formes restent à peu près les mêmes et dont les larves ne diffèrent des nymphes que par la taille et les dimensions des parties, ou par l'absence, le rudiment et le développement complet des ailes, sans cesser de conserver sous ces trois états leurs mœurs et le

même genre de nourriture. Tels sont les orthoptères, les hémiptères et quelques nevroptères. Le troisième mode de métamorphose est celui que nous offrent les insectes qui, comme les coléoptères et la plupart des hyménoptères, proviennent de larves plus ou moins mobiles, suivant qu'elles sont appelées à se nourrir par elles-mêmes, ou qu'elles sont alimentées d'avance ou journellement par leurs parents, jusqu'à la dernière mue, et qu'elles laissent apercevoir l'insecte parfait. Tels sont les fourmillons, les hémérobes; les frigones, etc., etc. Le quatrième mode principal de transformation nous est offert par les papillons et les autres lépidoptères, dont les chenilles se changent en chrysalides, ou *fèves*. Au moment où l'insecte quitte, pour la dernière fois, la peau de chenille, il paraît sous une toute autre forme que celle qu'il aura par la suite. C'est cet état que l'on appelle nymphe, durant lequel l'insecte est condamné à une sorte d'immobilité. Telles sont les chrysalides des papillons de jour, quelques cossus, quelques sésies, les teignes quelques pyrales, les galleries, etc. Le cinquième et dernier mode de métamorphose nous est présenté par la *pupe* de la plupart des insectes à deux ailes. Les larves de ces insectes, qu'on nomme encore *vers* des mouches, sont en effet privées de pattes; elles se meuvent cependant à l'aide de quelques organes particuliers, et avec plus ou moins d'agilité. La plupart se développent dans des matières très-humides, quelquefois même dans les liquides. Elles changent de peau plusieurs fois; mais, à leur dernière mue, elles perdent tout-à-fait leurs formes primitives. Leur corps se racourcit, se contracte de manière à présenter une sorte de coque d'œuf ou de boule allongée. Cette coque est, en effet, une sorte de coquille cornée, tout-à-fait indépendante de l'animal qu'elle protège.

Telles sont les principales métamorphoses des insectes. L'étude de cette période de leur vie est une des plus curieuses dont le naturaliste puisse être témoin. Chez quelques espèces en particulier, le changement de la nymphe en insecte parfait s'opère avec une rapidité extrême, et l'observateur peut accélérer ou retarder cette opération, de manière à la voir s'opérer à volonté sous ses yeux et dans un espace de temps qui dure à peine une minute.

21e *Système.*

De la pneumogénésie.

Nous paraîtrons peut-être un peu téméraire aux yeux de nos lecteurs, en osant, nous aussi, présenter nos opinions sur un sujet aussi obscur et aussi controversé que celui de la génération, après les recherches et les études d'un grand nombre de savants et d'hommes du plus haut mérite. Mais, le soleil luit pour tout le monde, comme le dit un dicton vulgaire, et pourquoi n'éclairerait-il pas aussi bien nos hypothèses et même nos erreurs que celles des philosophes qui nous ont précédés ou qui nous suivront ?

D'ailleurs, n'est-il pas reconnu que celui qui arrive le dernier doit, raisonnablement, en savoir davantage que ceux qui sont venus avant lui, puisqu'il a pu profiter des vérités qu'ils ont proclamées, et éviter les faux pas qu'ils ont faits. Les illustres travaux de ces grands hommes, en effet, nous aideront beaucoup dans la carrière aventureuse que nous nous proposons de parcourir.

Non-seulement, dans cette circonstance, nous nous servirons des heureuses pensées émises par les auteurs des divers systèmes que nous avons fait connaître, mais encore

nous prendrons dans chacun d'eux ce qu'ils auront de plus vraisemblable et de plus approchant de la vérité, pour composer l'édifice que nous voulons élever. Semblable à un architecte qui, désirant donner quelque valeur à ses constructions, emploie successivement, et selon les règles de l'art et du goût, tantôt le granit, tantôt le marbre et le porphyre, tantôt le fer, le bronze et l'or.

Premièrement, nous croyons avec Hippocrate que l'homme et la femme contribuent également à l'avènement du nouvel être qui doit naturellement être le résultat immédiat du plaisir qu'ils se sont réciproquement procuré.

2° Nous croyons à *l'âme organisante* de Sthal, à *l'idée séminale* de Van-Helmont, à la *matière subtile* de Newton et de Descartes; à l'*esprit* de Saint-Etienne, au *feu élémentaire* de Platon, des sages de l'Orient, de Boërhaave et de Lecat; au *feu électrique* de Franklin; à l'*air vital* de Guiton-Morveau et Fourcroy; à la *nature naturante* de Spinosa, et au *fluide nerveux* de quelques savants.

3° Nous croyons à l'*Epigénèse* et aux *molécules organiques* d'Aristote, de Galien, de Descartes, d'Hervey, de Néédham, de Muller, de Wolf, Cudworth, de Blumenbach, de Berthez, de Maupertuis, de Buffon, etc.

4° Nous croyons à la *panspermie*, ou à la dissémination des germes dans tout l'univers; que, dans le principe des choses, la nature a été assez puissante, assez vigoureuse pour créer d'un seul jet tous les principes de vie qui devaient animer tous les êtres depuis l'origine des mondes jusqu'à la fin des siècles, et que, à la mort de chaque individu, son *esprit vivifiant* s'échappe pour aller se perdre dans la masse générale des *esprits*, jusqu'à ce qu'il puisse venir habiter un autre corps, et nous croyons cela avec Anaxagore, Héraclite, parmi les anciens; Pérault, Gérike,

Logan, Steam, Wollaston, Robinet, parmi les modernes; mais non à l'emboîtement des germes, qui nous paraît une palpable absurdité.

5° Nous croyons, avec Stalh, Fénélon, Saint-Martin, Swedenborg, que la matière est absolument passive et corruptible, et que la mixtion animale, c'est-à-dire la constitution matérielle de l'homme et des animaux, n'obtient la vie et le mouvement que par l'adjonction de ce principe aérien, qu'on peut appeler, si l'on veut, *âme, principe vital*, *esprit vivifiant*, et que c'est seulement ce principe aérien qui a le pouvoir de créer et d'organiser le fœtus.

6° Nous croyons avec Hippocrate, Héraclite, Censorinus, Garike, Sturm, Wollaston et Buffon, etc.; que chacun des organes, soit du mâle, soit de la femelle, fournit son contingent, soit au moment de la conception, soit avant.

7° Nous croyons avec Zénon, Aristote, Orphée, Parménide, Xenophane, Mélissus, Thalès, Anaximène, Phocylide, Démocrite, Empédocle, Platon, Chrisippe, etc., parmi les anciens, et Camparulla (1), Wierns, Spinosa, Th. Morus (2), Rey Cudworth, Paracelse, Van-Helmont, Curdi-Melech, Agrippa, Robert Flud, Averrhoës, Harrington (3), Jean Bodin (4), Morelly (5), Wielapd (6), Kielmayer, et enfin Néédham parmi les modernes, que la nature est assez forte et assez puissante pour être chargée de la formation et du gouvernement du monde organique; que c'est cette force, du *souffle de vie*, qui met toutes les parties de la matière en mouvement, *mens agitat molem*,

(1) Cité du soleil.
(2) Utopie.
(3) Océana.
(4) De la république.
(5) Code de la nature.
(6) Le miroir d'or.

et qu'il existe, en chacune d'elles, une espèce de vitalité distincte de toute autre sensation, laquelle ne s'opère seulement qu'au moment de l'union des deux sexes (1).

8° Nous croyons avec Lucrèce, Weagmann, Rodolphi, Brumser, Lamarck, etc., etc., qu'il peut y avoir des générations spontanées, mais seulement dans les derniers degrés de l'échelle des êtres.

9° Nous ne sommes pas éloigné de croire avec les Egyptiens, Moïse, Talès, Homère, Orphée, Hésiode, Galien, Descartes, Blumenbach, Barthez, de Lamennais, Bautin, etc., et enfin de la Métherie, (2) que la *cristallisation* ne soit un principe fondamental des plus grands phénomènes de la nature, par suite d'une *force d'affinité*.

10° Nous admettons aussi l'*attraction élective* de Cabanis, qui rentre un peu dans le système de l'*épigénèse*, admise par Aristote, Harvey, Descartes, Arétée, Alexandre de Trale, Muller, Wolf, Maupertuis, Broussais, Magendie, etc.

11° Nous croyons à la *métempsycose*, avec Pythagore, non pas tout à fait dans le sens qu'on lui a prêté; car nous ne pensons point qu'un *esprit*, ou *souffle*, puisse se rappeler ce qu'il a été jadis dans un autre corps; (3) mais nous admettons le passage de l'âme, du principe de vie, d'un corps dans un autre, à des époques indéterminées. C'est ce qu'expriment les deux mots grecs *meta* et *psuché*, dont on a fait *métempsycose*.

La mort sert à la vie; pour vivre, il faut détruire; mais ce que nous appelons *mort* n'est qu'un sommeil passager de la matière vivante, une pause de la nature; il n'y a point

(1) N'oublions pas que St-Paul a dit (épitre aux Romains): *Quoniam ex ipso (deus), et per ipsum, et in ipso sunt omnia.*

(2) Théorie de la terre.

(3) « L'homme n'ignore pas, il n'avait qu'oublié » a dit Platon, Leibnitz, et l'abbé Delille après lui. (Imagination, ch. 2, v. 17.)

d'anéantissement complet de la vie, mais bien des états d'exaltations et d'abaissement. (1)

12° Nous croyons faiblement, du reste, au système des *œufs* et à celui des animalcules spermatiques, attendu que Harvey, Néédham, et plusieurs très-bons observateurs n'ont trouvé à la place des œufs que quelques glaires plus ou moins apparentes, (2) et que les *animaux infusoires*, non-seulement existent dans le sperme de l'homme, mais encore dans toutes nos humeurs et toutes les *infusions*.

13° Nous sommes loin de rejeter, comme tout-à-fait impossible, le système de génération *par correspondance* de notre oncle le docteur Guillemeau, appuyé des observations d'Aristote, de Varron, de Columelle, de Pline, de Virgile, etc., parmi les anciens ; et de Swammerdam, de Rossi, de Spallanzani, de Buffolini, parmi les modernes, et de bien d'autres plus croyables encore. Il y a des messagers de tous les genres.

14° Nous ne condamnerons point non plus *l'art de procréer les sexes à volonté*, par le docteur Millot, ni le système de la *mégalanthropogénésie*, du docteur *Robert*, parce que l'un et l'autre systèmes peuvent avoir du bon, et qu'ils ne contrarient point notre manière de voir, comme on pourra s'en assurer lorsque nous expliquerons notre système.

15° Enfin, les *gemmipares* et la génération par *métamorphoses* s'éloignent trop de la nature purement humaine pour que nous ayons à nous en occuper ; du reste, nous ne nions ni l'un ni l'autre, et nous reconnaissons que ces géné-

(1) L'homme qui meurt, a dit Goëthe, est un astre à son couchant qui se lève plus radieux sur une autre hémisphère.

(2) Nous n'ignorons pas toutefois que l'abbé Ruppert, dans une *dissertation phisico-théologique sur la conception*, publiée en 1742, fig., p. 101, a dit : que « le seigneur Jésus a pris naissance, selon la chair, dans un œuf de la vierge Mraie. »

rations sont fondées sur des expériences trop bien appuyées, et faites par des hommes d'un trop grand mérite pour qu'elles puissent faire naître aucun doute relativement à la classe des êtres sur lesquels ils ont opéré. Selon notre opinion, la nature fit sortir à la fois du cahos, et d'un seul jet, tous les principes de la vie des êtres passés, présents et futurs. Que vous appeliez ces principes *atômes*, avec Démocrite et Epicure; *monades*, avec Platon et Leibnitz; *simulacres* avec Lucrèce; *larves*, *lemures*, ou *mânes*, avec les cabalistes anciens; *autéléchie*, avec Aristote; *archée*, avec Paracelse et Van-Helmont; *esprits animaux*, avec Descartes; *esprits nitreux*, avec Mandow, *esprits de la nature et de la lumière*, avec Willis; *fluide vital*, avec Saint-Thomas et Bonnet; *magnétisme humain*, avec Mesmer et l'abbé J. B. S., auteur du magnétisme et du somnambulisme; enfin, *matière diffuse*, avec le savant Arago, qui s'en sert pour former les nébuleuses, etc., peu nous importe; il nous suffit qu'on en reconnaisse l'existence. Nous, nous l'appelons *souffle*, *esprit*, *principe de vie* (1) : l'univers en est

(1) Nous lisons dans l'évangile de Saint-Jean (c. 20., v. 22.) : comme il eût dit cela, (J-C.) il souffla sur eux et leur dit: *recevez le Saint-Esprit.* — L'auteur de la Genèse se sert de cette expression : *Dieu lui souffla un souffle de vie dans les narines.* — Isaïe dit : *le souffle du Seigneur à soufflé sur lui.* — Ezéchiel a dit: *celui qui lui a soufflé l'esprit.* — Le curé Urbin Grandier, avait, disait-on, soufflé l'esprit diabolique dans le corps des religieuses de Loudun, etc., etc. Il est vrai que tout ceci nous rappelle les antiques cérémonies de la lithurgie chaldéenne et syriaque.

Virgile n'a-t-il pas dit aussi :

Principio cœlum et terras, campos que liquentes,
Lucentemque globum lunœ, titaniaque astra,
Spiritus intus alit ; totam que infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Inde hominum, pecudumque genus, vitæ que volantem,
Et quœ marmoreo fert monstra sub œquore pontus.

rempli : *Et Jovis omnia plena.* Notre âme est un dieu exilé, disait, avec raison, Marc-Aurèle. Mais à mesure que ces esprits s'élèvent dans l'atmosphère, et se perdent en quelque sorte dans les vastes régions de l'éther, ils acquièrent plus de légèreté, plus de souplesse, plus de perfection.

Au moment où a lieu l'union des deux sexes, au moment où, plongés dans une espèce d'extase, d'anagogie, l'homme et la femme semblent s'élancer dans un monde inconnu et supérieur, l'un de ces souffles de vie, de ces esprits aériens et célestes s'introduit dans le sein de la femme, et, avec la rapidité d'une étincelle électrique, anime le nouvel être. C'est ce qu'on peut appeler *empsichose* (1).

Heureux ceux créés dans les régions élevées ; heureux ceux que la misère de leurs parents n'a pas forcés de recevoir la vie dans des lieux bas et fétides, qui ne peuvent être fréquentés que par des principes de vie lourds, sans énergie et sans chaleur ! Car il est bon de savoir que ces âmes, ces esprits aériens n'ont pas intrinséquement une valeur égale ; il en est de beaucoup plus fins, plus adroits, plus capables les uns que les autres, et cela dépend du degré d'élévation dans laquelle ils se sont trouvés. Ceci explique clairement la différence des goûts, des penchants, des passions et même des talents. Plus les régions sont élevées et dégagées des grossières vapeurs de la terre, plus les âmes qui les habitent sont spirituelles et disposées à

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo
Seminibus, quantùm non noxia corpora tardant,
Terreni que hebetant artus, moribunda que membra.

(OEneis lib. 6. v. 724.)

(1) Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi :
Omnibus ille idem pater est (Lucrèce, lib. 2, p. 194.)

communiquer au corps où elles se logeront un jour, de grands sentiments et une certaine aptitude aux belles actions; (1) à moins que des dispositions physiologiques totalement contraires n'y viennent apporter de graves changements.

Tous les jours nous avons sous les yeux la preuve de ce fait.

Voyez l'enfant du pauvre, de celui qui, par son état, sa profession, est toujours condamné à habiter des lieux bas et humides; tout en lui annonce un esprit grossier, étroit et sans élévation, sauf quelques exceptions. Voyez au contraire l'enfant né de parents riches, et logés d'ordinaire dans des appartements élevés : quelle différence ! il semble que l'esprit, le génie même n'ait besoin chez celui-ci que de la plus faible impulsion pour le faire parvenir aux plus grandes choses. Voyez enfin l'habitant du marais et celui des montagnes, et jugez? tout est matière dans l'un ; tout est aérien dans l'autre. L'un marche avec pesanteur; ses idées sont semblables aux brouillards qui l'imbibent journellement; l'autre, comme le sylphe qu'il représente, dévore l'espace, brave les dangers, et, pour réussir, ne connaît aucun obstacle, soit dans les arts, soit dans les sciences. L'un est semblable au lourd étalon que la Hollande et la Frise nous envoient; l'autre, à ce noble coursier échappé des déserts de l'Arabie. (2)

(1) Les autres vaines animations des forces magnétiques de la nature, sans perdre une sorte de vitalité commune et incapable de pensées, bruissent dans le vent, éclatent dans les lueurs, gémissent dans les ramées, pétillent joyeusement dans la liqueur nouvelle, qui créent aux hommes des idées fantastiques et des rêves insensés. (Introduction à la trag. de Faust, de Goëthe, p. 20.)

(2) Chez l'habitant des lieux bas et humides, dit le docteur Scouttentten (de l'hydrothérapie, p. 267), les sécrétions cutanées se font mal, l'appétit est faible, les urines sont abondantes et claires, les forces musculaires s'affaiblissent et le corps a une tendance à prendre de

Bien que J.-J. Rousseau ait dit : *Les âmes n'ont point de sexe,* nous pensons, au contraire, que notre principe vital possède les deux sexes séparément, et que c'est principalement à la circonstance que nous développerons plus bas, que le mâle ou la femelle doit sa création.

Nous sentons bien que l'on va nous dire, si l'atmosphère, jusque dans ses dernières limites, est remplie de ces atomes éternellement vivants, (1) comment s'introduisent-ils dans le corps de la femelle pour venir animer le mélange instantané des deux semences ? Nous pourrions répondre que ces atomes ou esprits sont tellement petits et imperceptibles, qu'ils peuvent aisément pénétrer par tous les pores ; mais nous pensons néanmoins, que c'est particulièrement par la bouche, et que le système nerveux remplit, à leur égard, les fonctions de conducteur, à l'instar d'une commotion électrique. (2)

Nous disons que c'est par la bouche que s'introduit, dans le corps de la femelle, le principe de vie du fœtus, et nous sommes fondé à le croire, en ce que la femelle, au moment de la conjonction immédiate des deux fluides procréateurs, entr'ouvre toujours légèrement la bouche, même lorsqu'elle ne le voudrait pas. C'est un sentiment instinctif

l'obsésité. Les montagnards, au contraire, qui vivent sur des coteaux bien exposés au-dessus de larges vallées, loin des grands fleuves et des plaines marécageuses, sont vifs, gais, alertes, bien musclés et leurs poumons fonctionnent avec une admirable facilité.

(1) *Nova progenies cœlo dimittitur alto.*

(2) Les pères de l'église prétendent que l'air en est rempli, fondé sur les paroles de St-Paul : « Secundum principem potestatis æris ujus, » spiritus qui nunc operatur in filios diffidentiæ (Epis., 1.) » Et celle-ci : « Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem sed adver- » sus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum » harum contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus (Epis., 6.) »

que la nature lui inspire : cette remarque peut être faite par tout le monde.

Par analogie, qui pourra nier que l'esprit de vie, le *souffle* ne s'exhale toujours par cet organe, lorsque le corps entre en dissolution, et que l'homme cesse de vivre. Il est assez naturel, en effet, de croire que le principe vital doit suivre en s'échappant la même route qu'il avait prise en venant animer la matière. Le livre des proverbes, chap. 21, a dit : *mors et vita in manu linguæ.*

Nous avons dit plus haut que les atomes ou sylphes qui habitent l'air que nous respirons sont des deux sexes. En effet, c'est en raison de l'attraction plus ou moins grande de l'un ou de l'autre sexe, que cette élection ou ce choix a lieu. Si la femelle est plus forte, plus jeune, plus vigoureuse, il y aura lieu de croire que le résultat de l'imprégnation sera une femelle ; si, au contraire, le mâle a plus de chaleur, plus d'énergie vitale, il en résultera un mâle.

Les monstres, les difformités corporelles sont la suite d'une fausse position de la part de la femelle, au moment de l'acte générateur, ou des obstacles que le principe vital a pu rencontrer avant d'arriver à sa destination. Car il ne faut pas croire que l'esprit de vie, aspiré par la femelle au moment de la plus vive jouissance, soit infailliblement suivi d'une conception ; bien des circonstances peuvent en empêcher la réussite. Mais, dans ce cas, comme cet atome animé est immortel, il s'échappe par les mêmes chemins qu'il avait pris en venant, ou par tout autre, et rentre dans la masse des atomes en disponibilité (1).

La même chose arrive lorsqu'un être animé, homme ou bête, cesse de vivre, l'esprit vital s'échappe aussi de ce

(1) . . . . Nec morti esse locum ; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.
(Virg., Georg., lib. 4.)

corps déjà en dissolution, et s'évapore comme la fumée dans les airs, jusqu'à ce qu'une occasion, plus ou moins prochaine, lui permette, en se mêlant à la matière, d'animer un nouvel être.

Du reste, il ne faut pas croire qu'au moment de la mort le principe de vie abandonne tous les organes à la fois : l'homme ne meurt qu'en détail et successivement. La chaleur s'échappe d'abord des extrémités, puis des viscères inférieures ; enfin, du cerveau, du cœur, et surtout des poumons qui reçoivent les derniers adieux du *souffle de vie.* Semblable à un général qui, dans une place attaquée, à mesure que l'ennemi fait des progrès, défend successivement chaque poste et ne se rend qu'à la dernière extrémité.

Il y a donc, comme l'a avancé, il y a environ deux mille cinq cents ans, Pythagore, une véritable transmutation, une palintocie, non pas instantanée, il est vrai, d'un âme d'un corps dans un autre. Mais malheureusement, une âme, en s'élevant d'un corps qui a cessé de vivre, pour se perdre dans les célestes régions, laisse dans ce même corps en putréfaction, tous ses souvenirs, toutes ses passions, etc., qui n'étaient que le résultat de la combinaison de l'esprit et de la matière ; par conséquent, cette âme, en passant après dans un autre corps, ne se rappelle plus rien des erreurs et des vérités de ce monde qu'elle va habiter de nouveau, attendu que *les idées ne nous arrivent et ne se conservent dans notre mémoire que par l'intermédiaire des sens,* (1) *et qu'elles viennent de la sensation ou*

(1) Tout entre dans l'esprit par la porte des sens.

(L'abbé Delisle, *Imagination,* chant Ier), qui n'a fait que traduire en vers ce fameux axiome : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu.*

de la réflexion de l'esprit sur ses propres opérations, comme l'ont clairement prouvé, par l'analyse, Bacon, Cassendi, Hobbes, la Rochefoucault, Puffendorf, Locke, Sgravesende, Condillac, Diderot, Dalembert, Helvétius, Condorcet, Priesley, Destut de Tracy, Dupuis, Cabanis, Volney, Broussais, ainsi que Jean Skelton, en Angleterre; Théophile Folingo (Merlin Cocaie,) en Italie; Rabelais, en France, et Martin Luther en Allemagne, tous quatre prêtres; et comme l'avaient soupçonné, avant tous ceux que nous venons de nommer, Épicure, Métrodore, Apollodore, Zénon de Sidon, Polistrate, Phèdre, Lucrèce, Horace, Pomponius Atticus, Pline l'ancien, Diogène Laërce, Lucien de Samosate, et un grand nombre d'autres savants de l'antiquité dont nous croyons inutile ici de proclamer les noms.

Vainement ce principe de vie eût habité autrefois le corps des plus grands saints du monde ou des savants les plus illustres; vainement il eût été un Saint-Vincent-de-Paule ou un Voltaire; il n'est pas impossible cependant qu'il ne paraisse, dans les temps à venir, ou comme un second Cartouche ou comme un crétin des Alpes, selon que ses dispositions cranioscopiques lui feront supporter des modifications ou des changemens organiques. Car, nous devons en convenir, bien que les atomes animés, la matière subtile et diffuse, soient sans cesse à la piste pour trouver le moment d'une création, à dater de l'instant qu'ils se sont mis, on pourrait dire, aux gages de la matière, il lui sont soumis comme l'esclave le plus dévoué. Ils parcourent avec elle toutes les phases pénibles ou joyeuses de

(2) *Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa sit omnis.*
(De nat. rerum lib. 4. v. 487.)
Traduction : Si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse.

l'existence ; ils sont avec l'enfance folâtres et gais, étourdis avec la jeunesse, ambitieux avec l'âge mûr, et enfin, avec la vieillesse, souffrants, moroses et grondeurs. C'est ce qui faisait dire à Platon : « *Que les ailes de l'âme ne se* « *développaient qu'à la mort....* »

Nous avons dit plus haut que plus les atomes ou le principe de vie étaient élevés dans les régions célestes, dans ces régions où domine l'hydrogène, le plus léger des gaz connus, plus leur nature était épurée, subtile, et analogue à ce qu'en beaucoup de pays on appelle *anges*, *génies*, *sylphes*, *images fantastiques*, *etc.*, *etc.* Mais rarement maintenant ces créatures divines daignent abaisser leurs regards sur la terre, et surtout communiquer aux mortels leurs éminentes qualités. Il n'en fut pas ainsi autrefois, et les livres de Moïse et des sages de l'Orient nous apprennent qu'il fut un temps où des puissances d'un ordre très-élevé daignaient s'introduire dans des corps mortels sujets à la corruption, et les animer de leur esprit supérieur et transcendant. L'écriture parle des anges comme d'autant d'êtres corporels et visibles : « Un ange apparut à Adam et Eve pour les chasser du paradis terrestre ; trois anges se présentèrent à Abraham dans les plaines de Membré, acceptèrent l'excellent dîner qui leur fut offert, et mangèrent de très-bon appétit ; un ange apparut également à Jacob, etc. » Bien plus, les pères ont donné des passions aux anges, et les ont présentés comme des êtres vraiment anthrôpopathiques. L'ange Gabriel, c'est-à-dire *face de Dieu*, est un de ceux qui parut le plus souvent sur la terre ; 1° au prophète Daniel : *ecce vir Gabriel.. citò volans tetigit me.. et locutus est mihi* (Daniel, 9) ; 2° à Zacharie : *ego sum Gabriel qui asto ante deum, et missus sum loqui ad te* (Luc, 1) ; 3° à la Vierge Marie : *missus est angelus Gabriel à deo*

in civitatem Galileæ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph (Luc 1., 26.)

Nous lisons dans la Genèse (cap. 6. v., 2-4), « que les enfants de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entre toutes *ces filles* qui leur avaient plu ; et que, depuis que les enfants de Dieu eurent épousé les filles des hommes, elles leur donnèrent des enfants qui furent des hommes puissants et fameux dans l'antiquité (1), » et même des géants pour la taille (2).

Ce qui prouve que, vers cette époque, les hommes étaient d'une nature bien plus perfectionnée que la nôtre, et bien moins prompte à se dissoudre, c'est qu'ils jouissaient non-seulement d'une taille beaucoup plus élevée, mais même d'une extrême longévité, et qu'il n'était pas rare alors de voir, selon les traditions orales et même écrites, des hommes et des femmes macrobes, c'est-à-dire atteindre l'âge de sept, huit et neuf cents ans.

Les talents et le savoir de ces hommes étaient en raison de leur longue expérience et de leur âge ; aussi, que de belles et excellentes choses ont été perdues par le terrible cataclisme qui, en ensevelissant au sein des eaux ce vaste

(1) Voyez le poème *des Amours des Anges*, par Thomas Moore, célèbre poète irlandais et grand musicien, et le poème de *la Chute d'un Ange*, par M. de Lamartine. Voyez aussi *le livre d'Hénoch* dans lequel ce patriarche traite spécialement de la cohabitation charnelle des anges du ciel avec les filles de la terre. Voyez également *les institutions philosophiques*, de M. Bouvier, évêque du Mans, sur la nature plus ou moins corporelle des anges, etc., etc. — Selon Origène, le petit prophète Malachie n'était qu'un ange incarné. Cependant, les septantes et les pères de l'église soutiennent que Malachie n'était qu'un ange d'office, et non un ange de nature. Voyez le grand ouvrage du jésuite *Delrio,* intitulé: *Disquisitiones magicæ.* lib., 2. questio 15–1624.

(2) Au sujet de la révélation du lieu où avaient été trouvés les corps des martyrs Saint-Protais et Saint-Gervais, Saint-Ambroise fait la remarque : que ces deux corps étaient d'une grandeur prodigieuse et semblable à celle des premiers âges. *Miræ magnitudinis viros invenimus duos ut prisca ferebat ætas.*

continent, appelé par Platon *Atlentide*, les fit refluer sur l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et submergea tous les êtres qui habitaient ces contrées, excepté pourtant les poissons, qui offrent les familles les plus anciennes du globe.

Il n'y a point de doute que ce fût après cette universelle catastrophe, et pour remettre à sec le vieux continent, que la nature, par un grand effort, par un effort salutaire, fit sortir du sein de l'Océan la double presqu'île que nous appelons Amérique, et qui, par le vide qu'elle laissa au sein des eaux, facilita l'écoulement de celles qui couvraient encore l'ancien monde (1).

Mais revenons à notre sujet : les atomes animés qui habitent les plus hautes régions de notre atmosphère, semblèrent donc, à dater de ce grand évènement, avoir suspendu toute communication avec les nouveaux habitants de notre globe, qui a bien pu, peut-être, se renouveler spontanément, par suite de la force toute puissante de la nature créatrice et végétative, comme le prétendent Epicure, Lucrèce, le chanoine Néédham, le chevalier de Lamarck et plusieurs autres. Mais, cependant, il y a tout lieu de croire que la rupture entre les esprits supérieurs aériens et les jolies filles des hommes, c'est-à-dire la xénélasie, ne fut pas complète, et que de temps en temps encore quelques-uns de ces atomes, d'un mérite rare et transcendant, daignent descendre sur notre terre, et contribuer à la production de quelques grands hommes, tels que Pythagore, Hippocrate, Socrate, Platon, Zoroastre, Confucius, Corneille, Mon-

(1) Toutefois, si le vide immense produit dans les vastes mers par l'irruption subite du continent américain ne paraissait pas suffisante à nos lecteurs pour contenir toutes les eaux du déluge, nous pourrions y ajouter la terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Hollande et les nombreux archipels découverts ou à découvrir dans l'Océan-Pacifique.

tesquieu, Newton, J.-J. Rousseau, Racine, Voltaire, etc., etc.

Ce qui prouve encore que ces atomes, ces génies aériens, plus épurés que ceux qui rampent presque sur notre sol, ne nous ont point tout-à-fait abandonnés, ce sont ces illusions, ces sensations fantastiques que les femmes vaporeuses éprouvent, non-seulement durant leur sommeil, mais encore pendant leurs veilles, et qui leur font apercevoir, toucher même avec la main (1), des êtres inconnus, beaux comme des anges, selon leurs expressions mystiques, et qui leur procurent mentalement un avant-goût de toutes les délices du ciel. Telles étaient Sainte-Thérèse (2), Sainte-

(1) Le vénérable Job a dit: *Videbo in carne meâ deus.* Je verrai Dieu de ma chair (Job., cap. 19, v. 26). Voyez les œuvres de l'abbé de la Treyche, celles de l'Allemand Goerres, de l'abbé Orsini, de Stossels, de tous les néo-catholiques et de tous les poètes modernes.

(2) Sainte-Thérèse avait des accès de catalepsie qui duraient jusqu'à quatre jours; dans ces extases mystiques, qui survenaient après le jeûne et l'oraison contemplative, elle se croyait ravie; elle était étonnée des grandes choses qu'elle voyait; subitement éclairée, elle frappait d'étonnement les autres personnes qui la trouvaient comme stupide et ignorante en tout autre temps. A mesure que sa tête se montait, dit-elle, son corps devenait moins sensible aux infirmités; elle parvenait alors à expliquer le latin des prières, sans avoir appris à le traduire; elle entendait des voix internes qui lui parlaient dans l'âme, etc., etc. (Voyez la vie de Ste-Thérèse, écrite par elle-même).

« J'ai vu un ange à mon côté gauche, nous dit-elle encore, dans » ses œuvres imprimées, dans une façon corporelle; il était petit, » d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lu- » mière, qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre qui sont » tous embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme séraphins. Cet » ange avait à la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort » large, et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu; il me » sembla qu'il l'enfonça à diverses reprises dans mon cœur, et que, » toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles, et me » laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence » de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrê- » me joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si » agréable. »

Anne (1), Mme Guyon (2), Mme de Chantal, Mme Krudner, Mlle Miollis, Mlle de Maistre, l'adorata de Capriatio ; Sainte-Philomèle, la sainte sœur Visitandine Marie à la Co-

On le voit, Sapho, la sublime fille de Lesbos, ne s'exprimait pas avec plus de passion ; il n'est besoin de changer ici que le seul objet de l'amour, mais c'est le même amour, la même ardeur, les mêmes transports. Sous le ciel de l'Espagne plein de soleil, comme sous le ciel de l'Eolide, dans cet air doux et parfumé, soit après les banquets couronnés de roses, où l'on s'énivrait de vins de Lesbos, au milieu des chansons et des lyres, ou après ces jeux du cloître, qui affaiblissent le cerveau, excité ensuite par les chants de l'orgue ou par le silence ; soit dans ces belles îles de la mer Egée ou de la mer Ionienne, toutes verdoyantes, comme le disent les poètes, d'épais ombrages ennemis de l'innocence, ou dans ces couvents d'Avila ou d'Alba, aux ombrages mystérieux aussi, aux préaux solitaires pleins de rêveries, aux cellules discrètes, comment défendre son âme ou ses sens contre les passions érotiques ou séraphiques, et contre les dards enflammés des passions sensuelles.

(1) Le jésuite Malagrida, d'exécrable mémoire, auteur d'une vie de Sainte-Anne, prétend que cette sainte avait des visions et des entretiens à haute voix avec les trois personnes de la Trinité et avec la Vierge. C'est ce misérable qui, après avoir fait périr et brûler vives trois à quatre mille personnes, fut, en juste punition de ses crimes, condamné, en 1762, à être pendu et brûlé, et ses cendres jetées au vent.

(2) Voyez son petit traité *des Torrents*. Voici le portrait de Mme Guyon, tracé par un poète de l'époque :

« Ce modèle parfait, ce paraclet nouveau
« Donne du pur amour un spectacle bien beau,
« Quand tout d'un coup, sentant un gonflement de grâce,
« Elle crève en sa peau, si l'on ne la délace.
« La grâce de dedans passant jusqu'en dehors,
« Du bassin de l'esprit regorge dans le corps.
« Elle en déchirerait jusqu'à son corps de jupe,
« Si dans le même instant quelque dévote dupe
« Ne faisait prendre l'air à cet amour sacré.
« Mais du tout à la fin se voyant délivré,
« Il se répand au cœur de toute l'assistance,
« Et chacun le reçoit dans un profond silence.

(Épitre en réponse à la lettre apologétique de l'abbé de Chanterac.)

Autre épigramme contre cette pauvre Mme Guyon :

« Un prélat certain jour exhortant la Guyon,

que (1), cette vigoureuse paysanne de Normandie (2), et beaucoup d'autres dont nous nous dispenserons de donner la nomenclature.

Il est croyable que, dans de semblables circonstances, les imaginations de ces femmes vaporeuses trompaient leurs yeux et leurs sens, et que ces très-minimes atomes leur apparaissaient de grandeur naturelle, et avec tous les charmes que l'on trouve ordinairement dans l'objet aimé. C'est ainsi que, au moyen d'un bon microscope, l'insecte le plus petit, le plus imperceptible nous semble plus gros qu'un bœuf, ou qu'un éléphant.

Si nous nous en rapportons même à des auteurs dignes de foi, il n'est pas toujours besoin du concours de l'homme pour déterminer une maternelle imprégnation, et, dans certaines circonstances, la *tiphaine*, ou présence de l'atome animé, de l'esprit, suffit. (Voyez : Lucina sine concubitu; de ortu et progressu cultûs immaculati conceptûs, par le révérend père Tarvois, 1764, in-4°.)

Mais que deviennent, nous direz-vous, tous ces atomes, tous ces esprits inoccupés qui parcourent journellement les vastes et brillantes plaines de l'air? Cette question pourrait

« S'informait si des sens chaque tentation
« Du pur amour divin ne l'avait point tirée.
« La dévote lui répondit
« Que comme un autre Saint-Esprit,
« La Combe l'avait ombrée. »

Nota. Le père la Combe était le directeur de Mme Guyon.

(1) Jésus apparut à Marie à la Coque en personne; il lui fit voir son côté percé et son cœur sanglant et, selon l'historien de sa vie, eut avec elle des rapports intimes.

(2) Cette bonne paysanne normande fut, assure-t-elle, visitée par la Vierge, qui lui donna l'ordre d'adorer le *cœur de Marie*.

Selon le docte Baptiste Mantuanus, Espagnol, la Vierge apparut un jour a un berger, et lui promit que, quand il aurait passé sa vie sur le Carmel, elle le conduirait dans des lieux plus agréables, et l'y ferait à jamais habiter avec les *dryades* et les *amadryades*, nouvelles saintes que l'on ne connaissait pas encore dans le paradis.

embarrasser tout autre que nous. Nous répondrons que, jusqu'à ce que le mouvement attractif les ait appelés dans un corps femelle, ils sont dans une entière inertie, de même que le fluide électrique, caché dans un conducteur et retenu dans le verre, ne manifeste son existence que lorsque le froissement d'un doigt excitateur provoque une rapide étincelle.

Nous nous attendons aussi qu'on nous dira : Mais, puisque vous prétendez que tous les germes des êtres qui ont vécu, qui vivent ou qui vivront jusqu'à la fin des siècles, existent depuis le commencement de la création, comment n'admettez-vous pas le système de l'*évolution par l'emboîtement des germes*? C'est qu'il est bien plus facile de croire que tous ces germes, tous ces esprits vivifiants errent librement dans l'espace, que de supposer qu'ils sont tous, depuis l'origine des mondes, invaginés les uns dans les autres. Autant faudrait dire que le pepin d'une citrouille contient réellement, substantiellement toutes les citrouilles que tous les hommes mangeront jusqu'au moment où le choc de quelque comète viendra de nouveau bouleverser le petit grain de terre que nous habitons.

Comme nous avons traité cette matière uniquement en médecin (1) et en naturaliste, et nullement en théologien, nous ne dirons point que quelques philosophes anciens avaient admis dans l'âme deux parties, l'une raisonnable et l'autre animale. Tel était l'avis de Platon, de Manès, et que semblent avoir voulu faire revivre de nos jours, Viéland et Xavier de Maistre, et peut-être même Bacon et l'archevêque de Cambray, Fénélon (2).

(1) Vide: *Religio medici, cum annotationibus ;* auctore Thom. Brown. Argentorati, 1661, in-8°.

(2) Vide: Dissertatio de verâ ætate mundi, Vossio auctore hugæ-comitum, 1659, in-4°.

Du reste, nous pourrions appuyer notre système sur un bien plus grand nombre de preuves ; mais il faut savoir s'arrêter. D'ailleurs cet ouvrage ne comporte pas tous les développements que nous nous permettrions, si nous traitions cette matière *ex professo.*

Nous dirons donc, pour terminer, qu'est-ce qui distingue la matière vivante de la matière morte? La vie. — Qu'est-ce que la vie? Un *souffle*, que le mourant exhale dans le vague des airs, et qui va se réunir à la masse éternelle des êtres, pour reparaître, *dans un temps indéterminé*, sous un autre nom, et peut-être sous une autre forme.

Le temps qui détruit tout donne à tout l'existence.

(Voyez MAGASIN PITTORESQUE, 12e année, sept. 1844, p. 312.)

CONCLUSION.

L'importance que les hommes attachent à ce qui fait l'objet de leurs occcupations, a dit Condorcet, à ce qui leur a coûté des efforts, est à la fois l'explication et l'excuse de ces erreurs que les érudits de tous les pays et de tous les temps ont plus ou moins partagées.

Après un mûr examen de tous les systèmes que nous venons d'exposer, on pourrait bien être forcé d'en revenir à dire, avec Aristote, que: « la femelle contient toutes les parties du fœtus en puissance et qu'elle fournit la matière de la génération que la substance éthérée de l'homme vivifie et met en mouvement. » Le cœur est le premier ouvrage de la substance vivifiante, et contient en lui-même, après le principe de son accroissement, la puissance d'arranger et celle de réaliser successivement tous les organes et toutes les parties qui constituent l'individu.

On ne possède point encore une véritable histoire de la génération. Avec des observations détachées, on a bâti des systèmes plus ou moins vraisemblables, plus ou moins probables, mais qui ne peuvent obtenir une application générale à l'égard de tous les êtres organisés. Ce qui nous reste de mieux à exécuter, c'est, en se défiant des effets de l'imagination, de rassembler tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet de plus raisonnable et de plus authentique, et de travailler ensuite sur de nouveaux frais.

Du reste, il n'est aucun des systèmes dont nous venons

de donner l'analyse, qui ne soit appuyé sur des faits plus ou moins bien examinés, qui n'ait été défendu avec talent ou combattu par des raisons plus ou moins bonnes, comme nous l'avons fait connaître. Il n'en est point même encore qui ne compte dans ce moment quelques partisans ou quelques antagonistes.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'IMPUISSANCE ET DE LA STÉRILITÉ ; DES CAUSES PHYSIQUES ET MORALES, CONGÉNIALES OU ACCIDENTELLES, D'OU PEUVENT DÉPENDRE CES INFIRMITÉS; ET, PAR SUITE, DU NOUEMENT DE L'AIGUILLETTE, DE L'HERMAPHRODISME, DE L'HYPOSPADIAS, DE L'EUNUCHISME.

Définition de l'impuissance.

L'impuissance (impotentia) est le défaut de pouvoir, l'incapacité, l'impossibilité d'exercer l'acte vénérien. C'est, selon Pinel, une *névrose des organes génitaux*, et, selon Marc une *syncope génitale*. L'impuissance diffère de la stérilité, en ce qu'il est possible d'être apte à exercer le coït, sans cependant l'être à la fécondation ; on peut donc être stérile sans être impuissant, tandis qu'on ne peut être impuissant sans être stérile. L'impuissance peut être ou congéniale, c'est-à-dire dépendant d'un vice de conformation, ou accidentelle, c'est-à-dire le résultat d'un défaut d'action, soit par suite de l'âge, soit de l'épuisement ou de toute autre cause.

Ce que c'est que l'appétit vénérien.

Par un sentiment que la nature inspire, l'homme et la femme sont l'un vers l'autre attirés avec le vif désir de se procréer. Les physiologistes ont donné à ce sentiment le nom d'appétit vénérien *(œstrum venereum)*, et celui de coït *(coitus),* à l'acte qui l'accompagne. Les résultats doivent en être la *conception* et la *grossesse*, dont le terme est la *reproduction.*

Conditions nécessaires pour se reproduire.

Pour que ce but puisse être atteint, trois choses sont nécessaires, indispensables : 1° Il faut que, dans l'un et l'autre sexes, les organes génitaux soient bien conformés et bien développés ; 2° que l'érection soit possible et suffisante ; 3° que la semence prolifique de l'un et de l'autre sexes soit pure de tout vice et de bonne qualité.

But de l'action mécanique dans l'union des sexes.

L'action mécanique de la génération, pour être complète, doit donc provoquer le désir qui rapproche les deux sexes, avoir lieu avec des organes bien conformés, déterminer un orgasme suffisant dans ces mêmes organes, être suivie d'une éjaculation de semences de bonne qualité, et enfin faire naître une sensation vive et voluptueuse, bien que cette dernière condition ne soit point, chez la femme, d'une indispensable nécessité.

Causes générales de l'impuissance.

L'impuissance résulte, soit dans un sexe, soit dans l'autre, de l'absence de l'une ou plusieurs de ces considérations. En les examinant chacune séparément, nous dirons :

1° Bien que, dans l'ordre naturel, les *désirs vénériens* ne

devraient se développer que lorsque la constitution de l'individu est assez forte, les organes de la génération assez développés, et les humeurs prolifiques assez parfaites, pour atteindre le but de la nature, c'est-à-dire la génération, cependant, il arrive souvent, soit par hasard, soit par instinct, soit par toute autre cause, que des enfants de cinq à six ans contractent des habitudes solitaires et pernicieuses, aussi nuisibles au corps qu'à l'esprit, qui les jettent dans une incapacité complète pour les temps à venir.

2° Que, *pour la conformation des organes de la génération*, l'anatomie nous enseigne quels doivent être le nombre, la forme, la situation, la direction, la structure et le développement de ces organes dans les deux sexes ; les limites que doivent avoir les proportions qui, par excès ou par défaut, peuvent déterminer l'impuissance ;

3° Que l'*érection* ne doit point dépasser certaines bornes, certaine durée, mais qu'elle doit être accompagnée d'un sentiment de volupté également partagé. Trop de roideur dans le membre viril empêche quelquefois l'éjaculation de la semence, au contraire aussi, quelquefois, trop de mollesse ne la laisse couler que *goutte à goutte*. Il peut encore arriver que l'érection trop violente cesse *avant l'éjaculation* ou qu'elle soit *douloureuse et sans désir*.

Chez les libertins et les vieillards, chez certains individus faibles et délicats, chez ceux qui sont d'un tempérament froid et cacochyme, l'érection est souvent imparfaite. Les passions tristes, les maladies graves, les méditations profondes la diminuent et finissent par la rendre impossible. Certains climats, certains aliments, la faim (1), la misère, les froids rigoureux, un temps constamment humide, produisent les mêmes effets. Si les vins, les liqueurs, à dose modérée,

(1) *Sine Cerere et Baccho friget Venus.*

peuvent l'exciter et la ranimer, l'ivresse l'éteint entièrement. L'usage du cheval rend inhabile à la génération : les Scythes peuvent être cités pour exemple. L'érection chez les femmes est naturelle et très-aisée, par suite de leur extrême sensibilité. Il en est qui, pendant la durée de l'acte vénérien, tombent dans une espèce de délire.

4° Que la semence doit être dardée par jet dans le coït ; que l'éjaculation doit exciter, dans l'homme, un sentiment de volupté et pénétrer dans l'intérieur de la matrice, ou frapper ses parois intérieurement ; que, dans tous les cas, la femme doit éprouver un sentiment plus ou moins délicieux. Au sujet de l'acte vénérien, Boerrhaave donne cet admirable conseil : *rara sed fervida Venere utentibus.*

Caractères d'une bonne semence.

La semence doit être épaisse, blanche, opaque, mêlée d'une liqueur transparente ou à demi-transparente. Sa sécrétion n'a pas lieu dans l'enfance. Elle est presque nulle dans l'âge très-avancé. Ces deux dernières causes d'impuissance n'ont rien que de naturel. La répétition trop multipliée de l'acte vénérien, dans un court espace de temps, la diminue et la tarit ; le repos de quelques jours la renouvelle. Les maladies produisent un effet semblable. L'usage modéré des femmes augmente cette sécrétion chez l'homme fort et vigoureux, qui se nourrit bien ; mais l'expose, en cessant trop subitement, à des engorgements glandulaires des testicules. La continence religieuse peut avoir les mêmes suites.

5° Que si la *sensation voluptueuse* qui accompagne l'éjaculation de la semence a lieu dans le canal de l'urèthre, il faut qu'elle s'irradie tellement et si vivement que tout le système en soit affecté, et la totalité des sens troublée, ou

suspendue. Cette commotion est parfois si vive, que les muscles entrent en convulsion, qu'il se développe des attaques d'épilepsie, et quelquefois même la mort. Chez les femmes, le trouble des sens est également extrême, et la vitesse de leur pouls redouble.

6° A ces cinq causes principales d'impuissance, on peut encore en ajouter une sixième qui n'est pas sans une certaine gravité : Ce sont les *spermatorrhées* ou *les pertes séminales involontaires*, qui constituent non-seulement un état morbide, fatigant, mais même peut-être une des maladies les plus habituelles de la population des grandes villes. Or, quelle que soit la cause de ces pertes (et l'onanisme doit y être considéré comme la plus active), elles font bientôt sentir l'influence fatale qu'elles exercent sur l'économie animale. Aux maux d'estomac, à la dippepsie, succède une telle faiblesse des jambes, que le malade veut toujours s'asseoir et chercher partout un point d'appui. Cette faiblesse s'accompagne d'incapacité mentale, de vide dans les idées, d'impossibilité d'étudier. L'imagination est inquiète ; et l'on voit se greffer sur l'ensemble de ces phénomènes l'état des hypocondriaques. Mais un phénomène plus grave, et qui couronne la série des symptômes propres à cette assertion, *c'est la déchéance des facultés viriles*, et un désespoir porté quelquefois jusqu'au suicide.

M. Lallemand, célèbre professeur à l'école de médecine de Montpellier, a, le premier, signalé cette grave maladie, et fait connaître le traitement qui lui convient, lequel a pour but de modifier l'inflammation qu'on suppose occuper le *veru montanum*. Ce traitement, qu'il préconise parce qu'il l'a toujours employé avec succès, consiste dans la cautérisation avec le nitrate d'argent. Le docteur Ranking en a même démontré la supériorité par des chiffres. Ce-

pendant, quelques médecins n'osent en faire usage, et préfèrent la méthode indiquée par le docteur Béniquet, qui consiste à injecter, au moyen d'une sonde, une solution concentrée d'alun qui agit à la manière de la glace que l'on applique sur la tête dans certaines maladies. Dans ce cas, le docteur Récamier emploie tout simplement les injections avec une petite seringue remplie de la même solution; l'action de ces derniers moyens est plus lente que celle de la cautérisation, qui produit des effets presque immédiats sur la marche de la maladie, mais aussi elle est tout-à-fait sans danger.

7° A ces six causes, on peut enfin en ajouter une septième qui est peut-être vraiment la plus grave de toutes, c'est *l'oblitération des voies spermatiques*. A la séance du 29 juin 1847, de l'académie royale de médecine de Paris, M. Gosselier a lu un mémoire sur ce sujet. Dans ce travail, l'auteur s'est proposé de démontrer que les canaux destinés au passage du sperme peuvent s'oblitérer comme les conduits vecteurs de la bile, de l'urine et de la salive; les oblitérations qu'il a rencontrées occupaient: 1° le canal déférent; 2° la queue de l'épididyme; 3° la tête de l'épididyme; 4° les vaisseaux séminifères du testicule. Cette infirmité seule doit suffire pour déterminer une impuissance procréatrice.

Rôle passif de la femme dans l'acte vénérien.

Du reste, dans l'acte vénérien, la femme se fatigue beaucoup moins que l'homme; elle joue, en quelque sorte, un rôle passif; elle peut se dispenser de tout mouvement pénible, et ne faire que ceux qui lui sont faciles. Elle peut donc plus long-temps soutenir les combats amoureux. Si, pour l'homme, durant l'éjaculation, la sensation voluptueuse est utile, elle n'est pas indispensable pour la femme: On cite

un grand nombre d'observations dans lesquelles des femmes, durant leur sommeil et sans avoir éprouvé aucune sensation de plaisir, surprises par des hommes, ont conçu. On peut néanmoins en croire ce qu'on voudra sur ce point.

Cause de l'impuissance commune aux deux sexes ou à chacun en particulier.

Les causes de l'impuissance peuvent être communes à l'homme et à la femme, ou particulières à l'un ou à l'autre sexe; elles peuvent aussi se diviser en *naturelles* et en *accidentelles*, et celles-ci en *perpétuelles* ou en *momentanées*; enfin l'impuissance peut être *absolue*, ou simplement *relative*.

La stérilité n'est souvent que relative, et nous avons de nombreux exemples que des femmes n'ont cessé d'être stériles qu'après avoir changé plusieurs fois d'époux, comme l'observe très-bien le poète Lucrèce (lib. 4):

Et multæ steriles hymenæis antè fuerunt
Pleribus, et nactæ post sunt tamen, unde puellos
Suscipere, et partu possent ditescere dulci.

Suétone nous dit que *Livie cessa d'être féconde, du moment qu'elle eut épousé Auguste.*

L'impuissance peut être congéniale ou accidentelle.

L'impuissance d'un sexe comme de l'autre provient en général le plus ordinairement d'un vice de conformation ou d'un défaut accidentel dans les organes de la génération. Il est vrai que ces causes sont toujours plus apparentes chez les hommes, aussi sont-ils toujours les premiers accusés. Cependant, comme il arrive souvent que les organes défec-

tueux sont placés à l'intérieur , on serait plus juste en suspendant son jugement.

Tous les physiologistes sont aujourd'hui d'accord sur ce fait , c'est que l'acte de copulation et celui de l'éjaculation sont d'une nécessité absolue pour opérer la reproduction.

Les causes d'impuissances peuvent se diviser en externes et en internes.

Causes externes chez l'homme.

Les causes d'impuissance *externe* , chez l'homme , sont : 1° l'absence congéniale ou accidentelle de la verge ; 2° certaines difformités de cet organe, telles que son obliquité, sa tortuosité, sa bifurcation , ou ses dimensions excessives. Cette dernière cause n'est jamais que relative ; 3° l'absence des testicules ; 4° les hernies irréductibles , l'hydrocèle , lorsqu'elles sont assez volumineuses pour effacer entièrement la verge , et rendre le coït impraticable.

Causes internes.

Les *causes internes* sont : l'engorgement de la prestate , celui du *veru montanum* , qui obstrue ou dévie l'orifice des conduits éjaculateurs, auxquels on peut ajouter, un faiblesse locale originelle (anaphrodisie), l'âge, certaines constitutions, l'abus prématuré des plaisirs de l'amour, ou de la masturbation , la contention habituelle de l'esprit, l'état de maladie ou de convalescence , l'irritation violente de quelques organes importants, celle de l'estomac, par exemple , dans l'ivresse ou à la suite d'un excès de table, la plupart des maladies mentales , etc. Toutes ces causes ne présentent réellement qu'obscurité et incertitude.

Causes externes chez les femmes.

Les *causes externes* de l'impuissance chez les femmes sont : 1° l'absence du vagin ; 2° l'oblitération congéniale ou de naissance, ou acquise, de ce canal, lorsqu'il n'est pas possible d'y porter remède au moyen de la chirurgie ; 3° le resserrement excessif du vagin, soit par une dépression considérable du pubis qui s'oppose à l'acte générateur, soit par une hypersarcose (1), etc.; 4° l'ampleur excessive du vagin, par la rupture du périnée ; 5° la communication congéniale ou acquise du vagin avec le rectum, ou avec la vessie ; 6° le renversement du vagin, lorsqu'il est au-dessus des ressources de l'art ; 7° le cancer de la matrice.

Causes morales.

Au nombre des *causes morales* de l'impuissance, on cite : la haine (2), le dégoût, la crainte, la timidité, une ardeur excessive dans les désirs (3), divers écarts d'imagination ; en un mot, toutes les passions fortement excitées, et qui peuvent, en surexcitant l'action cérébrale, diminuer celle

(1) Des routes de l'amour, l'embonpoint inutile,
Aux germes créateurs ouvre un champ moins fertile.

(Georg. de Virg., trad. de l'abbé Delille.)

(2) A moins que, aussi confiant qu'Apius, qui vivait au temps d'Auguste, on ne consentît à faire usage de l'*anacampseros* (sedum telephium. *Orpin.*) Plante dont le seul attouchement, selon ce célèbre grammairien, rappelle soudain l'amour dans le cœur, où même aurait succédé la haine, comme le dit très-péremptoirement Pline-l'Ancien : *Cujus omnino tactu redirent amores, vel cum odio depositi.*

(Hist. nat., lib. 24, c. 17, p. 297).

(3) *Primi complexus, dulcissima prima voluptas :*
Hunc Veneris dedit impatiens natura furorem.

(Gratius Faliscus, Cynegeticon).

des organes génitaux ; mais toutes ces causes ne sont que momentanées et même relatives. « Le coït, pour être bien « fait, dit Fodéré, veut la complaisance, la tranquillité, « le silence et le secret ; il est arrêté, comme par enchan-« tement, par le bruit, la frayeur, la crainte, la publicité, « la défiance à ses propres forces, la jalousie, le mépris, « la répugnance, la malpropreté, un amour trop respec-« tueux, et tout ce qui peut allumer l'imagination.

Exercice extrême de la pensée ; ses résultats.

L'exercice extrême de la pensée peut causer surtout un immense épuisement des facultés créatrices, et est une *antaphroditique ;* les personnes adonnées aux travaux de l'esprit, les grands poètes, les grands musiciens, etc., en fournissent des preuves nombreuses. Ce n'est donc pas une simple plaisanterie, ce que nous lisons dans *le Philosophe marié*, comédie de Destouches, acte 1er, scène IV :

On dit qu'on n'a jamais tous les sens à la fois, etc.

Il est certain qu'il est à peu près reconnu que plus une fonction acquiert de supériorité, plus les autres sont faibles, parce que les forces vitales ne peuvent dépasser certaines limites; ce qui tourne au profit de l'un est toujours aux dépens de l'autre. De même, il est assez généralement reçu que la faiblesse de l'estomac, la débilité de la puissance digestive, l'extrême sensibilité de la région cordiaque, qui est le centre phrénétique où viennent se reporter toutes les sensations, sont les suites ordinaires des vives applications de l'esprit. Or, un bon estomac, des digestions faciles, le repos du centre phrénétique étant de rigueur pour que les jouissances de l'amour soient complètes, il est facile de concevoir pourquoi

les gens d'esprit ont fort peu de talents pour former leurs semblables, comme dit le poète.

Les hommes de grande taille sont aussi moins aptes que ceux d'une taille moyenne à laprocréation ; c'est, sans doute, ce qui a fait dire à Bacon : *Dans les grandes maisons, c'est le grenier qui est le plus mal meublé.*

Enfin, il est reconnu qu'il existe un antagonisme complet entre les facultés génitales et les facultés cérébrales. La substance nerveuse ne peut suffire également à l'un et à l'autre ; plus les uns lui en consomment, moins elle en a pour les autres en réserve.

Impuissance, cause de divorce.

L'impuissance prouvée était autrefois une cause de divorce; le but du mariage ne pouvant en effet s'accomplir par les difformités de l'un des conjoints, il fallait bien que les lois y portassent remède. Mais, ce qui est assez singulier, c'est que, dans de semblables procès, ce sont presque toujours les femmes qui se sont présentées comme demanderesses devant les tribunaux (1).

Moyen mis en usage pour s'assurer de l'impuissance.

Les moyens long-temps employés pour s'assurer de l'impuissance d'un homme étaient, le plus souvent, non-seulement ridicules, mais encore indécents, tel était le *congrès public*, qu'heureusement l'affaire du marquis de Langey fit pour jamais supprimer en 1684.

(1) Voyez : Arrest notable donné au profit des femmes contre l'impuissance des maris, avec le plaidoyer et conclusion de MM. les gens du Roi, 1626 (in-8° Thouvenin).

Le code civil défend-il le congrès ?

Le code civil qui nous régit aujourd'hui ne contient aucune disposition expresse relative au congrès. Cependant, MM. Fodéré et Mars, médecins, et Delvincourt et Merlin, jurisconsultes, pensent qu'il ne serait pas impossible qu'une cause de cette nature vînt à être accueillie par les tribunaux: 1° parce que le code civil ne contient pas toutes les causes de nullité de mariage ; 2° parce qu'il ne peut pas y avoir consentement, quand il y a erreur sur une qualité de cette nature ; 3° parce que le code civil ne permet point au mari de désavouer un enfant pour cause d'impuissance naturelle, et de rejeter les demandes en nullité de mariage pour cette cause, attendu, disent les jurisconsultes, que ce serait donner lieu à des plaintes fréquentes d'adultère ou favoriser le libertinage ; 4° parce que le code civil n'autorisant le désaveu de paternité que pour l'impuissance naturelle, l'approuve implicitement pour l'impuissance accidentelle, etc.; 5° enfin, parce qu'un homme accusé de viol, peut alléguer pour excuse l'impuissance physique où il est d'avoir pu et de pouvoir encore consommer ce crime.

Nous dirons plus bas ce que c'est que l'*impuissance* résultant de soi-disant sortiléges, ou maléfices, comme de nouer l'aiguillette, etc.

Les causes intérieures de la stérilité ne peuvent être connues qu'après la mort.

Ce n'est qu'après la mort qu'on peut connaître les causes de stérilité qui sont dues aux vices de conformation des organes génitaux intérieurs ; quant aux autres signes extérieurs de stérilité, ils sont la plupart très-incertains.

Les flueurs blanches ne sont point une cause de stérilité.

Il est bien reconnu aujourd'hui que les flueurs blanches et le flux immodéré des menstrues ne sont point, comme on le pensait autrefois, des causes de stérilité, et que la conception n'en a pas moins lieu chez les femmes atteintes de ces deux états morbides, quoique plus difficile que chez les autres. On peut en dire autant du squirrhe et du cancer de la matrice ; cette lésion organique, même dans un état très-avancé, n'empêche point les femmes de concevoir et d'accoucher à terme.

Du reste, le mot de stérilité est beaucoup plus applicable à la femme qu'à l'homme.

Maintenant, nous allons dire un mot de ce qu'on entend vulgairement par *nouer l'aiguillette* ; nous examinerons aussi, comme cause secondaire d'impuissance et de stérilité, l'hermaphrodisme, l'hypospadias ; et nous terminerons ce chapitre en jetant un coup-d'œil sur le misérable état de l'*eunuque*.

Des noueurs d'aiguillette.

On a cru très-anciennement et pendant long-temps à la puissance des *noueurs d'aiguillette*, c'est-à-dire que l'on pensait que certains hommes possédaient le secret de troubler la joie des ménages et de faire *traboquer*, comme dirait un italien, un jeune marié la première nuit de ses noces. Les plus célèbres historiens en parlent longuement, et Platon, lui-même, semble y croire. Selon Hérodote, Amasis, roi d'Egypte, époux de la belle Laodicée, ne put, par cette cause-là, accomplir les devoirs les plus doux du mariage. Tacite nous dit que le prêteur Sylvanus eut l'aiguillette

nouée par Ammentina, sa femme, qui le soupçonnait d'infidélité. Sérine, femme de Stilicon, fit éprouver le même sort à l'empereur Honorius, parce que, dit un historien, il voulait épouser la princesse Marie, non encore nubile.

Dans l'histoire si intéressante du jeune Tobie, les sept époux de la belle Sara n'avaient péri que parce que le démon leur avait noué l'*aiguillette*. Aussi l'ange Raphaël eut-il grand soin, la première nuit des noces du jeune Tobie, de prendre le démon et de l'attacher dans les déserts de la Haute-Egypte. *Raphaël angelus apprehendit dæmonium, et religavit illud in deserto superioris Egypti.* (Bibl. sacra, hist. Tob., ch. 8, v. 3.)

L'art de nouer l'aiguillette était fort connu en Grèce et en Italie, surtout parmi les bergers, comme le prouve les vers de Virgile et de Théocrite. Cet usage passa bientôt des idolâtres aux chrétiens. Les rabbins juifs n'ont pas plus que l'église nouvelle nié le pouvoir de nouer l'aiguillette; nous lisons aussi dans plusieurs statuts sinodiaux des avis fort sages pour mettre son aiguillette à l'abri de tout danger. *certum est*, lit-on dans Saint-Augustin, *corporis vires incantationibus vinciri.*

Le père Delrio, jésuite, nous assure très-sérieusement que la déesse Vénus ayant eu des sujets de mécontentement de la part des femmes de Paros, imprima à leur haleine une vertu répulsive si énergique, qu'il fut impossible à leurs maris d'approcher d'elles. C'est faire connaître combien une haleine fétide est contraire aux plaisirs de l'amour.

Des parlements ont condamné à mort des particuliers accusés d'avoir noué l'aiguillette; notamment celui de Paris, en 1582, et celui de Bordeaux, en 1618. Ovide et Virgile nous apprennent que, pour *nouer* l'aiguillette, on se servait d'une petite figure de cire, que l'on entourait de rubans et

de cordons qu'on serrait successivement. Il fallait alors prononcer sur la tête des conjurations, lui enfoncer dans la région du foie des aiguilles et des clous, et la conjuration était complète. Suivant Bodin, dans sa *démonomanie*, les modernes ont fait de grands progrès dans cet art, et ils connaissent plus de cinquante manières de nouer l'aiguillette, à l'aide des mots *ribald, nobal, vanarbi,* ou de quelque versets du psaume : *miserere mei deus*, récités à rebours. Pour de plus amples détails sur cette matière, on peut consulter le révérend père Jacques Springer, inquisiteur de la foi, le révérend père Crespet, célestin de Sens, Delrio, de la compagnie de Jésus, la démonomanie de Bodin, Cardan, Wier, de l'Ancre, Olaus-Magnus, Saint-Grégoire-le-Grand, l'auteur de la légende dorée, Nicolas Florentin, le curé Thiers, etc., etc.

Le vrai, c'est que ces prétendues ligatures d'aiguillettes tiennent toutes à des vices de conformation, à la faiblesse du tempérament, à la pusillanimité de l'esprit et, quelquefois, à l'effet d'une imagination ardente, à un désir vif et exagéré qui porte l'action des forces vitales à la tête, et la dérive de leur direction principale, comme le fait très-judicieusement observer J.-B. Salques.

Dans ce cas, Montagne (ch. 20, liv. 1) conseille de temporiser, comme Fabius, et à composer avec l'indocile liberté d'un organe dont la volonté se plaît à contester avec la nôtre ; qui se révolte contre la violence et résiste même à la flatterie et aux caresses. Il veut que, par des essais graduels et bien ménagés, on le tire insensiblement de son engourdissement et de sa paresse ; qu'on l'invite avec douceur au combat, et que l'attrait de la victoire plus que des sollicitations indiscrètes, le rappelle à lui-même, et le rende à sa véritable destinée. « Pourquoi tourmenter trop, dit-il,

» une inertie qui n'est peut être qu'apparente, et qui, sou-
» vent, n'est que le sommeil du lion. »

De l'hermaphrodisme.

Le mot hermaphrodisme est formé de deux mots grecs : *Hermes* ou Mercure, et *Aphrodite* ou Vénus; parce que, selon la fable, Hermaphrodite était fils de Mercure et de Vénus, c'est-à-dire de l'éloquence et des plaisirs. La nymphe Salmacis, toujours selon la fable, étant devenue éperdument amoureuse de ce jeune homme, qu'elle avait vu un jour se baignant dans une claire fontaine, et n'ayant pu le rendre sensible à ses feux, pria les dieux de ne faire de leur corps qu'un seul assemblage ; Salmacis obtint cette grâce ; mais les dieux y laissèrent le type imprimé des deux sexes, allégorie ingénieuse pour exprimer poétiquement la conjonction des planètes de Mars et Vénus.

D'un autre côté, un certain M. Guiraud, auteur d'un ouvrage intitulé : la *philosophie catholique de l'histoire*, prétend que la première pensée de Dieu fut de créer l'homme tout seul, c'est-à-dire hermaphrodite, mais *qu'il se ravisa* en disant : *il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

On entend par hermaphrodite, médicalement parlant, un individu qui, réunissant en lui seul l'appareil génital des deux sexes, peut alternativement remplir les fonctions sexuelles de l'homme ou de la femme, ou lui-même se perpétuer. Un individu ainsi constitué existe-t-il, ou a-t-il jamais existé? Il a existé et il existe, si on l'applique à la chaîne entière des êtres. L'hermaphrodisme est en quelque sorte un attribut essentiel du règne végétal, et de tous les êtres qui se rapprochent le plus de ce règne. Les zoophites, les mollusques acéphales et les gasteropodes en offrent de

fréquents exemples ; mais, chez ces animaux imparfaits, il existe deux sortes d'hermaphrodismes bien distincts ; les uns peuvent se reproduire sans le concours d'un autre individu, telles sont les coquilles bivalves ; les moules, les huîtres, les petuncles, les peignes, ainsi que les multivalves, au nombre desquelles on peut citer les glands de mer, les pholades, les zoophites, comme les holoturies, les ascidies, les oursins, les étoiles de mer, etc. Les autres, au contraire, tels que les coquillages univalves, comme les limaçons, les aplysies, les planorbes, les bulimes, les lymnées, quoique renfermant les deux sexes réunis dans leurs individus, ne peuvent se féconder seuls ; ils ont besoin d'un individu de leur espèce, mais ils sont à la fois fécondants et fécondés mutuellement ; mâle et femelle dans le même moment, ils sont ce que l'on peut désigner justement sous le nom d'*Androgynes*.

Nous devons faire remarquer ici que, moins la vie animale ou de relation est parfaite, plus il doit y avoir de prédominence de la vie végétative sur la vie animale, et plus l'hermaphrodisme est indispensable, car les animaux doués de cette double faculté ne peuvent, la plupart, changer de place, et sont exposés à mille dangers, qui causeraient bientôt l'extinction de l'espèce s'ils ne pouvaient se régénérer.

Mais ce serait en vain que l'on chercherait l'hermaphrodisme parfait chez les animaux qui ont un système nerveux bien organisé, qui sont doués d'une exquise sensibilité, et qui jouissent des précieux avantages de la vie de relation. Cela n'empêche pas que l'on ne montre de temps en temps des sujets sur lesquels la nature semble être sortie de sa route ordinaire, et qui peuvent tromper l'observateur le plus attentif ; de semblables erreurs, mal interprêtées, ont

souvent entraîné des maux très-graves : Une servante écossaise, dit Rochefort, fut jadis condamnée a être enterrée vive, parce qu'elle avait, disait-on, rendue enceinte la fille de son maître. Montaigne, dans ses voyages, raconte un fait non moins déplorable.

Des vices de conformation des parties génitales viriles peuvent donner, aux individus qui en sont atteints, une apparence d'hermaphrodisme. La même apparence peut aussi, chez le sexe féminin, déterminer quelques irrégularités de l'appareil générateur, desquelles il résulte, dans l'un et l'autre sexes, une *apparence* d'hermaphrodisme.

Hermaphrodisme du sexe masculin.

L'hermaphrodisme apparent, dans le sexe masculin, consiste souvent dans un vice de conformation du scrotum, et parce que les testicules sont restés derrière l'anneau inguinal. Cheselden, dans son anatomie, en rapporte deux exemples : l'un pris sur un nègre, l'autre sur un européen. Le docteur Verbe cite un individu réputé du sexe féminin pendant vingt-deux ans, et définitivement rendu à l'état-civil en vertu d'un jugement solennel. M. le docteur Marc rapporte un fait à peu près semblable ; et ce ne fut qu'à l'âge de dix-neuf ans que l'on s'aperçut que Marie-Marguerite était un garçon. On lit dans le journal de médecine de Hufeland l'histoire d'un individu qui, jusqu'à l'âge de quarante-neuf ans, passa pour hermaphodite, fut baptisé comme fille et regardé comme telle jusqu'au moment où il demanda la permission d'épouser une jeune fille devenue enceinte de ses œuvres. Dans les annales de médecine du docteur Waguler, on trouve une autre histoire d'hermaphrodisme qui ne diffère guère de celle-ci : Tout récemment (février

1843), nous lisons dans la *Gazette du Midi*, que la demoiselle Rosine P..., habitante de Marseille, née avec tous les attributs d'une femme, fut déclarée telle à l'état-civil, à l'époque de sa naissance, et inscrite comme étant du sexe féminin; que, jusqu'à vingt ans environ, elle a porté les vêtements de femme, et que, cependant, tout-à-coup la demoiselle Rosine P... s'est sentie transformée en homme; qu'elle a rejeté loin d'elle les habits de l'autre sexe, chaussé le pantalon, et que même, pour mieux constater sa métamorphose, elle a jeté son dévolu sur une de ses jeunes amies, qu'elle veut épouser. Mais comme, pour se marier avec une jeune fille, Rosine P..., femme d'après son acte de naissance, a besoin de prouver qu'elle est homme, elle s'est armée du rapport d'un médecin, et, par l'intermédiaire d'un avoué, elle a présenté au tribunal une requête en rectification de son acte de naissance. Le tribunal, pour éclairer sa religion, a ordonné la comparution personnelle de Rosine P..., qui s'est présentée elle-même le samedi 28 janvier 1843, dans la chambre du conseil, et le tribunal, après un rapport circonstancié des gens de l'art, a rétabli le sexe masculin dans tous ses droits.

Montaigne nous dit, dans son style pittoresque et original: « Passant à Vitry-le-Français, je peus voir un homme que l'évêque de Soissons avait nommé *Germain* en confirmation, lequel tous les habitants de là on cogneu, et veu fille jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, nommée *Marie*. Il était à cette heure-là fort barbu en viril, point marié; faisant, dit-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent; il est encore en usage, entre les filles de là, une chanson par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes enjambées de peur de devenir garçons comme *Marie-Germain*.

Hermaphrodisme du sexe féminin.

Dans le sexe féminin l'*hermaphrodisme apparent* présente ordinairement deux vices de conformation qui peuvent assez facilement induire en erreur : le premier vice consiste dans un clitoris d'une excessive dimension, néanmoins toujours dépourvu d'urèthre, c'est-à-dire qu'il est fermé ; le second, dans un utérus et un vagin mal conformés. Des exemples du premier vice ont été fournis par le docteur Everard-Home, qui l'avait observé sur une négresse Mandingo, achetée aux Antilles par le général Malville ; dans l'histoire d'une jeune fille, Marie Augé, publiée à Paris en 1777 ; dans celle de Marie Lefort, mise au jour par le docteur Béclard. Ce que j'ai vu jusqu'à présent de plus curieux en ce genre, dit le docteur Millot, était séducteur au premier aspect, quoique dans un état tranquille. En 1754, j'ai vu l'apparence d'un membre viril si volumineux, qu'il cachait aisément toute la différence spécifique de celle qui le portait; mais, à l'examen, nulle ouverture au gland, point d'urêthre, point de testicules, tandis que l'individu qui portait ce clitoris était véritablement femme, non-seulement par sa tournure toute féminine, par des tétons d'une jolie forme, par sa partie sexuelle, mais encore par l'évacuation menstruelle, à laquelle la nature l'avait assujettie depuis quelques mois. Cet individu était au moins *gynanthrope*.

M. Morand, célèbre chirurgien, a donné à l'académie des sciences la description d'une hermaphrodite de 16 ans, nommée Michel-Anne Drouart, de Paris, qu'il avait vue en 1749, et qui lui parut avoir plus de tendance au sexe masculin qu'au sexe féminin ; mais il reconnut que ce prétendu membre viril n'était pas ouvert, et qu'il y manquait

l'*urèthre* , tandis qu'on trouvait ce canal dans le vagin , en écartant les lèvres de la vulve , que cet individu urinait comme les autres femmes , et qu'il n'avait ni scrotum ni testicules.

Des exemples du second vice de conformation ont été consignés , par Saviard , dans un recueil d'observations chirurgicales , publié à Paris , en 1784. Marguerite Malaure , dit-il , vint à Paris en 1693 , en habit d'homme , l'épée au côté , le chapeau retroussé , etc.; elle croyait elle-même être *hermaphrodite ;* elle disait qu'elle avait les parties naturelles des deux sexes , et qu'elle était en état de se servir des unes et des autres. Elle se produisait dans les assemblées publiques et particulières de médecins et de chirurgiens , et elle se laissait examiner , pour une légère gratification , à ceux qui en avaient la curiosité. Parmi les curieux qui l'examinaient , il y en avait sans doute plusieurs qui , n'ayant pas des lumières suffisantes pour bien juger de son état , se laissèrent entraîner à l'opinion la plus commune ; au point qu'ils la regardèrent comme une véritable hermaphrodite ; il y eût même des médecins et des chirurgiens d'un grand nom qui assurèrent hautement qu'elle était réellement telle qu'elle se disait être. Enfin , M. Saviard l'examina , et il ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il déclara que ce garçon avait une descente de matrice , et guérit cette femme parfaitement.

M. Parsoms , chirurgien anglais , a publié , en 1741 , l'histoire d'un jeune homme nommé Hubert (Jean-Pierre) , mort à l'âge de 17 ans , qui réunissait, autant que possible , les caractères des deux sexes , mais dont la dissection anatomique confirma l'*impuissance* d'engendrer. Le buste de Hubert (Jean-Pierre) annonçait une femme ; les membres inférieurs étaient ceux d'un homme.

Troisième genre d'hermaphrodisme.

Ce dernier cas offre un troisième genre d'hermaphrodisme que l'on pourrait désigner sous le nom d'*hermaphrodisme mixte* ou *neutre*. Cet exemple nous est présenté par un soldat de marine, âgé de 23 ans, observé en 1779, à l'hôpital de Plymouth, par le docteur Home. Les docteurs Hufeland, Starck, Monorchis, Martens et Metzger en citent plusieurs autres, mais Marie-Dorothée Derrier mérite surtout une attention particulière : âgée de 23 ans, elle fut d'abord examinée par Hufeland et Marinne qui la déclaraient fille ; peu de temps après, soumise aux investigations de Starck, de Martens, ils la déclarèrent garçon ; postérieurement enfin, Metzger conclut que Dorothée Derrier était un individu que la nature avait primitivement destiné pour appartenir au sexe masculin, mais qu'elle avait été privée de sexe par le défaut de développement des testicules, du pubis et du scrotum.

Dans un ouvrage intitulé : *Garçon et fille hermaphrodites*, on rapporte l'histoire de Louis Hénault, né en 1752, dans les environs de Rouen. Élevé comme garçon, il avait pris la profession de cordonnier, et son état d'hermaphrodisme ne fut découvert qu'à sa mort, arrivée en 1773. La partie de la génération de cet individu offrait celle des deux sexes, en apparence régulièrement conformée. Du côté droit, se remarquait celle de la femme, et du côté gauche, celle de l'homme. C'est, assure-t-on, l'exemple d'hermaphrodisme le plus parfait que l'on ait encore trouvé dans l'espèce humaine. Suivant les mémoires de l'académie de Dijon, un nommé Moret présenta un phénomène à peu près semblable, mais moins régulier dans sa conformation ; et, après un sévère examen des parties internes, il fut constaté

que cet individu appartenait également à l'un et l'autre sexes.

Hermaphrodisme mixte.

Suivant le *médical Repository*, en 1807, il existait à Lisbonne un individu réunissant les organes des deux sexes, dans le plus haut degré de perfection ; il était âgé de 28 ans, il avait d'un homme les testicules, un pénil érectile, percé d'un canal jusqu'au tiers de sa longueur, les traits mâles, le teint brun et un peu de barbe ; les organes du sexe féminin étaient comme ceux d'une femme bien conformée ; cependant, les lèvres de la vulve étaient très-petites, le larynx, la voix étaient ceux d'une femme, la menstruation régulière. Cet être mixte est devenu enceinte deux fois, mais il y a eu avortement au troisième mois la première fois, et au cinquième, la seconde.

On explique l'hermaphrodisme, en disant que les germes n'ont point de sexe, lequel ne se détermine que par la fécondation, et que, par conséquent, chaque germe peut devenir, selon les circonstances, mâle ou femelle, et s'écarter des effets ordinaires par suite de diverses modifications que l'on n'a pas encore pu pénétrer ; que l'influence des ovaires sur l'organisme du sexe féminin est aussi puissante que celle des testicules sur le sexe mâle, et que, lorsqu'il y a égalité de force, il peut y avoir complication des deux sexes (1).

Point d'Hermaphrodisme absolu.

De ces faits, on doit en conclure qu'il n'y a point d'her-

(1) Vide: Bauhinus (Gasparus) de hermaphroditorum monstrosorum que partuum natura.

(Libri duo, 1614, in-8°, fig.)

maphrodite absolu ou parfait chez l'espèce humaine ; c'est-à-dire, qu'on ne peut reconnaître, en médecine, l'existence d'individus réunissant en eux l'appareil génital des deux sexes, de manière à pouvoir remplir les fonctions sexuelles de l'homme et de la femme. Telle est, au moins, l'opinion de Léonide, Graaf, Ristaud, Fabricius, Aquapendante, Skankius, Talpius, Pluzzoni, Ferrein, Morand, Galien, Averrhoës, Aristote, Albert-le-Grand, Valmon de Bomarre, etc., etc.

Si la nature s'égare quelquefois dans la production de l'homme, elle ne va jamais jusqu'à faire des métamorphoses, des confusions de substances et des assemblages parfaits des sexes. Celui qu'elle a donné à la naissance et, peut-être, à la conception ne se change point dans un autre ; il n'y a personne en qui les deux sexes soient parfaits, c'est-à-dire qui puisse engendrer en soi comme femme, et, hors de soi, comme homme. La nature ne confond jamais ni ses véritables marques, ni ses véritables sceaux. Elle peut les voiler à quelques égards dans l'enfance, mais elle les décèle indubitablement dans l'âge de la puberté. Les prétendus hommes hermaphrodites, qui ont le flux menstruels, ne sont que de véritables filles, de même que cette *Marie-Germain*, dont parle Ambroise Paré, qui devient homme après avoir sauté un fossé; elle n'avait jamais été qu'un homme. Les véritables hermaphrodites n'ont existé que dans l'esprit des simples et dans des temps où la crédulité publique était mise à contribution par des fourbes ou des charlatans: *natura ludit, sed non facit saltus*, a dit un sage.

Mais, si les hermaphrodites parfaits n'existent point dans l'espèce humaine, on ne peut point en dire autant de tous les animaux, selon le célèbre observateur Réaumur. Le puceron, dit ce naturaliste, est, peut-être, de tous les animaux

l'hermaphrodite le plus parfait, car, sans aucun accouplement, il produit son semblable et accouche d'un autre puceron vivant. Ce fait merveilleux m'aurait semblé impossible, si je ne l'avais vu et constaté plusieurs fois de mes propres yeux, dit Réaumur.

J'ai pris, dit-il, un puceron sortant du ventre de sa mère ou de son père; je l'ai soigneusement séparé de tout commerce avec un autre; je l'ai nourri dans un vase de verre bien fermé, et je l'ai vu accoucher d'un grand nombre de pucerons bien formés. J'ai pris un de ceux-ci, sortant du ventre du premier, je l'ai renfermé comme sa mère, et bientôt il a fait, comme elle, d'autres pucerons. J'ai eu de la sorte cinq générations bien constatées, sans aucun accouplement; du reste, ils s'accouplent aussi fort bien lorsqu'ils le veulent. Ces animaux se seraient-ils accouplés dans le ventre de leur mère, ou un puceron, en s'accouplant, féconderait-il plusieurs générations ?

La génération des polypes, dont nous avons parlé ailleurs, qui, coupés par morceaux se régénèrent, est non moins surprenante : le tronçon auquel tient la tête reproduit une queue; celui auquel la queue est restée, reproduit une tête; et les tronçons, sans tête et sans queue, reproduisent l'une et l'autre. Chaque partie est un animal nouveau. La nature, qui dans tous les autres animaux a attaché le plaisir à l'acte qui les multiplie, ferait-elle sentir à ceux-ci quelque espèce de volupté lorsqu'on les coupe par morceaux. *(Voyez l'ouvrage de Trembley, sur les polypes).*

Les anciens croyaient véritablement à l'hermaphrodisme.

Les anciens semblaient ne point douter qu'il n'y eût ou qu'il ne pût y avoir des hermaphrodites (1). Pline assure

(1) Dans le temple d'Amathonte, dans l'île de Cypre (actuellement

sérieusement avoir *vu* Lucius Cossinus, de femme, changé en homme, le jour de ses noces, et nous lisons, dans Ovide (lib. 4, fab. 12, v. 129), qu'*Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.*

« *Vota puer solvit quæ fœmina voverat Iphis.* »

Selon Julius Obsequens (1), sous le consulat de Favius Maximus, l'an de Rome 540, Aspotelle, une femme, se trouva changée en homme; l'an de Rome 565, il naquit à Sinuesse un enfant d'un sexe douteux; sous le consulat de Cornélius Lentulus, l'an de Rome 555, il vint au monde, chez les Sabins, un enfant d'un sexe douteux; un autre était déjà parvenu à l'âge de 16 ans sans qu'on pût deviner à quel sexe il appartenait.

D'après le même auteur, les Romains ne badinaient point avec ces sexes ambigus, et, conformément à l'avis des aruspices, ils les jetaient à la mer, ou les mettaient à mort de toute autre manière. En l'an de Rome 612, sous le consulat de L. Metellus, dit-il, un hermaphrodite naquit à Luna, ville de l'Étrurie; il fut précipité dans la mer par ordre des aruspices. Ailleurs, en l'an 620, sous le consulat de P. Africanus, au territoire de Ferentinum, à quarante-huit mille de Rome, naquit un androgyne qu'on jeta dans la rivière. Ailleurs, en 632, sous le consulat de Gn. Domitius, sur la place de Vesta, naquit un androgyne qu'on jeta dans la rivière. Ailleurs encore, en 635 de Rome, sous le consulat L. Aurelius, on trouva, dans le

île de Chypre), Vénus y était représentée avec les deux sexes et ayant de la barbe. Tous ces usages bizarres au premier aspect, dit Pythagore, ont leurs raisons; mais le peuple ne les entend plus. Que peuvent, en effet, les deux sexes l'un sans l'autre.

(1) Prodigiorum libellus.

territoire de Rome, un androgyne, âgé de huit ans, qui fut jeté à la mer. Vingt-sept jeunes filles parcoururent ensuite la ville en chantant des chants expiatoires. Il serait possible de citer un grand nombre d'autres faits semblables (1).

On ne peut rien déterminer sur l'aptitude primitive des hermaprodites.

Du reste, on ne peut encore rien déterminer sur l'aptitude des soi-disants hermaphrodites à la procréation, bien que nous ayions aujourd'hui une assez grande masse de faits. Cependant, à la rigueur, on pourrait croire que la fécondation peut s'effectuer sans que le jet séminal atteigne l'orifice utérin, et qu'il suffit, seulement, que la liqueur spermatique arrive dans le vagin ; ceci est surtout en faveur des hypospadiaques, des épispadiaques et anaspadiaques accusés d'impuissance par quelques physiologistes.

Qu'est-ce, nous diront quelques-uns de nos lecteurs, qu'un hypospadiaque, etc. ? Nous allons l'expliquer :

DE L'HYPOSPADIAS.

On appelle hypospadiaque (de deux mots grecs *hupo*, sous ; *spatha*, lance, pique, épée), celui chez lequel l'urèthre s'ouvre soit à la base du gland, soit à la partie de la verge qui fait angle avec les bourses, ou dans quelques points intermédiaires, mais toujours au-dessous de cet organe. Ce cas présente quelquefois une apparence d'hermaphrodisme. L'hypospadias ne nuit point à l'émission de l'urine:

(1) Voyez : Hypocrate, lib. 6 ; Senest, t. 3, part. 9 ; Schenchius, obes. lib. 4 ; Martin del rio, disquisit. mag., lib. 2, Quest. 22 ; Pline, hist. nat., lib. 7, cap. 4.

elle tombe seulement perpendiculairement à terre. Cette mauvaise conformation peut être contraire à la génération, parce que l'éjaculation de l'humeur prolifique ne peut se faire en ligne directe. Toutefois, nous avons connu un jeune homme hypospadiaque, auquel sa maîtresse donna un enfant. Etait-il de lui? nous n'avons point cherché à pénétrer ce mystère. On peut, quelquefois, réparer ce vice de nature.

En 1842, dans un cas d'hypospadias, qui privait un jeune homme du premier attribut de son sexe, M. le docteur Guillon, chirurgien consultant du roi Louis-Philippe, a employé les moyens de curation suivants: il a fabriqué, pour ainsi dire, une nouvelle portion de canal uréthral, en le prolongeant en avant entre la peau et le corps caverneux, et il doit incessamment compléter la cure par l'occlusion du canal anormal, à l'aide d'un lambeau habilement détaché d'avance de la muqueuse, et resté en place pour cet objet. Le jeune homme, assure-t-on, n'a pas cessé un seul instant de vaquer à ses occupations habituelles. Il n'attendait plus, pour se marier, que ce dernier point de l'opération.

De l'épispadias.

Par opposition, on désigne, sous le nom d'épispadiaques, du grec *épi* sur, ceux chez lesquels l'urèthre s'ouvre à la partie supérieure du pénis, plus ou moins près de l'arcade du pubis. Ce vice est plus rare et plus incommode que l'hypospadias. Le docteur Breschet a communiqué, en 1813, à la faculté de médecine de Paris, un cas d'épispadias assez curieux; c'était un jeune homme de douze ans, de la commune de Chantilly; il ne pouvait uriner qu'à la manière des femmes, en s'accroupissant. J. Saltzmann cite aussi

un cas d'épispadias, sans lui donner ce nom. On en trouve également un exemple dans Morgagni (de causis et sedibus morborum). MM. Richeraud, Percy, Chopard, Gautier de Claubry, Pinel, etc., assurent avoir vu plusieurs cas semblables.

De l'anaspadias.

D'un autre côté, on appelle *anaspadiaques*, du grec *anaspaô* (contraction, resserrement, retirement), ceux dont le canal de l'urèthre est si étroit, que l'urine a de la peine à y passer, ou ceux dont la verge, par sa courbure, intercepte le passage de tout liquide. Ce vice peut être naturel ou accidentel; dans l'un et l'autre cas, on peut y remédier.

DE L'EUNUCHISME.

Bien que l'impuissance qui résulte de l'eunuchisme ne soit que la suite d'une opération accidentelle, volontaire et barbare, nous ne croyons pas devoir le passer sous silence, et nous pensons qu'on nous saura gré d'en dire ici quelques mots :

Le mot *eunuque* est formé de deux mots grecs : *eune* lit et *échô* garder. Ce qui veut dire *gardien du lit nuptial*, parce que, en Orient, les eunuques ont communément cette destination. On ne devient eunuque que par suite d'une opération qui consiste, soit à extirper les testicules, ce qu'on appelle *castration* (1), soit en brisant, par le froissement, ou par fortes frictions, ou par torsion, les vaisseaux spermatiques, ce qui s'appelle *bistourner*. Par cette bizarre et cruelle opération, on ôte à un individu le pouvoir de se perpétuer, et il peut alors devenir impunément ministre désintéressé des plaisirs d'autrui. Ce qui est assez singulier,

(1) On prétend que l'idée des *eunuques* nous vient de Sémiramis, cette superbe reine de Babylonne; la première, elle fit pratiquer cette cruelle

c'est qu'on trouve parmi certains animaux de véritables eunuques; les abeilles, les fourmis, offrent des neutres, dont les organes sexuels sont totalement effacés. L'eunuchisme est contre toutes les lois naturelles et humaines; nul n'a le droit de priver son semblable de la faculté de se perpétuer, ou de s'en priver soi-même, comme firent Origène, Léonce d'Autriche et quelques autres insensés. Cette abominable pratique, que des papes ont cependant recommandée, tel que Clément XIV, etc., etc., a été long-temps en usage en Italie pour faire des *sopranos*, c'est-à-dire des individus qui, ayant une voix aiguë, semblable à celle d'une femme, peuvent chanter dans l'église ou dans les chœurs de l'opéra. Mais, pour être eunuque, on n'en a pas moins de désirs, et les malheureux, réduits à cet état de nullité, nourrissent souvent dans leurs cœurs des passions, qu'ils ont la rage de ne pouvoir assouvir (1).

On n'est point eunuque pour manquer de testicules.

Mais on n'est point eunuque pour n'avoir point de testicules apparents dans le scrotum; ils peuvent être restés dans les cavités abdominales, comme l'ont prouvé Monro, Hunter, Guilmats, Jacques Guillemeau (opera inf., 1612). Presque tous les jeunes animaux sont dans ce cas. On peut aussi être *monorchide*, ou n'avoir qu'un testicule, comme le dictateur Sylla, Cotta, le tartare Tamerlan, etc., etc., sans être moins

opération sur l'un de ses amants soupçonné d'infidélité. Catherine II, impératrice de toutes les Russies, vallait mieux; elle les chassait tout simplement, lorsqu'ils étaient épuisés et hors de service.

(2) Aussi le sublime prophète Isaïe, daigne-t-il, pour les consoler, leur dire au nom de Dieu: qui custodierent sabata mea dabo eis in muris meis nomen melius a filiis et filiabus (ch. 50, v. 3.)

valeureux dans les jeux de l'amour. (1) On a même vu des eunuques imparfaits, qui n'étaient point dépourvus de la faculté d'engendrer ; il suffit que quelques vaisseaux spermatiques aient échappé à l'opération. Pythias, l'amie d'Aristote, était fille d'un eunuque. Les eunuques mêmes auxquels on s'est borné à enlever les testicules, sont encore capables d'entrer en érection, ce qui les rendaient précieux aux dames romaines, suivant le mordant Juvénal :

« Sunt quas eunuchi imbelles, ac mollia simper
» Oscula delectent, ac desperatio barbœ,
» Et quod abortivo non est opus. »

(S. 6, v. 366.)

Chez les Orientaux, les eunuques de ce genre peuvent se marier, c'est-à-dire que *leurs femmes se trouvent toujours auprès des plaisirs et jamais dans les plaisirs*, comme l'observe très-bien Montesquieu, dans ses lettres persanes. Les eunuques, employés dans les harems, sont totalement privés des parties extérieures. Il est vrai qu'il survit à peine un quart des malheureux soumis à cette cruelle opération.

La castration peut avoir lieu chez les femmes.

La castration peut aussi avoir lieu chez les femmes ; il suffit de leur enlever les ovaires, comme on le pratique chez certaines femelles d'animaux, telles que les truies, les poules, etc.

Autre cause d'eunuchisme.

Plusieurs autres causes, indépendamment de la castra-

(1) Au contraire, Philippe, Landgrave de Hesse-Cassel, selon de Thou, et d'autres historiens, en avait trois. Il était d'une force de corps extraordinaire.

tion et de la bistournation peuvent jeter dans l'eunuchisme, tel est l'usage abusif des acides, de l'opium, des narcotiques, des rafraîchissants, des sédatifs, des diverses préparations chimiques dans lesquelles entre l'acide prussique, etc. Enfin une pratique longue et sévère de chasteté, qui imprime souvent aux organes sexuels un tel état de faiblesse et d'oblitération qu'il en résulte une *impuissance* égale à celle des eunuques. L'excès de la jouissance peut aussi produire les mêmes effets, surtout dans les pays chauds, où la vieillesse, pour l'homme ou la femme, commence souvent à trente ans. Chaque excrétion de la liqueur séminale équivaut, selon Warthon et Buffon, à plus de quarante fois le même poids du sang.

Description d'un eunuque.

Les eunuques se reconnaissent à la mollesse, à la pâleur, à la flaccidité des chairs, au relâchement de leur tissu cellulaire, à l'extrême développement de leur système glanduleux et lymphatique, au défaut de barbe, de poils aux aisselles, au pubis, au moins chez les castrats faits avant l'âge de puberté, et à une voix claire, féminine et telle qu'est celle d'une jeune femme.

Les eunuques ont la peau douce, lisse, peu velue; ils conservent long-temps leurs cheveux; ils ne sont sujets ni à la goutte, ni au calcul, ni à la lèpre, ni à l'éléphantiasis, ni même aux affections dartreuses. Comme le principe humide prédomine chez eux, ils ont presque toujours le ventre relâché; leur urine est comme celle des femmes. Mais ils sont exposés aux ulcères atoniques et rebelles des jambes; ils sont vieux, ridés, décrépits de bonne heure; leur pouls et lent; ils ont peu de sang, et sont d'une complexion froide

et lymphatique. Tous les *frigidi* et *maleficiati*, disent les Italiens, sont naturellement pusillanimes, d'un caractère et d'un esprit étroits, et sans génie inventif. Abélard, après sa mutilation, n'était plus à la hauteur du génie que conserva toujours l'abbesse du Paraclet. Les Romains ne recevaient point en justice le témoignage des eunuques, qu'ils désignaient sous le nom de *semi-vir*, demi-homme.

La castration n'est point abolie.

La barbare coutume de la castration est loin d'être abolie; on fait encore beaucoup d'eunuques en Turquie, en Perse, en Afrique, et surtout dans la Négritie. On les vend plus ou moins cher, selon qu'ils sont en tout ou en partie privés d'organes extérieurs. Ce sont les gardiens privilégiés des harems, les instituteurs des enfants, les directeurs en chef des travaux domestiques; et, bien qu'ils montrent en général tous les vices des petites âmes, on en a vu occupant près des rois des postes importants, tels que *Aristonicus*, qui fut général d'un des Ptolémées d'Egypte, *Narsès*, aussi général sous Justinius, et *Hali*, qui remplit les fonctions de grand-visir sous Soliman II. Alexandre avait son eunuque Bagoas; Néron, son *Sporus*. On vit également briller sous un des Ptolémées, l'eunuque *Photin*; sous Lysimaque, l'eunuque *Philétère*; sous Mitridate, *Ménophile*; sous l'empereur Théodose, l'eunuque *Utrope*; sous Nabuchodonosor, l'eunuque et prophète *Daniel*, chargé par ce prince de prêcher aux juifs les charmes de l'esclavage et de leur faire aimer leurs fers. Aussi prophétisa-t-il fort à son aise pendant toute sa vie qui dura quatre-vingts ans. On a vu des eunuques payés des prix fous. *Caius Lutorius Priscus*, nous dit Pline, acheta de Séjan, cinq cents sesterces (50,000 fr.) l'eunuque Pœzon. Il est vrai, ajoute-t-il, que ce fut une

enchère plutôt mise par la mollesse des mœurs qu'un prix mérité par la beauté du sujet.

DE L'ANAPHRODISIE.

Il est encore une autre sorte d'*impuissance* que l'on connaît sous le nom d'anaphrodisie ; elle consiste en l'absence ou l'abolition des désirs vénériens. Cet état dépend de plusieurs causes , qui peuvent être guéries plus ou moins facilement.

1° Le désir du coït peut être diminué ou détruit par des travaux pénibles , par des études et des veilles prolongées , par une longue abstinence.

2° Par les excès de l'onanisme, par des jouissances immodérées.

3° L'anaphrodisie peut encore avoir pour cause une vieillesse décrépite , l'absence de quelques-uns des organes préparateurs ou éjaculateurs de la semence , ainsi que leur altération et leurs difformités.

Nous donnerons au chapitre des remèdes contre l'impuissance et la stérilité, les moyens possibles de remédier à quelques-unes de ces causes.

CONCLUSION.

Pour conclusion de ce chapitre, nous dirons que le nombre des hommes et des femmes impuissants et stériles par nature, est beaucoup moins considérable qu'on ne pourrait le croire, et qu'à l'exception de ceux atteints d'un vice organique, rebelle à l'art de la chirurgie, ce qui est très-rare, la plus grande partie des hommes et des femmes soi-disant impuissants, sont susceptibles de se procréer, en usant de la découverte que nous publions dans notre cinquième chapitre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DES REMÈDES ET MOYENS INDIQUÉS JUSQU'A CE JOUR CONTRE L'IMPUISSANCE ET LA STÉRILITÉ.

Principal but du Mariage.

Comme le principal but du mariage est de se procréer et d'avoir des enfants qui puissent en quelque sorte prolonger notre existence dans l'avenir, les lois de la société et de l'humanité se trouvent violées, toutes les fois que la copulation des deux sexes et la propagation de l'espèce ne peut s'effectuer (1); il n'est donc point étonnant, si, pour remédier à cette infirmité capitale, les médecins anciens, comme les modernes, se sont de tout temps occupés d'en rechercher les causes, les effets et les moyens de la soulager.

(1) L'amour, pour rendre heureux les hommes, unit deux personnes; mais, pour faire leur bonheur, il en faut trois (Goëthe, 2e partie de Faust: paroles d'Hélène.)

Remèdes nombreux contre l'impuissance et la stérilité.

Les remèdes contre l'impuissance et la stérilité sont nombreux ; ils peuvent être ou simplement diététiques, ou pharmaceutiques, ou chirurgicaux ; il en est encore d'autres qui ont reçu le nom d'aphrodisiaques et de spermatocées.

Les remèdes qui semblent les plus propres à guérir l'impuissance, sont : les analeptiques, les divers exercices du corps et de l'esprit, et l'usage, avec modération, de six choses non naturelles ; qui sont, à savoir : l'air, les aliments solides et liquides, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les matières ou humeurs retenues dans le corps, ainsi que celles qu'il évacue; enfin, les passions de l'âme; on les appelle ainsi, disent les anciens, parce qu'elles n'entrent point dans la composition du corps humain, bien qu'elles entretiennent la vie et la santé, lorsqu'on en use modérément et convenablement ; ce qui rend cette dénomination vicieuse sous tous les rapports.

Les délayants internes et externes, les toniques, les stimulants qui agissent sur le système, les odeurs suaves ou fétides, remplissent la classe des secours pharmaceutiques ; quant aux opérations chirurgicales que l'on emploie pour corriger les vices organiques, nous en parlerons plus bas.

Les aphrodisiaques sont indiqués comme favorisant l'érection, de même que les spermatocées sont employés pour augmenter les sécrétions séminales.

Parmi les premiers, on cite les cantharides, dont l'usage est très-dangereux, et peut déterminer des maux très-graves (1). Cependant, on le recommande dans les inconti-

(1) Un abbé, pour s'exciter à l'amour, avala une dose de cantharides qui lui causa une hémorrhagie mortelle. Suivant Ambroise Paré,

nences d'urine, depuis un centigramme jusqu'à un gramme, en bol ou dans une potion prise chaque soir en se couchant. Venel propose aussi, dans le même cas, la conserve de rose, la confection alkermès, les vipères, etc. ; mais ce sont des remèdes faibles et sans valeur.

On a également proposé contre l'impuissance, mais avec aussi peu de succès, la canelle, le galanga, le gui (1), le musc, le girofle, les artichauts, les truffes, les morilles, la roquette (2), bien qu'Ovide, Dioscoride, Galien et Columelle, en fassent de grands éloges.

Les perles, le satyrion, sont des remèdes absurdes; mais le musc, la civette agissent puissamment sur les nerfs ; leur dose est depuis cinquante centigrammes jusqu'à cent cinquante; ce sont de bons aphrodisiaques, quoique Cullen en doute.

Spermatocées.

Les farineux et les adoucissants sont, selon quelques médecins, de très-bons spermatocées ; Venel cite un homme qui avait des pollutions nocturnes chaque fois qu'il mangeait du riz : le Docteur Brieude parle d'une religieuse qui avait toujours, durant vingt-quatre heures, une éruption rubéolique à la peau, lorsqu'elle sentait l'odeur du

une courtisane ayant saupoudré de cantharides les mets qu'elle offrait à son amant, il fut, presque sur le champ, pris d'un priapisme si violent et d'une perte de sang si considérable par l'anus, qu'il en mourut.

(1) Les Celtes, nos ancêtres, attribuaient au gui, réduit en poudre, et pris au moment de se mettre au lit, la propriété merveilleuse de procurer la fécondité.

(2) Et quæ frugifero seritur vicina Priapo, excitet ut Veneri tardos *Eruca* maritos.

(Columelle, in hortulo.)

gruau d'avoine; mais, ce qui réfute victorieusement cette assertion, c'est la vie journalière des habitants de la campagne et des anciens religieux qui vivaient ou qui vivent encore de farineux, et qui n'ont pas, pour cela, une plus grande quantité de semence que les autres hommes.

Contre l'atonie des femmes.

Chez les femelles des quadrupèdes, la semence du mâle est quelquefois rejetée et la fécondation n'a pas lieu, parce que la matrice reste dans un état d'insensibilité et d'atonie : on recommande alors de les échauffer par des nourritures stimulantes ou par des excitants particuliers (1). On emploie une méthode opposée, s'il y a excès de sensibilité ; on fait retenir la liqueur du mâle, à des femelles trop lascives, en leur *jetant de l'eau froide sur tout le corps*. Les Arabes fatiguent leurs juments, persuadés que celles qui sont moins lascives retiennent mieux.

On classe encore, parmi les causes qui favorisent la fécondation, la quantité, la qualité, l'espèce d'aliment, le climat, le genre de vie, les occupations, les habitudes, certains tempéraments, etc. Le sarrasin seconde beaucoup, dit-on, les moyens de fécondation. Dans ce cas, on peut encore citer avec éloge les eaux de Francesbad, près d'Egra, en Bohême.

Epoques les plus favorables pour la conception.

C'est ordinairement aux approches ou immédiatement après les règles, que les femmes deviennent plus facilement

(1) On peut, alors, suivant l'avis d'Eratosthène, prescrire à la femme l'usage des artichauts, parce qu'ils exciteront ses désirs, mais

enceintes. L'époque la plus heureuse pour la fécondation des femmes se trouve à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps(1). On pense, communément, que la fécondation s'opère avec plus de facilité, si les deux individus éprouvent un trouble et une aliénation passagère dans le moment où ils se livrent à cet acte. On est cependant bien convaincu, aujourd'hui, qu'une constitution peu sensible, peu irritable, des sens calmes et même une certaine froideur de tempérament, doivent être favorables à la conception chez les femmes ; car il s'en faut de beaucoup que les femmes les plus voluptueuses soient les plus fécondes : *non solatior mulier eo fecondior*, a dit un ancien.

Femmes susceptibles d'être fécondées.

Une femme, d'une constitution modérément sanguine et lymphatique, d'un caractère porté à la gaité et aux affections tendres, d'une sensibilité douce, d'un tempérament calme, sans trop de froideur, naturellement bien faite, avec un teint tenant le milieu entre le blanc fade et le brun, et ayant un sein bien développé, sera plus susceptible de recevoir une féconde imprégnation, qu'une femme à peau aride et velue, d'une chair sèche et très-irritable, d'un caractère impétueux, avec des passions irrésistibles de haine, de

non pas au mari, pour lequel ils produiraient un effet contraire. Pline dit aussi, en parlant de l'artichaut : *qui florente ea cicadas acerrimi cantûs esse, et mulieres libidinis avidissimas, virosque in coïtum pigerrimos scripseri, etc.*

(Hist. nat., lib. 21, c. 22, p. 626.)

(1) « Nec latet, ad lepidam sobolem conducere verros
« Amplexus, lœto quo tempore parturit omnis
« Natura, et radiis turget vitalibus aer. »

(Le chanoine Quillet, Callipœdia, c. 5.)

vengeance, surtout si, avec un tempérament très-érotique et une disposition aux ménorrhagies, elle est d'une complexion brune ou bilieuse (1).

Utilité de l'opposition d'humeur et de caractère.

Il faut, pour un mariage fécond, une certaine harmonie entre les deux sexes, soit au physique, soit au moral (2); mais cette harmonie consiste moins dans une similitude de tempérament, d'âge, etc., que dans une certaine opposition d'humeur et de caractère. Une femme vive aimera un homme un peu lent, un homme impétueux préférera une femme douce et modeste. Des caractères trop disparates ne peuvent pas cependant entrer en relation d'harmonie, et la stérilité, selon Viray, en est souvent le résultat.

Trop d'impétuosité nuit à l'imprégnation.

Des tempéraments trop impétueux peuvent souvent empêcher l'imprégnation (3), il faut alors attendre que l'âge ait modéré les passions : Abraham et Sara, Rachel et Jacob nous en offrent, dans la bible, de palpables exemples (4); ces deux couples, trop ardents dans leur jeunesse, eurent besoin du refroidissement de l'âge mûr pour devenir aptes à la procréation.

(1) Voyez les statuts donnés à un couvent de filles à Avignon, par la reine Jeanne Ire de Naples (en patois provençal), 1343.

(2) Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux rapport, les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi, qu'on ne peut expliquer.
(Corneille. Rodogune, acte 1er, scène 7).

(3) Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.
(PARNY).

(4) Voyez le lubrique traité du jésuite Sanchez, intitulé : *de matrimonio.*

Avantage de la chasteté.

La chasteté augmente la vigueur des organes et l'ardeur amoureuse ; et c'est un des plus sûrs moyens d'obtenir la fécondité, surtout chez les sujets faibles et délicats. Cependant, la chasteté, poussée trop loin, peut avoir de graves inconvénients (1).

Avantage du changement de climat.

Les personnes d'un tempérament froid et stérile, qui veulent avoir des enfants, doivent venir habiter les contrées méridionales ; au contraire, celles dont le tempérament est nerveux, plein d'ardeur, si elles ont les mêmes désirs, doivent rechercher les pays septentrionaux.

Avantage d'une complexion molle et lymphatique.

Une complexion molle et lymphatique, sans excès toutefois, paraît la plus favorable à l'imprégnation ; il s'ensuit que les lieux bas, et plutôt humides que trop secs, sont d'ordinaire les plus féconds. Aussi les pauvres peuplent plus que les riches. C'est peut-être plus encore à cette cause qu'à l'abondance des poissons, que l'on doit attribuer la fécondité des habitants des rives des fleuves et de la mer. Egalement, les copulations des mois d'avril, mai et juin, sont les plus prolifiques, surtout lorsqu'elles ont lieu le matin (2).

(1) Le *non usage* de la la liqueur séminale, surtout chez les femmes, est souvent capable de produire des maladies graves, dit un médecin célèbre. A ce sujet, voyez les thèses soutenues à la faculté de médecine de Paris et à l'université de Montpellier, intitulées, la première: *an Venus histerisis*? la deuxième, *an ex negato Veneris morbi*? la troisième, *tentamen circa usum Veneris saluberrimum*. Laudet, 86. Montpellier. Voyez: *la conduite spirituelle*, par Molinos, prêtre espagnol.

(2) Matutina solent etiam producere gratos
Basia læta mares.
(Chanoine Quillet, Callipœdia, c. 6.)

Années humides favorables aux filles.

On a remarqué que les années humides et chaudes donnent naissance à un plus grand nombre de filles, tandis que les années froides et sèches produisent une plus grande quantité de garçons.

Catherine de Médicis citée.

C'est après les règles que le coït est surtout le plus fécond. Fernel, consulté par Catherine de Médicis, lui donna ce conseil, et elle s'en trouva bien. Après plusieurs années d'un mariage stérile, elle eut, de suite, par ce moyen, quatre garçons, d'une assez faible complexion, il est vrai.

Avantage des aliments abondants et substantiels.

D'un autre côté, il n'est point de plus grande source de reproduction, que les aliments abondants et substantiels : *L'amour languit sans Bacchus et Cérès*, a dit un poète. Aussi, le plus puissant moyen pour amortir l'aiguillon de la chair, selon les moralistes et les fondateurs de monastères, c'est le jeûne (1).

Les aliments très-succulents, les lotions stimulantes et aromatiques, sont non-seulement dans le cas de provoquer les règles, mais encore d'enflammer les désirs et de préparer aux combats amoureux.

Les pays froids féconds en hommes et *vice versâ*.

En général, dans les pays froids, il naît plus d'hommes que de femmes, tandis que, dans les pays chauds, il naît plus de femmes que d'hommes. Voilà peut-être une cause

(1) Voyez : Abdeker, ou l'art de conserver la beauté, par Lecamus, 1763, 1 vol. in-12. — Aussi : *La toilette des dames*, ou encyclopédie de la beauté. — Aussi : *Le miroir des dames*, ou l'art de relever, par les grâces, les charmes de la beauté ; traduit de Criton, 1809. — Aussi Sulzer, ou nouvelle théorie des plaisirs, 1767.

de la polygamie, c'est-à-dire de la liberté qu'ont les hommes dans les climats d'une température élevée d'épouser plusieurs femmes. Mais, dans ces contrées, les femmes sont moins des compagnes que des instruments de plaisirs et de volupté. Il semblerait que, dans les pays septentrionaux, la nature suit une marche contraire; si l'on en juge par Catherine II, impératrice de toutes les Russies: d'après les historiens de son temps, elle comptait jusqu'à douze amants à la fois. Les abeilles, originaires des contrées froides de la Pologne et de la Lithuanie, nous en offrent aussi un exemple: une seule femelle est polyandrique et suffit à un grand nombre de mâles, qui sont mis à mort, aussitôt que les désirs de la reine sont satisfaits (1).

A Patani, les hommes sont obligés de se mettre des ceintures.

Les climats chauds exaltent chez les femmes la sensibilité érotique : des voyageurs assurent qu'à Patani, royaume de la Péninsule de Malacca, dans l'Inde-Transgangétique, ce sentiment est si impétueux, que les hommes sont obligés de se mettre des ceintures, pour se défendre des entreprises du sexe féminin (2).

Temps de conception selon les tempéraments.

Les femmes froides conçoivent plus facilement en été qu'en hiver ; au contraire, les femmes d'un tempérament bilieux, brunes, sèches, nerveuses, velues, fortes, ont besoin d'être tempérées par les froids de l'hiver pour arriver à la maternité.

(1) Vide : Polygamia triumphatrix ; id est discursus de polygamiâ, Joannis Lyseri; cam notis Athanasii Vincenti; Londini, 1682, in-8°.— Voyez : Mandeville, *the fable of the beès* (fable des abeilles), London 1725, in-8°. — Béverland : *Tractatus de prostibulis ;* 1678, in-8°.

(2) Vide : *Theses de licitœ poligamiœ finibus, auctore.* P.-F. Willembergio Gedani, 1715, in-8°.

Le célibat plus contraire aux femmes qu'aux hommes.

Le célibat perpétuel est plus contraire à la santé des femmes qu'à celle des hommes ; mais aussi les femmes qui ont surmonté la crise qui précède la stérilité, c'est-à-dire la grande influence de l'utérus, parviennent plus certainement que les hommes à une longue vieillesse.

Tempéraments naturels aux deux sexes.

Le tempérament sanguin appartient exclusivement à l'homme, tandis que celui de la femme est éminemment lymphatique, et sa mobilité excessive provient de ce que le système nerveux prédomine dans sa constitution.

Remèdes généraux.

Au nombre des remèdes généraux contre l'impuissance et la stérilité, on indique les émanations des animaux jeunes et vigoureux. Ils produisent, dit Cabanis, des émanations agréables, plus ou moins distinctement aperçues. De là, naît cet attrait d'instinct, on est attiré vers eux, on éprouve un certain plaisir organique à leur vue, à leur approche, avant même qu'il s'y mêle l'idée d'aucun rapport d'affection et d'utilité ; l'air des étables, qui renferment des vaches et des chevaux, proprement tenus, est également agréable et sain. Montaigne raconte qu'un médecin de Toulouse, pour soulager un vieillard cacochime, lui prescrivit de fréquenter les jeunes gens forts et vigoureux. Tout le monde connaît l'histoire de cette jeune Sunamite Abigail, qui partageait la couche de Salomon, vieux et décrépit (3e liv. des rois), pour le réchauffer et lui donner un peu de force. Cappivaccius conserva l'héritier d'une grande maison d'Italie, et le mit dans le cas de se perpétuer, en le faisant coucher entre deux jeunes filles, fortes et agiles.

Forestus raconte, qu'un jeune Boulonnais fut retiré d'un état de marasme, en passant les jours et les nuits auprès d'une nourrice de vingt ans: l'effet du remède fut même si prompt, que bientôt on eut à craindre de voir le convalescent perdre de nouveau ses forces, avec la personne qui les lui avait rendues; Boerrhaave racontait à ses disciples, dans le cours de ses leçons, qu'il avait vu guérir un prince allemand par le même moyen, employé de la même manière, qui réussit si bien à Cappivaccius.

Les gens superstitieux pourraient encore recourir aux *lames d'or consacrées*, du temple d'amour (s'ils pouvaient s'en procurer), qui, au rapport de Diodore de Sicile, ramenaient la fécondité dans les ménages, pourvu qu'on les suspendit au sein des femmes stériles.

De l'anaphrodisie et des moyens d'y remédier.

On remédie à l'*anaphrodisie* ou abolition de l'appétit vénérien, 1° par des exercices moins fatigants, des distractions agréables et de bons aliments; 2° par des bains froids, le quinquina, les analeptiques, tels que les gelées de viandes ou de volailles, le chocolat, des gelées de fécules, le sagou, le salep, le tapioca, l'arow-routd, le vin vieux, les préparations de fer, etc.; 3° toutefois, lorsque l'anaphrodisie a pour cause une vieillesse décrépite, l'absence de quelques-uns des organes préparateurs ou éjaculateurs de la semence, ainsi que leur altération et leurs difformités, elle est presque toujours incurable, surtout lorsque l'extrême vieillesse a jeté dans l'*agénésie*, ou impuissance réelle d'engendrer.

Heureux effets de l'imagination, selon Dumas.

Une des choses les plus propres à exciter les désirs voluptueux, dit Dumas (principes de physiologies, t. 4,

p. 331), à développer les inclinations amoureuses, est l'état d'orgasme, d'irritation dont le système des parties génitales est affecté, soit par le rapprochement naturel des sexes, soit par les idées lascives, que la mémoire retrace ou que l'imagination embellit. L'empereur Tibère, pour exciter ses organes flétris par la débauche, et recouvrer quelques jouissances, se faisait servir par de belles femmes toutes nues.

Autre expédient. — De la flagellation.

Il est un expédient qui peut être employé, en tout bien tout honneur, pour la propagation des familles, et pour en empêcher l'extinction, bien que le libertinage s'en serve quelquefois pour rappeler un principe de vie dans des organes émoussés par l'âge ou par les excès, c'est la *flagellation*. Le but de cette opération est de stimuler l'organe cutané, d'y appeler plus de sang et d'y développer une vive sensibilité, dont le principal effet est de stimuler les organes de la génération vers lesquels se dirigent toutes les irritations faites à la peau.

Nous ne dirons pas que flagellation vient du mot latin *flagellum*, fouet, qui a pour racine *flagrare*, brûler, parce que les coups de fouets produisent une cuisson vive et brûlante avec rougeur et chaleur, comme pourrait le faire l'application du feu; mais nous ferons observer qu'Hippocrate a dit : *ubi stimulus, ibi affluxus.*

L'empereur Auguste guéri par ce moyen.

La flagellation a été employée par divers médecins tant anciens que modernes, pour parvenir à la guérison de plusieurs maladies et infirmités : Antonius Musa, guérit l'empereur Auguste, par ce moyen, d'une opiniâtre scia-

tique; Cœlius Orélianus guérit également un de ses malades, d'une fièvre quarte; Thomas Campanella guérit d'une constipation; Elidœus Paduanus guérit des petites véroles dont l'éruption ne se faisait pas facilement.

Traité de Meibomius sur la flagellation.

Toutefois, il faut bien en convenir, l'effet le plus remarquable de la flagellation, et le plus révéré par les malheureux desservants du temple de Cythère, est celui qu'il produit sur les organes de la génération. Meibomius, célèbre médecin de Milan, du 17e siècle, a composé sur ce sujet un très-savant ouvrage, sous le titre : *de flagrorum usu in re venereâ* (1670, in-8°), qu'il dédia tout bonnement à l'un des conseillers de l'évêque de Lubeck, qui accepta gracieusement la dédicace; l'abbé Jacob Boileau a aussi composé un très-savant ouvrage sur ce sujet, avec approbation et privilége du roi (Paris, 1700). Il est intitulé : *historiæ flagellantium de recto et perverso flagrorum usu apud christianos*. Ce livre est le résumé de tout ce qu'ont pensé sur l'usage de la flagellation les auteurs les plus anciens, les pères de l'église, les pontifes, les conciles, etc. (1).

L'art de stimuler les parties viriles pour les rendre aptes aux plaisirs amoureux, n'était point ignoré des Romains du temps de Néron et de Pétrone; la prêtresse de Priape,

(1) Voyez aussi le *traité du fouet et de ses effets sur le physique de l'amour,* par Doppet, 1788 in-8°. De même que le traité : *de variis coeundi modis,* par *Elephantis*, courtisane Grecque, et l'ouvrage intitulé : *priapœia*.

Enothea, promit à un certain Encolpe de lui rendre *falcinum tam regidum ut cornu*, au moyen de la flagellation. Pic, comte de la Mirandole, ce prodige d'érudition dans son siècle, parle dans ses ouvrages d'un certain personnage de sa connaissance qui ne pouvait consommer l'acte vénérien qu'à l'aide d'une vigoureuse flagellation ; chez cet homme, la douleur et la volupté marchaient de conserve.

L'abbé Boileau, dans son *histoire des flagellants*, chap. 10, reconnaît formellement que cette bizarre coutume de fouetter en public, n'était pas exempte de désordre dans les mœurs; le prophète-roi, David, au milieu de ses tribulations, avoue que ses plus austères macérations remplissaient des plus douces illusions ses lombes macérés; les débauches de Henri III et de ses mignons, qui se flagellaient ainsi à Paris publiquement, en étaient souvent le résultat. Lucien, en parlant de la mort d'un philosophe cynique, nommé Pérégrinus, dit : que porté naturellement aux plaisirs de l'amour, il se fouettait publiquement. Il vivait sous le règne de l'empereur Trajan.

Du reste, il est bon de savoir que de telles excitations, ne manifestant aucunement les besoins de la nature, deviennent dangereuses, surtout chez les vieillards et les personnes énervées, quand ils en abusent. C'est donc avec raison que nous lisons dans les proverbes de Salomon, cap. 26, v. 3. *Flagellum equo, et eamus asino, et virgo in dorsò imprudentium.*

De l'Urtication.

L'urtication est une autre sorte de flagellation au moyen

des orties fraîches, employées pour produire une excitation à la surface de la peau.

La propriété qu'a le suc contenu dans les canaux glanduleux de l'ortie (*urtica urens* L.) d'opérer une sorte de vésication instantanée, avec chaleur intense et rougeur, a fait penser aux médecins que l'on pouvait se servir de ce moyen comme d'un bon excitant cutané, toutes les fois que l'on voudrait ranimer le principe de vie ou y déterminer une prompte et salutaire déviation. Ce moyen n'était ignoré ni de Celse, ni d'Aretée, ni de la plus haute antiquité.

Les anciens employaient l'urtication pour réveiller les désirs vénériens languissants, comme Pétrone nous l'apprend dans une de ses satyres. Faventinus indique ce moyen comme très-efficace contre certaine stérilité. C'est *l'irritamentum veneris languentis* du poète latin.

Pratique de l'urtication.

La pratique de l'urtication est très-simple : on cueille, avec des gants, pour ne point l'opérer sur soi, un bouquet d'ortie que l'on enveloppe d'un papier par la partie que l'on tient, et l'on frappe à coups redoublés sur la partie indiquée; on laisse ensuite le patient sans rien appliquer sur l'éruption qui se développe ; on réitère l'opération, si la première n'a pas rempli l'indication, et jusqu'à ce que l'on soit parvenu à son but, ou que l'on ait acquis la certitude de son inefficacité.

Remède contre les douleurs trop vives de l'urtication.

Si la douleur était trop vive, insupportable, on pourrait l'apaiser en frottant les parties affectées avec de l'huile rosat, ou peut-être mieux avec de l'huile d'olive.

Remèdes contre certaines difformités de la matrice.

Il y a encore plusieurs autres moyens de remédier à la stérilité. Si, par exemple, chez une femme stérile, l'orifice de la matrice est dans une mauvaise direction, si le col est trop bas, trop rapproché de la vulve, le coït doit être dirigé de manière à mettre en rapport les organes génitaux, afin que l'émission spermatique se fasse d'une manière convenable. Si le contact du penis est douloureux, et c'est souvent à cette douleur qu'il faut rapporter le défaut de conception, rien de plus facile que d'éviter cette sorte de contusion, qui, d'ailleurs, peut avoir les suites les plus funestes. On doit conseiller aux époux affaiblis par des excès vénériens, par une ardeur intempestive, d'éloigner les copulations, de se séparer pour un temps; et si, malgré cette première précaution, leur union ne devient pas féconde, il faudra leur conseiller de s'approcher au moment de l'écoulement des règles, ou immédiatement après leur cessation, parce qu'alors la matrice est le siége d'un orgasme favorable à la conception. Est-on consulté par des époux stériles, que de grandes passions, soit pour l'étude,

soit pour les plaisirs du monde, jettent dans une sorte d'indifférence pour les plaisirs vénériens, on leur conseillera un autre genre de vie, l'habitation de la campagne, un régime adoucissant, l'usage des bains, des antispasmodiques. Il y a des stérilités auxquelles on ne peut remédier pendant un long espace de temps, et qui cessent d'elles-mêmes sous l'influence de certaines modifications souvent inconnues, qu'éprouvent les constitutions; c'est ainsi que l'on voit des femmes devenir mères, après dix, quinze et vingt ans de mariage; d'autres, qui étaient restées stériles avec un premier mari, deviennent fécondes avec un second; enfin, on a vu, sous l'empire de la loi du divorce, des époux, également stériles, engendrer chacun de leur côté dans une nouvelle union. Mais la stérilité, qui est le résultat de quelque lésion des organes génitaux intérieurs, qu'on ne peut caractériser pendant la vie, et même d'autres vices extérieurs, est évidemment incurable.

Traitement général de l'impuissance et de la stérilité.

Le traitement de l'impuissance, comme de la stérilité, consiste donc à faire cesser ou à corriger, quand on le peut, les vices de conformation, à réparer les forces lorsqu'elles sont diminuées, à régulariser les fonctions si elles sont troublées, et à ramener au repos les parties, surtout le cerveau, dont l'activité excessive enchaîne celle des organes générateurs. Si ces derniers sont plongés dans l'inertie par suite de l'abus qu'on en a fait, il reste peu de ressource; les prétendus aphrodisiaques externes et internes,

l'électricité, la galvanisation, la flagellation, l'urtication sont sans effet, ou n'en produisent qu'un précaire et momentané ; un changement total de régime et de vie peut seul donner quelque espérance éloignée de réveiller les sens en ranimant l'économie tout entière. Éviter les excès, apaiser l'imagination, et régulariser les fonctions digestives, c'est-à-dire traiter l'état morbide du cerveau dont l'impuissance est si souvent le résultat ; telle a été, jusqu'à ce jour, l'unique méthode sur laquelle on a pu fonder quelque espoir légitime de succès, pourvu encore qu'on n'y ait point recours trop tard, et lorsqu'il ne reste plus aucune ressource.

Cas d'impuissance momentanée et guérissable.

Il y a des cas où il n'est pas nécessaire de donner des remèdes ; tels sont ceux d'un homme qui n'est impuissant que dans certaines circonstances, comme après une maladie grave, des exercices violents, ou vis-à-vis d'une seule femme, par crainte, pudeur, mépris, haine, ou par excès d'amour. Louis Ranneman eut donc très-grand tort d'accabler un malheureux mari et une pauvre femme de saignées, de purgations, de pilules, d'aposêmes, de vins médicamenteux, de baumes, d'onguents, d'injections, etc., etc., parce qu'ils se trouvaient momentanément privés de l'appétit vénérien. Des remèdes seraient aussi insuffisants, si l'imagination était vivement frappée par la crainte d'un sortilége. Alors il faut seulement se borner à ne pas heurter leurs sentiments ; car le raisonnement n'a point d'empire sur l'esprit de ceux qui donnent tête baissée dans ce ridi-

cule : l'opiniâtreté suit de près l'ignorance. Ce que l'on a de mieux à faire, comme dit Montaigne, c'est de flatter ces imaginations malades ; c'est de paraître persuadé et même touché de leur accident, et de les assurer que l'on connaît des secrets immanquables qui sauront bien faire disparaître cette infirmité passagère. Du reste, le plus extraordinaire sera toujours le plus efficace ; plus ils auront un caractère merveilleux, plus ils inspireront de confiance. Montaigne nous apprend comment, au moyen d'un talisman d'or, il guérit de l'impuissance un certain comte qui croyait bonnement avoir été ensorcelé. Dans des cas semblables, on a vu des dénoueurs d'aiguillettes faire avec succès un fréquent usage des testicules d'un coq pendu au pied du lit, de la graisse de loup ou de chien noir, frottée à la porte de la chambre, ou de l'anneau conjugal au travers duquel on faisait pisser le malade.

Cas douteux.

Mais, lorsque l'impuissance arrive à la suite d'une paralysie, d'un relâchement, d'une faiblesse, etc., qui ne sont pas toujours incurables, on peut, avec quelque espérance de succès, faire usage des remèdes connus sous les noms fastueux de *précipitants*, *d'aphrodisiaques*, et surtout de ceux que l'euphémisme médical a pudiquement appelés *remedia ad magnanimitatem*, et que nous ferons connaître plus bas. Il y a lieu de croire que ces remèdes procurent une plus grande abondance de semence, qu'ils la rendent plus âcre, plus active, plus stimulante, et qu'ils déterminent une plus grande abondance de sang vers les

parties génitales. Il est certain que ces remèdes échauffent, mettent en mouvement, fouettent les humeurs, et que leur usage est toujours suivi d'érections plus fortes et plus fréquentes. La plupart sont des aliments, tels que les écrevisses, les chairs des vieux animaux, les artichauts, les truffes, le céléri, la roquette, de laquelle on a dit : *excitat ad venerem tardos eruca maritos*. A ceux-ci, l'on peut ajouter l'ambre, le musc, l'opium, chez ceux qui sont accoutumés à son action ; mais, par-dessus tout, les mouches cantharides. On use de ces remèdes intérieurement, et on en fait diverses compositions pour l'usage extérieur, pour frotter, fomenter les parties malades. Mais il n'en est point, comme nous l'avons déjà fait observer, qui agisse aussi efficacement et aussi promptement sur les parties qui servent à l'acte vénérien que les mouches cantharides prises intérieurement ou appliquées sous forme d'emplâtre ; mais ce remède est *très-dangereux ;* on ne doit en faire usage qu'à la dernière extrémité, et lorsqu'on se sera assuré de l'inutilité des remèdes licites, tels qu'embrassements, attouchements, caresses, baisers, doux propos, et de tout l'arsenal que Cythère met à la disposition de ses plus fidèles desservants.

L'évêque de Wormes, Burchard, dans son dix-neuvième livre des *confessions*, fait connaître une manière assez singulière de provoquer les désirs d'un homme ; voici ses propres expressions ; il s'adresse à une femme dans le confessional : « Fecisti quod quædam mulieres facere solent? prosternunt se in faciem et discopersis natibus jubent insuper nudas nates conficiatur panis, et eo decocto tradunt maritis ad comedendum : *hoc ideo faciunt ut plus in amorem earum exardescant.* » Nous doutons de l'efficacité de ce remède.

Causes souvent curables.

Les *causes accidentelles* sont plus communes chez l'homme que chez la femme; tels sont, comme nous l'avons déjà fait observer, la faiblesse, l'épuisement, l'embonpoint, l'exercice trop fréquent du coït, qui ne sont point au-dessus des ressources de l'art, puisqu'au moyen d'un régime fortifiant et de quelque ménagement, on les surmonte facilement. A ces causes, on peut encore ajouter le défaut de sympathie qui existe entre les époux, la froideur du tempérament, le dégoût qu'inspirent réciproquement certaines infirmités, etc.; la guérison de ces dernières n'est pas aussi facile à obtenir; cependant, avec un peu d'adresse et de dextérité, un habile médecin peut les vaincre et ramener la paix et le bonheur dans un ménage.

Le docteur Cockburn rapporte, *dans ses essais de médecine d'Edimbourg*, un exemple d'impuissance tout-à-fait remarquable.

Un noble vénitien épousa, à l'âge de 22 ans, une demoiselle très-aimable, avec laquelle il se comporta avec beaucoup de vigueur, sans que ses embrassements fussent suivis d'aucune émission de semence, quoiqu'elle fût très-fréquente dans ses songes. Comme ce malheur l'affligeait extrêmement, et qu'on n'avait pu y apporter de remède, on pria les ambassadeurs que cette république entretenait dans les différentes cours de l'Europe, de vouloir bien consulter les plus fameux médecins des lieux où ils faisaient leur résidence, sur la cause de cette incommodité,

aussi bien que sur les moyens dont il fallait se servir pour y remédier.

On attribua cette impuissance à la trop grande vigueur de l'érection qui bouchait et empêchait la semence de s'échapper des vésicules séminales, et l'on prescrivit quelques évacuations, un régime un peu affaiblissant, et cette méthode curative fut aussi heureuse qu'elle avait été facile à trouver.

On aurait aussi pu, dans ce cas, suivre l'avis que donne Hippocrate dans son traité *de his quœ utero non gerunt*, à ceux qui veulent avoir des enfants, de ne point s'enivrer, de ne point boire de vin blanc, à moins qu'il ne soit naturel, et de ne point user de bains chauds.

Impuissances relatives.

Au nombre des impuissances relatives, on peut encore placer :

1° La disposition du prépuce, qui, quelquefois, est si peu ouvert, que l'urine elle-même (et à plus forte raison la semence) a de la peine à trouver une issue. Cette espèce de *phymosis*, nommé par les Latins *capistratio*, est très-facile à guérir, un simple coup de ciseaux ou de bistouri suffit, et la petite plaie se cicatrise facilement. Comme cette légère infirmité était très-commune chez les juifs, ce fut une des principales causes, et peut-être la seule, de la circoncision prescrite par la loi.

2° Lorsque le prépuce adhère au gland, dans sa totalité, ou dans une portion de sa surface. Valentini en cite des exemples qu'il guérît au moyen d'une légère opération.

3° La courbure de la verge par l'effet d'un spasme, ou par suite de certaines maladies, qui rend momentanément inhabile au coït, disparaît en employant les remèdes indiqués dans les maladies qui ont déterminé ces infirmités.

Toutes les espèces de phymosis sont susceptibles de guérison, et souvent un petit coup de bistouri suffit. Si le canal de l'urèthre n'est fermé que par une membrane, l'instrument pourra pratiquer une ouverture qui équivaudra à l'ouverture naturelle. On guérit l'atonie du membre viril par immersions répétées dans une décoction de moutarde ou le musc donné à l'intérieur, les bains froids, les préparations martiales et l'électricité. Le spasme épileptique, qui ferme le passage à la liqueur séminale, se dissipe toujours avec l'accès. C'est le *dispermatismus epilepticus* de Sauvage.

Causes incurables chez les femmes.

Chez les femmes, les causes d'impuissance et de stérilité congéniales peuvent dépendre d'un vice de conformation de la matrice, des trompes, des ovaires ; des vaisseaux utérins et ovariques, tels que l'absence congéniale de l'utérus, des ovaires, dont on a des exemples ; de l'oblitération naturelle ou accidentelle de l'utérus et du vagin, comme l'ont prouvé Litre et Morgagni, et, avant eux, Jacques Guillemeau, chirurgien des rois de France, Charles IX et Henri III, auteur d'une *anatomie générale du corps humain*, imprimée à Paris ; du défaut de cavité dans l'intérieur

de la matrice, etc., du squirrhe, du cancer de l'utérus, de l'aménorrhée, de la ménorrhagie, etc. Cependant, les dernières causes peuvent être classées parmi les accidentelles, puisque, fréquemment, elles ne sont point rebelles aux secours de la médecine.

Autres causes d'incurabilité, mais seulement jusqu'à un certain point.

On peut encore ajouter, aux causes incurables de stérilité et d'impuissance :

Une communication fistuleuse, soit de la vessie, soit de l'intestin rectum avec le vagin et encore plus la déchirure totale du périnée ; une hydropisie des ovaires. Les causes d'impuissance et de stérilité simplement accidentelles pour et contre lesquelles les ressources de l'art ne sont pas toujours impuissantes, sont :

1° Les descentes de matrice, ou du vagin lui-même, surtout lorsqu'elles sont récentes ;

2° Les polypes que l'on parvient à extirper ;

3° Le défaut de règles que l'on rétablit, où sans lesquelles une femme peut concevoir, ainsi que de nombreux exemples l'ont prouvé ;

4° Une hémorrhagie chronique, intermittente, lorsqu'elle ne provient pas d'un vice cancéreux de l'utérus.

5° Les flueurs blanches qui, si elles n'empêchent pas toujours l'imprégnation, en détruisent l'effet, parce qu'elles produisent l'avortement ;

6° L'obliquité de la matrice, à laquelle on remédie, selon

quelques médecins, en modifiant la posture usitée en pareille circonstance;

7° Le vagin peut aussi être fermé complètement, soit à son origine, soit à une plus ou moins grande profondeur, par une membrane assez forte pour empêcher l'intromission du membre viril. Ambroise Paré, Ruisch, Bénévoli, en citent plusieurs exemples dans leurs ouvrages. Ces causes sont faciles à détruire : Bénévoli employait, avec succès, les fomentations émolientes, puis des pessaires de racine de gentiane de plus gros en plus gros;

8° Enfin, une texture de l'utérus trop serrée ou trop lâche, une trop grande irritabilité de cet organe, son engorgement pituiteux, l'hydropisie et la tympanite; un prolongement extraordinaire des grandes et des petites lèvres, ou du clitoris, également susceptible d'être traité par l'extirpation, s'il est un obstacle à la reproduction. Des hémorrhoïdes du vagin peuvent aussi rendre la copulation si douloureuse, que la femme s'y refuse absolument. Quelques sangsues suffisent presque toujours pour procurer une prompte guérison.

Ce n'est qu'après la mort que l'on peut bien connaître les causes d'impuissance et de stérilité des deux sexes, lorsqu'elles sont dues à un vice de conformation des organes génitaux internes; on doit donc le placer parmi les incurables.

Après avoir indiqué les remèdes simples, hygiéniques, moraux et chirurgicaux, nous allons faire connaître les remèdes pharmaceutiques et composés, connus sous le nom vulgaire d'érotiques.

Compositions érotiques ou anaphrodisiaques.

WAKAKA DES INDES.

R.	Cacao mondé,	15 gram.
	Séné,	2 kil.
	Sucre de vanille,	24 gram.
	Canelle,	4 id.
	Roucousel,	4 id.

Faites une poudre, selon l'art, que l'on emploie à la dose de 16 grammes à 3 décagrammes; elle est propre à exciter l'appétit des vieillards et des convalescents. On en met une cuillerée à bouche dans un potage au riz, au vermichelle ou dans du lait. Les Espagnols en prennent deux grammes dans une tasse de chocolat.

ÉTHER PHOSPHORÉ DE PELLETIER.

Éther déphlegmé et rectifié sur l'hydriodate de chaux,	128 gram.
Phosphore purifié,	140 centig.

Le phosphore, divisé en morceaux, est introduit dans l'éther; on agite le flacon. L'éther ne prend que 30 centigr. de phosphore par 3 décagrammes. C'est un stimulant très-

actif et dangereux, il se donne dans un véhicule, à la dose de 12 jusqu'à 40 gouttes.

ÉTHER SULFURIQUE PHOSPHORÉ DE LOBOELIUS.

R.	Phosphore,	5 centigr.
	Ether sulfurique,	21 gram.
	Huile essentielle de menthe poivrée,	1/2 id.

On prend cet éther phosphoré par goutte, sur du sucre, toutes les trois ou quatres heures ; on commence par deux gouttes, et on augmente la dose progressivement ; les aliments et les boissons sont pris chauds, et ces dernières prises quelque temps après l'éther. L'association du camphre est, selon l'Obœlius, nuisible à l'estomac.

OPIAT STOMACHIQUE D'HELVÉTIUS.

R.	Gingembre confit,	64 gram.
	Limons confits, } ana.	32 gram.
	Girofles confits, } ana.	
	Opiat de Salomon,	16 gram.
	Noix muscades confites, } ana.	12 gram.
	Canelle, } ana.	
	Cascarille,	2 gram.

Huile essentielle de girofles,		2 gram.
Huile essentielle de cannelle,		2 gouttes.
Sirop d'œillets,	q. s.	

L'usage de ce tonique est depuis 3 grammes=6 ; il est à la fois stomachique et aphrodisiaque.

PASTILLES DE GENG-SENG.

R. Sucre,		5 kilogr.
Vanille,		30 décag.
Geng-seng en poudre,		15 id.
Teinture de cantharides,		20 gram.
Huile de canelle,		une goutte.
Essence d'ambre,		10 gouttes.
Mucillage,	q. s.	

Divisez en tablettes de deux grammes. On en prend quatre ou cinq pour ranimer les forces de la génération. Chaque tablette contient la moitié d'un centigramme de teinture de cantharide. Ce remède, qui agit comme un coup d'éperon sur une vieille rosse, nous est venu des Chinois, qui en font un assez fréquent usage.

ESSENCE ROYALE.

R. Ambre gris,	3 grammes.
Musc,	50 centigr.
Civette,	50 idem.

Huile de canelle,		6 gouttes.
Carbonates de potasse,		2 grammes.
Alcoolats rectifié de roses,	ana	15 grammes.
Idem de fleurs d'orangers,		

Les substances solides se divisent avec la potasse ; on y joint les huiles volatiles. On dissout le tout dans les alcools à froid. On décante la liqueur ; on prend de cet alcool odorant sur du sucre, ou dans du sirop, pour ranimer les ardeurs de Vénus.

DIABLOTINS STIMULANTS DE VIRAY.

R. Mastic en larmes,	24 grammes.
Saffran d'Orient,	16 grammes.
Musc,	8 grammes.
Gingembre,	4 grammes.
Ambre gris,	40 centigrammes.
Girofle,	8 grammes.

Faites du tout une poudre fine qu'on incorpore avec :

Sucre blanc rafiné, 1 kilogramme.

D'autre part, dans une infusion de *teucrium marum*, on mêle les poudres pour en faire une pâte que l'on divise en pastilles.

C'est un aphrodisiaque assez puissant dont, suivant le cas, on peut prendre plus ou moins chaque jour.

CACHUNDÉ.

R. Terre bolaire ,			1 kilog.
Ambre succiné ,			1/2 kilog.
Musc ,	ana.		9 décagr.
Ambre gris ,			
Bois d'aloès ,			38 id.
Carbonate de chaux très-pur ,			9 id.
Hyacinthe ,			12 id.
Santal rouge ,			2 kil.
Santal jaune ,			3 déc.
Mastic ,		ana.	6 décag.
Calamus aromaticus ,			
Galanga ,			
Canelle ,			
Aloès lavé ,			
Rhubarbe ,			
Myrobolans belliriques ,			
Myrobolans de l'Inde ,			
Absinthe ,			
Corail rouge ,			
Ivoire calciné ,			

Du tout, on fait, selon l'art, une pâte que l'on transforme ensuite en pastille, d'après l'avis de Zacatus Lusitanus, qui en certifie l'efficacité comme l'ayant toujours employée avec le plus grand succès dans le cas d'*inertia inguinis*. Ce remède se vend, à la Chine, au poids de l'or.

ALCOOLATS DE MAGNANIMITÉ.

R. Fourmis rouges ,	1 kilogr.
Alcool rectifié ,	1/2 id.
Zédoaire ,	40 grammes.

Canelle fine ,	3 décagr.
Girofle , petit cardame , ana.	24 grammes.
Cubèbes ,	16 id.

Ce médicament tient de la nature vésicante des cantharides ; il agit principalement sur le système urinaire.

Donné à la dose de 8 à 40 grammes , il excite vigoureusement à l'acte vénérien. On l'emploie particulièrement en friction. Cardan en est le principal auteur.

TINCTURA CANTHARIDIS.

R. Cantharidum contusarum p. Drachmas duas , coccinellarum in pulverem tritum p. Drachmam dimidiam.

Spiritus vinosi tenuiris m. Libram unam cum semisse.

Digere per dies octo , et cola.

(Pharmacopœia londinensis, p. 76 , 1788).

S'administre par gouttes dans une tasse de lait , mais toujours avec la plus grande circonspection ; car souvent on paie bien cher le plaisir momentané que ce remède procure.

INJECTION TRÈS-ASTRINGENTE , COMPOSÉE PAR LE CÉLÈBRE AMBROISE PARÉ , POUR LE SERVICE DES FILLES D'HONNEUR DE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS.

R. Sulfate de zinc ,	ana.	demi-once.
Alun calciné ,		
Extrait de Saturne ,		1 gros 1/2.

Feuilles de myrthe, — de sumac,	ana.	8 gros.
Galles de chêne, Noix de cyprès, Ecorce de grenade,	ana.	6 gros.
Eau de rose,		1 livre.
Essence de citron,		1 gros.
Eau stiptique de rabel,		1 gros et demi.

Faites une forte décoction, d'une demi-livre à peu près, des feuilles de myrthe, de sumac, des galles de chêne, de noix de cyprès et de l'écorce de grenade que l'on aura préalablement broyées et concassées dans un mortier. Ensuite, on passe cette décoction à la chausse; puis, on y ajoute le sulfate de zinc, l'alun calciné, l'acétate de plomb, l'eau de rose, l'eau de rabel et l'essence de citron.

Chaque fois que l'on veut se servir de cette préparation, il faut avoir grand soin de bien agiter le vase qui la contient.

Une once ou deux cuillérées suffisent pour chaque fois.

Nota. Nous ne croyons pas nécessaire d'indiquer à quel usage et de quelle manière ces filles d'honneur employaient cette très-resserrante composition.

POMMADE TRÈS-ASTRINGENTE, DITE DE LA COMTESSE, ET EMPLOYÉE AUX MÊMES USAGES QUE LA COMPOSITION CI-DESSUS.

R. Sulfate de zinc, Sulfate d'alumine,	ana.	12 gram.
Feuilles de myrthe, — de sumac,	ana.	8 gram.

Ecorce de chêne, Cachou, Ratanhia,	ana.	4 gram.

Pulvérisez toutes ces substances séparément, mêlez-les, et passez-les à travers un tamis très-fin ; puis, incorporez-les dans suffisante quantité de cérat à la rose, ou à la vanille.

Le duc de Roquelaure, facétieux écrivain, nous dit, dans ses mémoires, qu'un jour, par hasard, il traversa les appartements des filles d'honneur de la reine, et qu'apercevant, sur une table de toilette, un pot de pommade, il en prit sur le bout de son doigt et s'en frotta les lèvres, légèrement halées ; mais que son étonnement fut grand, lorsque, quelques minutes après, il sentit sa bouche se resserrer insensiblement, au point qu'il fut plus de deux heures sans pouvoir articuler un mot.

Les médecins homœopathes indiquent encore contre l'impuissance, les remèdes suivants :

Le sous-carbonate de baryte.
L'eau de chaux.
Le chanvre cultivé.
L'extrait de ciguë.
La vesse de loup des bouviers.
L'acide muriatique.
La soude muriatée.
Le phosphore.
Le musc.
Le sulfure.

Le quinquina.
Le percarbure de fer.
La jusquianne.
Le vénin de l'araignée *lachésis*.
La noix muscade.
L'huile de pétrole.

Le tout, préparé d'après les formules homœopathiques.

Remède des anciens.

Les anciens, pour provoquer les désirs amoureux, faisaient usage de certains philtres, composés avec la cervelle d'un chat ou celle d'un petit ânon, du ventre d'hyène, des parties génitales du loup, des os de grenouilles vénimeuses, et surtout de ce qu'ils appelaient hippomane, dont parlent longuement Aristote, Pline, Columelle, Virgile et autres. Il paraît que ce dernier philtre était assez dangereux, s'il n'était pas efficace, car la belle Césonie, en ayant fait prendre à l'empereur Caligula pour lui procurer une plus grande vigueur, fut la cause involontaire de sa mort, comme l'attestent Joseph, Suétone, Juvénal et Ovide. Plutarque nous apprend que Lucullus mourut aussi pour avoir usé d'un semblable breuvage. Nous lisons dans Eusèbe que le grand poète Lucrèce en perdit la raison, et peu après, même, la vie. Springer parle de trois abbés; Cuspinian, de Frédéric d'Autriche, et Antoine Panor,

d'un certain Étienne, chevalier napolitain, qui, par les mêmes motifs, éprouvèrent un sort aussi déplorable. Bien plus, le prêtre Siffred assure, en sa chronique, que le diable s'en mêle aussi, et qu'en 1260, un jeune homme fut misérablement écrasé par lui contre une muraille, au moment où il se disposait à jouir amplement de l'objet de ses amours. Nous aurions pensé tout le contraire de la part du diable.

CONCLUSION.

Malheur aux vieillards qui, pour ranimer un feu qui manque d'aliments, font usage de ces remèdes désespérés. Ils abrègent leur vie, ou préparent pour leurs derniers jours de vifs regrets et de cuisants répentirs. Le conseil le plus sage que l'on puisse donner aux hommes de tous les temps et de tous les âges, c'est celui d'Hippocrate :

Cibus, potus, Venus, omnia moderata.

A moins que, rencontrant une nouvelle Médée, suffisamment pourvue de fleurs, de grains et de racines cueillies dans la profonde vallée de la Thessalie, il ne consente à subir la même opération que le viel Ezon, qu'Ovide nous décrit de cette manière (metam. lib. 7, fab. 2): « Lorsque Médée vit » que son médicament était suffisamment préparé, *elle ou-* » *vrit la gorge à Eson*, fit sortir de ses veines le sang qui y » coulait, et introduisit à la place, par la plaie et par la

» bouche, la liqueur qu'elle venait de préparer. Dès que le » breuvage se fût insinué dans le corps du vieillard, sa » barbe et ses cheveux blancs commencèrent à noircir, les » rides disparurent de dessus son visage ; il reprit de l'em- » bonpoint et de la force, et il se trouva dans le même état » où il se ressouvenait d'avoir été quarante ans aupara- » vant. » Cette transfusion du sang est très-belle, mais il ne faut pas s'y fier, et l'on doit plûtôt redouter le triste sort du crédule et vieux Pélias.

Du reste, toutes les fois que l'homme et la femme n'ont point les parties génitales, tant internes qu'externes, attein- tes d'une affection organique au-dessus des ressources de l'art, ils ne sont ni impuissants ni stériles.

C'est ce que nous espérons démontrer dans le chapitre suivant.

Qu'il ne dédaigne pas aussi d'employer le moyen excel- lent indiqué par le savant Cneus Matthœus dans ses mimiam- bes :

« *Sinuque amicam reficere frigidam caldo :*
« *Colombatimque labra conserens labris.* »

Enfin, pour terminer ce chapitre, nous citerons un pas- sage de Plutarque, dans la vie de Solon, qui pourrait, à la rigueur, être mis en pratique : « Il y a une loi de *Solon* » qui semble, de prime-face, impertinente et digne de moque- » rie ; celle qui veut, si aucun n'ayant épousé selon le droit » que lui en donne la loy, une riche héritière se trouve im- » puissant ou inhabile à charnellement user et habiter avec » elle, qu'il loise à la femme habiter avec qui il lui plaira à » des proches parents de son mari. » (Chap. 13, traduction de l'évêque Amyot.)

CHAPITRE CINQUIÈME.

MOYEN SIMPLE ET FACILE DE RENDRE LA FÉCONDITÉ A LA PLUPART DES MARIAGES, QUI, JUSQU'A CE JOUR, ONT ÉTÉ FRAPPÉS DE STÉRILITÉ (1).

Et spiritus et sponsa dicunt, veni. Et qui audit dicat veni, et qui vult accipiat vitam.

(Apocalypsis, cap. 22, v. 17.)

Longue copulation nécessaire chez certains animaux.

Les animaux qui n'ont pas le sang chaud, tels que les reptiles et même les vivipares, sont en général froids dans leurs amours, et leur copulation est longue; ainsi les tortues, les lézards, les serpents ont un accouplement très-lent, bien qu'il y ait intromission chez eux. Leur accouplement

(1) « Quid faciat lœtos thalamos; quo semine felix
» Exsurgat proles, et amœni gratia vultûs. »

(Callipœdia, liber primus, Quillet, v. 1 et 2.)

se fait au moyen d'une double verge, disposition nécessaire pour féconder, dit-on, les deux ovaires dont la femelle est pourvue; il est très-long et a lieu au printemps, par un beau soleil, sur un terrain uni. Bien que la grenouille et le crapaud s'accouplent sans intromission, étant dépourvus de verges, le simple froissement qui a lieu est tellement prolongé, que la fécondation finit par s'opérer.

Accouplement des chiens, des loups, des hyènes et des renards, etc.

Dans l'accouplement, les chiens ne peuvent se séparer, dit Buffon, même après la consommation de l'acte de la génération; tant que l'état d'érection et de gonflement subsiste, ces animaux sont forcés de demeurer unis, et cela dépend, sans doute, de leur conformation et d'une sorte de *dyspermatique*, ou émission difficile de sperme. Le chien a, non-seulement, comme plusieurs animaux, tels que les loups, les renards, les hyènes, un os dans la verge; mais le corps caverneux forme, dans le milieu, une espèce de bourrelet fort apparent et qui se gonfle beaucoup dans l'érection; la chienne, qui, de toutes les femelles, est peut-être celle dont le clitoris est le plus considérable et le plus gros dans le temps de la chaleur, présente aussi de son côté un bourrelet, ou plutôt une tumeur ferme et saillante, dont le gonflement, aussi bien que celui des parties voisines, dure peut-être bien plus long-temps que celui du mâle, et suffit peut-être aussi par le retenir malgré lui; car, au moment que l'acte est consommé, il change de position, il se remet à pied, pour se reposer sur ses quatre jambes; il a même l'air triste (1), et les efforts pour se séparer ne

(1) *Omne animal Post coitum triste*, dit un vieux proverbe.

viennent jamais de la femelle. Buffon ne donne point la cause d'une telle organisation. Il dit seulement que le mâle est retenu, même après la copulation ; ce qui est une erreur, car le mâle n'est retenu que parce que l'éjaculation tardive n'a pas encore eu lieu, et que, si la séparation se faisait sur le champ, il ne pourrait y avoir d'imprégnation. Nous pensons donc qu'une telle conformation n'a lieu que parce que le sperme ne s'écoule de la verge du mâle que très-lentement, même après que l'érection est dissipée, et que sans cet obstacle naturel la femelle ne pourrait être fécondée. Cette lenteur, dans l'émission de la semence, provient de ce que, soit que ces animaux n'ayant point de vésicules séminales, le sperme n'est pas dardé dans l'utérus, mais qu'il s'y distille seulement goutte à goutte, soit que les muscles éjaculateurs soient frappés d'une certaine inertie (1).

Nécessité dans certains cas d'un coït prolongé.

Nous disons, maintenant, qu'il est plusieurs hommes qui, comme les animaux à sang froid sont très-lents dans l'émission de leur semence, et qui souvent ne la laissent échapper, au moins la partie fécondante, que long-temps après que l'érection a cessé ; soit que cela dépende d'un vice de conformation ou d'une disposition individuelle. Dans ce cas, que doivent faire ces hommes, s'ils veulent véritablement avoir des enfants : *ils doivent prolonger l'accouple-*

(1) Il arrive parfois, même chez les retardataires, au moment de l'érection, qu'on aperçoit s'écouler une matière liquide; mais il ne faut pas se faire illusion, ce n'est, dans ce cas, que l'humeur prostatique et nullement celle de la génération; elle arrive souvent après.

ment, et faire, par raison, ce que la nature sage et prévoyante force certains animaux à faire machinalement, souvent malgré eux (1). Nous ne craindrons point de le dire, il est des époux qui doivent conserver cette attitude des heures entières. S'il nous était permis d'être indiscret, nous citerions des faits nombreux, à l'appui de notre système, et nous ferions connaître des époux qui, après avoir reçu nos conseils, ont vu de brillantes moissons succéder à des années de tristesse et de stérilité. Toutefois, nous ne pouvons résister au désir de raconter les deux faits suivants, dont nous garantissons l'authenticité.

Histoire confirmative de cette vérité.

Les enfants sont la consolation des chagrins domestiques, l'espérance de l'avenir, les joies du ménage. Il y a bien quelques années que nos affaires nous appelèrent dans un petit village, non loin de la ville de Parthenay. Le hasard nous fit loger chez un particulier déjà marié, depuis assez long-temps, avec une femme qu'il avait épousée par amour et en quelque sorte malgré le vœu de ses parents. Son habitation était dans la position la plus pittoresque; placée à mi-côte d'une colline surmontée d'un bocage épais, entourée d'une verdoyante prairie, et voyant à ses pieds serpenter un ruisseau pérenne qu'entretenait une source fraîche et limpide, tout semblait devoir contenter ses désirs. Cependant, la tristesse et le découragement présidait à

(1) Le crapaud tient quelquefois sa femelle embrassée pendant des mois entiers.

tout dans ce ménage. Monsieur était souvent absent; il errait seul et mélancolique dans ses jardins, qui n'auraient eu besoin que de quelques soins pour être délicieux; l'ennui était dans tous ses traits. Madame, de son côté, ne paraissait pas mieux disposée; toujours pensive et sérieuse, on voyait que quelques vifs chagrins étaient au fond de son cœur. Les repas se passaient souvent sans que le mari ou la femme ouvrît la bouche pour dire un mot, si ce n'est pour répondre aux questions que je leur adressais, parfois assez légèrement, pour animer la conversation.

Enfin, m'étant trouvé seul un jour avec Mme de P...., je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement de la trouver dans un état si opposé aux idées que je m'étais formées de son ménage. Après un moment de méditation, elle me regarda d'un air mélancolique, et me dit: En épousant M. de P..., je pensais qu'aucun chagrin, aucun malheur ne pourrait jamais m'atteindre, puisque c'était l'homme que j'aimais par-dessus toute chose, le seul homme que j'aime encore. Notre union contraria un peu ses parents, parce que j'étais sans fortune; mais, au bout de quelques mois, je fus accueillie avec bonté par toute sa famille, et je n'ai eu depuis qu'à me louer des excellents procédés que l'on a eus pour moi. Mais, depuis six ans que nous sommes mariés, le fléau de la stérilité nous accable; nul petit être n'est encore venu égayer nos journées, et mon mari ne peut être heureux, s'il n'a pas d'enfant. Homme d'esprit, et ne manquant point d'instruction, le chagrin de ne point se voir revivre dans une jeune postérité, l'a rendu superstitieux, et il se croit, ainsi que moi, vraiment frappé d'un maléfice. Il est certain, dit-elle, en rougissant et baissant les yeux, qu'il semble tombé dans une impuissance totale. Ma réponse, quoique pleine de discrétion, fut un peu banale; mais je me

promis bien, à la première occasion, de converser avec le mari sur ce sujet, et de l'inviter, après l'avoir rassuré sur sa prétendue nullité, à essayer ma méthode progénitive dont l'efficacité m'était déjà presque assurée.

Dès le lendemain matin, l'occasion s'en présenta ; il me proposa une partie de chasse, que j'acceptai, bien que je n'entende rien à cet exercice, et que je n'aie jamais tué dans ma vie qu'un roitelet, encore était-il où je ne visais pas. Lorsque nous fûmes en rase-campagne, je feignis une fatigue subite, et je lui demandai la permission de m'asseoir sur un petit tertre qui se trouvait tout près de nous. Il se plaça aussitôt à côté de moi, car la chasse n'avait pas pour lui plus de charmes que toute autre chose. Quelques petits oiseaux, qui vinrent voltiger et folâtrer dans les arbres dont le feuillage formait un berceau au-dessus de nos têtes, me fournirent l'occasion d'entrer en matière. Je fis l'observation que ces petits êtres étaient, peut-être, les plus heureux de la création, que, sans soins, sans inquiétude de l'avenir, ils ignoraient ce que c'est que la mort, la folie, et toutes ces passions funestes qui tourmentent l'espèce humaine ; qu'ils n'avaient point un désir qu'il ne fût aussitôt satisfait ; et qu'enfin, l'homme était bien vain de se targuer de son intelligence, qui souvent était la cause de sa vie agitée et malheureuse. — Ah ! vous avez bien raison, s'écria, presque malgré lui, M. de P... ; l'homme n'est point né pour être heureux ! — Un moment, lui dis-je ; il est des positions, dans la vie, plus ou moins favorables ; la vôtre devrait être, par exemple, une des plus enviées : riche, uni à une femme qui vous aime et que vous aimez, possesseur d'une habitation charmante, que vous reste-t-il à souhaiter ? — Ce qui me reste à souhaiter, reprit-il ! il me reste tout, puisque je n'ai pas d'enfants qui puissent hériter de mon nom et du

peu de bien que je possède. Alors il me raconta ses infortunes, ses vains désirs, son désespoir et le noir chagrin qui le harcelait sans cesse. Il ne me dissimula point que, dans les premières années de son mariage, il ne s'était point trouvé différent des autres hommes, mais que, depuis près d'un an, il était tombé dans une *inertie inguinale* qui le portait à croire, malgré sa raison, qu'un sort cruel avait été jeté sur lui : à dater de cette époque, les choses qui m'étaient le plus agréables me déplaisent ; je suis frappé du plus affreux découragement, et ma femme, dont la société faisait tout mon bonheur, ne m'inspire plus que de l'indifférence et même de l'ennui. Enfin, s'il faut tout vous dire, ce lit nuptial, qui devrait me rappeler des nuits de délices, m'est odieux et je l'ai abandonné. — Je m'empressai de le tranquilliser ; je l'assurai que ses maux provenaient en grande partie de son imagination ; qu'ils étaient bien loin d'être incurables, et que je pouvais l'assurer que, s'il voulait suivre mes avis, toutes ses afflictions auraient un terme prochain. — Votre femme sera, lui dis-je, dans le secret de votre maison, comme une vigne qui porte beaucoup de fruits, et vos enfants seront, autour de votre table, comme de jeunes oliviers (1). Alors je lui expliquai mon système, je lui en fis sentir les conséquences, et, en revenant sur le passé, il se ressouvient qu'en effet, il s'était plus d'une fois aperçu de ce retard dans l'émission séminale. Rapprochez-vous de votre femme, lui dis-je ; reprenez chaque soir auprès d'elle la place que vous n'auriez jamais dû abandonner. Cependant, ne précipitez rien, attendez les effets du régime que je vais vous prescrire, et soyez sûr des plus heureux

(1) *Uxor tua sicut vitis abondans in lateribus domus tuæ; et filii tui sicut novellæ olivaram incircuitu mensæ tuæ.* (lib. psalmorum Davidis, cap. 127, v. 3 et 4).

résultats. Les mets de votre dîner doivent être succulents ; il faut en bannir les liqueurs pour le moment ; votre vin doit être rouge, vieux, et cependant généreux ; un petit coup pur à la fin du repas ne sera pas déplacé. Vous ferez bien de prendre un exercice modéré, mais jamais seul ; vous dirigerez vos promenades particulièrement vers les sites les plus riants et les plus aérés ; en outre, vous prendrez, matin et soir, une des pastilles que je vous adresserai de Niort, aussitôt mon arrivée dans cette ville.

Cette courte allocution parut lui donner une nouvelle vie ; sa gaîté reparut presque subitement, et, lorsque nous entrâmes au logis, ce n'était déjà plus le même homme. Mme P...., agréablement étonnée, jeta sur moi un regard interrogateur, et un léger sourire vint effleurer le bord de ses lèvres.

Le dîner fut gai ; la conversation ne tomba point, et chacun y apporta son tribut d'amabilité.

M. de P... étant sorti immédiatement après le repas, pour donner quelques ordres, sa femme se hâta de m'interroger pour savoir la cause d'un si heureux changement. Je lui rendis compte de la conversation que j'avais eue avec son mari, à quelques détails près ; et j'ajoutai : madame, j'ai maintenant un conseil à vous donner ; permettez-moi de vous faire observer qu'il faut de la coquetterie dans un ménage ; soit par suite de votre habitation à la campagne, où vous ne voyez pas beaucoup de monde, soit le résultat de la conduite de votre mari, je crois m'être aperçu que, bien que vous ne négligiez point les soins de propreté et d'ordre, il manque à votre toilette cette petite recherche, ce goût auxquels les hommes attachent d'ordinaire beaucoup de prix ; je sais qu'autrefois il y avait peu de jeunes demoiselles qui se missent avec autant

d'élégance et de recherche que vous ; eh bien ! revenez à ce temps heureux où une boucle de cheveux, un joli bonnet, une robe bien faite étaient l'objet de tous vos soins et de tous vos vœux. Ne craignez point de faire deux toilettes par jour, que votre costume du matin soit aussi bien choisi que celui du soir : plus d'une femme mariée n'a perdu l'amour de son mari, et ne l'a vu devenir infidèle que parce qu'elle n'a pas fait assez d'attention à ce que je vous dis-là. La plupart des hommes ne préfèrent à leurs femmes des maîtresses souvent moins jolies, que parce que celles-ci ne se présentent jamais à leurs yeux dans une toilette négligée et peu séduisante. Les femmes, lorsqu'elles sont mariées, négligent trop ces petites précautions, et elles en sont la dupe ; elles oublient trop alors qu'elles ne doivent plus être coquettes que pour leurs époux.

Une autre recommandation, que je me permettrai, ajoutai-je, mais qui est toute matérielle, est relative à votre cuisinier : ordonnez-lui de poivrer un peu plus vos ragoûts et de saler un peu plus votre rôt ; veillez aussi, puisque votre fortune vous le permet, à ce que votre table soit toujours couverte de mets succulents : beaucoup de bœuf, de mouton, de viandes noires, et tous les aliments substantiels que vous pourrez imaginer.

N'ayant plus aucun motif pour rester dans ce pays, je partis peu de jours après cette double conversation ; et, rendu à Niort, un pharmacien instruit composa, d'après mes ordres, une pâte de *diablotins*, qu'il réduisit en pastilles, me réservant de faire usage plus tard, si cela était nécessaire, de l'*essence royale*, et même des pastilles de *geng-seng*, sauf à supprimer l'un de ses ingrédiens. J'adressai immédiatement mes pastilles à M. de P.... qui fut assez long-temps à me répondre ; enfin, au bout de six

à huit mois, je reçus une lettre de lui. Ce brave homme était dans l'ivresse de la joie ; sa femme était enceinte de six mois, et il ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance : il avait suivi de point en point mes avis, et tous avaient réussi, selon ses désirs.

Quelques mois après, je reçus de Mme de P... la lettre suivante :

« Monsieur,

» Je suis mère ; une jolie petite fille est venue, depuis
» seize jours, embellir mon existence, et combler la cruelle
» lacune qui existait dans mon ménage. Mes beaux jours
» sont revenus ; je ne vois plus autour de moi que la joie
» et le bonheur. Il ne reste plus aucune trace de l'humeur
» sombre dans laquelle M. de P... a été si long-temps
» plongé ; je suis redevenue pour lui sa bonne, sa douce,
» sa charmante Émilie ; j'ai à la fois retrouvé mon époux
» et mon amant ; venez, venez nous voir, pour jouir d'une
» félicité que nous vous devons l'un et l'autre. »

Dix ou douze mois après cette lettre, pour céder aux pressantes sollicitations des deux époux, par une belle matinée du mois de mai, je me rendis à P...., et ce fut avec une bien vive satisfaction que je vis que tout y avait changé d'aspect. La maison, les jardins, les belles avenues de tilleuls et de maronniers faisaient connaître que le maître n'avait d'autre souci que celui de plaire davantage à celle qui avait eu son premier amour, et de lui prouver sa reconnaissance de l'avoir rendu père.

Je fus accueilli comme un bienfaiteur ; de ma vie, je l'avoue, je n'ai éprouvé de sensations plus douces et qui me fissent plus de bien. M. de P.... m'assura qu'il n'avait

point eu besoin de faire usage de mes *diablotins ;* qu'il s'était borné à suivre à la lettre la méthode que je lui avais tracée, et qui lui avait réussi d'une manière admirable. Je ne doute point maintenant, ajouta-t-il, que les enfants ne m'arrivent à la file ; mais, s'il faut vous l'avouer, je ne serai parfaitement heureux que lorsqu'il me sera venu un garçon qui puisse perpétuer le nom de son père. Il n'y avait guère que deux ans que M. Millot avait publié son système sur l'art de procréer les sexes à volonté, et ce que venait de me dire M. de P... me fit naître la pensée de l'inviter à le mettre en pratique. Comme je ne doutais point de sa docilité, et que je savais que ce qu'il voulait, il le voulait fortement, je lui donnai sur ce système de génération tous les renseignements que j'avais puisés dans l'ouvrage de M. Millot, et il m'assura qu'il s'y conformerait exactement.

Enfin, soit hasard, soit que M. Millot ait deviné juste, il est certain que Mme de P... a eu depuis, dans l'espace de deux ans, deux jolis garçons, et comme l'assurait son mari, dans une de ses lettres, il n'a tenu qu'à lui d'en avoir davantage.

Autre histoire confirmative de cette vérité et de cette heureuse découverte.

Plusieurs années après l'évènement que nous venons de rapporter, un de nos anciens amis, habitant l'une des principales villes de la Charente-Inférieure, et que nous n'avions pas vu depuis bien long-temps, vînt pour quelques jours à Niort, nous demander l'hospitalité. De vifs chagrins avaient

tourmenté sa vie depuis notre séparation. Marié avec une femme qu'il aimait beaucoup, il avait eu le malheur de la perdre, ainsi que deux jeunes enfants qu'il avait eus. Ennuié du veuvage, il avait fini par se remarier avec une femme plus jeune que lui, bien qu'il ne fût pas d'un âge très-avancé. Du côté des soins, de l'amabilité et des grâces, sa femme ne lui laissait rien à désirer; il n'était pourtant pas tout-à-fait heureux; des enfants manquaient à son bonheur et les joies de son ménage se ressentaient de cette privation. Il voyait avec regret que sa fortune et celle de sa femme qui était assez considérable, passeraient à des collatéraux avides, pour lesquels ils n'avaint ni estime, ni considération. Je ne sais, me dit-il, d'où cette stérilité peut provenir? ma femme est jeune et jolie, sa santé est excellente, et elle n'est atteinte d'aucune difformité qui puisse la rendre inapte à la propagation; quant à moi, j'ai fait mes preuves. Il faut convenir toutefois que, par suite d'une imprudence, commise dans un moment d'ivresse, je fus, après mon veuvage, atteint d'une galanterie dont j'ai été parfaitement guéri. Mais il m'est resté une certaine courbure au sceptre de l'amour, qui ne se manifeste, du reste, que dans les moments d'érection. Ce que vous me dites-là, lui dis-je, peut-être suffisant pour vous priver des douceurs de la paternité. Alors je lui fis part de mes observations antérieures; je lui expliquai mon système sur les émissions tardives de la liqueur séminale, et je lui fis comprendre que cette courbure de membre viril, au moment de l'érection, devait nécessairement ralentir le cours de la semence. Il est même indispensable dans ce cas, ajoutai-je, que le membre ait perdu de sa raideur pour que le fluide puisse s'écouler librement. Je crois donc que, plus que personne, vous devez faire usage d'un coït prolongé.

Nous en restâmes là sur cette matière, et mon ami partit après un court séjour à Niort. J'avais perdu de vue mes conseils depuis long-temps, lorsqu'un jour, plus d'un an après le voyage de M. C. Q... à Niort, il m'écrit la lettre la plus aimable pour me remercier des avis que je lui avais donnés, et pour me faire part que sa femme venait de le rendre père d'un gros et beau garçon. Selon sa lettre, il s'était soumis à toutes les exigences de mon système, et il ne doutait nullement que son bonheur n'en fût le résultat.

Réflexion en faveur du système Millot.

Nous pourrions multiplier ici les faits et les citations à l'appui de notre système, cinquante au moins couleraient de notre plume ; mais il faut être discret, et savoir s'arrêter à propos. Toutefois, une remarque que nous ferons au sujet de notre dernière citation, c'est que M. C. Q.... nous avait très-bien dit, que la déviation du membre en érection se faisait toujours sentir à droite, et que sa femme est accouchée d'un garçon ; ceci peut venir à l'appui du système de M. Millot, sans en être, pour cela, une preuve péremptoire.

Avis supplémentaires.

Mais, pour aider à l'accomplissement du but auquel nous enseignons les moyens de parvenir, il est encore certaines précautions, certaines tactiques, auxquelles il est toujours

prudent de recourir : comme l'ont très-bien fait observer J. J. Rousseau et Cabanis, dans ces sortes de combats, l'homme doit attaquer, la femme doit se défendre. L'homme doit choisir les moments où le besoin de l'attaque se fait sentir, où ce besoin même en assure le succès: la femme doit choisir ceux où il est plus avantageux de se rendre ; elle doit savoir céder à propos à la violence de l'agresseur, après l'avoir adoucie par le caractère même de sa résistance; donner le plus de prix possible à sa défaite ; se faire un mérite de ce qu'elle-même n'a pas désiré moins vivement peut-être d'accorder que lui d'obtenir ; elle doit enfin savoir trouver dans la sage et douce direction de leurs plaisirs mutuels, le moyen de s'assurer un défenseur, et retarder, avec grâce, le doux moment de l'*anacalypterie*.

Oui, le moyen de perpétuer le genre humain n'est plus un secret impénétrable, dérobé aux regards de certains individus par la nature mystérieuse :

« Frustra se velo natura abscondere tentat,
» Numquam constantem fallet delusa laborem. »

Médecine justifiée de son impuissance contre l'impuissance.

On ne dira plus que la médecine, sur ce sujet, n'en sait pas plus que le nomade du désert, le rustre villageois, qui n'ont d'autres guides qu'un grossier instinct; on ne dira pas davantage que c'est sous les lambris dorés que l'on voit le plus de femmes stériles. Nous pensons, toutefois, que l'époque où la copulation s'exerce peut encore influer sur le succès du moyen que nous indiquons; nous croyons qu'elle

doit être fixée aux premiers instans qui succèdent aux révolutions mensuelles de la femme. La matrice est alors plus dilatée, plus contractile, plus apte à recevoir le germe fécondant de l'homme.

Animaux pris pour exemple.

Il suffit de jeter un regard sur les femelles des animaux qui nous entourent, pour que leur instinct nous serve de guide ; presque toutes, à l'époque de leurs amours, laissent échapper par l'utérus une espèce de fluide rouge qui est le signe précurseur de leur aptitude au coït et à la fécondation. Le plus ordinairement, chez les femmes, la gestation commence vers la fin des menstrues. Cette époque est donc celle qu'il faut choisir pour exercer le coït générateur ; l'homme ferait bien peut-être aussi de se préparer par une continence préliminaire, afin que la liqueur séminale soit plus abondante et contienne une plus grande quantité de molécules organiques (1). Il est également prudent de ne pas trop rapprocher les actes de cohabitation, afin de ne point porter à l'utérus une irritation qui souvent le force à rejeter le germe qu'il contient et dont la cohésion est encore bien faible.

(1) « Nimirùm amplexus crebri, nativa caloris
» Munia corrumpunt, aqueoque serosa liquore,
» Semina, femineæ reddunt accomoda proli. »
(Quillet Callipœdia, lib. 6.)

Sages avis de Montaigne.

« Les maris, dit Montaigne (lib. 2, c. 20), le temps » étant tout leur, ne doivent ny presser, ny taster leurs » entreprises s'ils ne sont prêts. Il vaut mieux faillir indé- » cemment à estreiner la couche nuptiale, plaine d'agita- » tion et de fièvre, attendant une et une autre comodité » plus privée et moins allarmée, que de tomber en une » perpétuelle misère, pour s'être étonné et désespéré du » premier refus. »

Conditions nécessaires pour un coït fécondant.

Pour que l'érection soit parfaite chez l'homme, dit le docteur Jourdan, il faut que le gland se gonfle avec le corps caverneux au-devant duquel il est placé, et avec les parois de l'urhètre dont il n'est que le renflement. Cette marche est, en effet, celle de la nature. Mais il est certains individus chez lesquels il ne règne pas toujours un accord aussi parfait, aussi uniforme dans les développements de ces parties qui ne se tuméfient qu'inégalement. Le docteur Portal en cite plusieurs exemples. Il y en a, dit-il, chez lesquels le gland se gonfle outre mesure, tandis que le corps caverneux reste presque inerte, et *vice versâ*. Ce sont surtout les personnes dont le gland reste sans force et sans vigueur, bien que le corps caverneux atteigne un assez gros volume, qui ne terminent l'acte vénérien qu'avec beaucoup de lenteur et de difficulté, par suite du défaut

d'exaltation dans la sensibilité. Celles-là doivent surtout recourir à l'expédient certain que nous indiquons, si elles désirent être un jour couronnées des palmes de la paternité (1).

Effets de notre heureuse découverte.

Grâce à notre découverte, une nouvelle Rachel désespérée ne dira plus à son mari : *donne-moi des enfants*, *ou tu me verras mourir* (da mihi liberos alioquin moriar, (Gen. cap. 30, v. 1.); plus d'hommes impuissants, plus de femmes stériles, à moins d'un vice de conformation, encore faudra-t-il qu'il soit rebelle aux nombreuses ressources de l'art médical.

Nous ne promettons pas cependant une fécondité égale à celle d'une certaine Marguerite, fille d'un comte de Hollande, qui, selon l'histoire, accoucha de 360 enfants.

Position la plus favorable pour un coït productif.

Du reste, dans cette circonstance, le mode d'action n'est pas non plus indifférent; non-seulement il est sage d'éviter la fatigue de la situation à l'un et à l'autre sexes, mais encore on doit prendre de préférence l'attitude qui favorise

(1) Vide : observationem quæ ad veterem nuptiarum ritum pertinent. Lib. fingular. acth., Hotomano 1585.
Voyez : *du Plaisir*, par Desserres de la Tour, 1767.

d'avantage la direction du fluide générateur, et nous pensons que l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupèdes, *more ferarum*, comme dit très-judicieusement Lucrèce ; la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins ne peuvent que rendre le combat plus productif, surtout pour ceux dont l'obésité pourrait devenir un obstacle diriment (1).

Il ne faut pas cependant que la femme excite, par des mouvements lascifs, l'ardeur de son époux, et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise ; ces mouvements

(1) Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,
Id quoque per magni refert : nam more ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

(De rerum naturâ, c. 4, v. 1258).

Nous lisons dans les mémoires de Brantôme (*Discours premier sur les dames qui font l'amour,* page 56) : « Il y a aucunes femmes qui di-
» sent qu'elles conçoivent par les postures monstrueuses, étranges et
» surnaturelles, que naturelles et communes, d'autant qu'elles y
» prennent plaisir davantage ; et, comme dit le poète, quand elles
» s'accommodent *more canino, etc.* »

D'autres docteurs disent que, quelle que forme que ce soit est bonne, mais que : *Semen ejaculatur in matricem mulieris, et quomodocumque uxor cognoscatur, si vir ejaculatur semen in matricem, non est peccatum mortale.*

On trouve ce cas de conscience décidé affirmativement *in sommâ Benidicti*, cordelier, docteur en théologie. Il dit formellement : *Quando mulier est ita pinquis ne non possit aliter coire, non est peccatum mortale*, *modo vir ejaculatur semen in vas naturale.*

Du reste, cette manière est infiniment plus productive que celle de ce moine et cette religieuse, dont parle encore Brantôme, et qu'il rencontra, dit-il, dans un pré, disant ensemble leur bréviaire d'une certaine façon :

In prato viridi monialem ludere vidi,
Cum monacho, leviter ille sub illa super.

sont un obstacle à sa fécondation, comme l'observe sagement Lucrèce, en ôtant le soc du sillon et détournant les germes de leur but (1).

Laissez aux courtisannes, dit encore Lucrèce, ces criminels artifices, pour éviter les désagréments des grossesses fréquentes, et pour rendre à leurs amants les plaisirs de l'amour plus délicieux; *et simul ipsa viris ut concinnior esset;* nos épouses n'ont pas besoin de ces coupables transports.

Quelquefois, sans le secours des dieux, ajoute encore le sublime Lucrèce, sans le carquois de Vénus, la femme la plus difforme se fait aimer. Sa conduite, sa complaisance, ses innocents artifices, accoutument aisément à son commerce, et l'habitude fait naître ensuite l'amour. Car des coups réitérés, quoique faibles, triomphent avec le temps des corps les plus solides, et nous voyons les gouttes de la pluie qui tombent sur les rochers, en vaincre à la longue la dureté (Luc., lib. 4, à la fin). (2)

De son côté, Montaigne dit (lib. 2, ch. 12) : la génération est la principale des actions naturelles. Nous avons quelques dispositions de membres qui nous sont plus propres à cela. Toutefois, il nous ordonne de nous ranger à l'assiette et disposition brutale, comme plus effectuelle; et rejetant comme nuisibles ces mouvements indirects et insolents que les femmes y ont mêlés de leur cru, les ra-

(1) « Eicit enim sulci rectâ regione viâque
« Vomerem, atque locis avertit seminis ictum. »

(De naturâ rerum, lib. 48, v. 1263.)

(2) Non ne vides etiam guttas in saxa cadentes
Humoris, longo in spatio pertundere saxa?

(Lib. 4.)

menant à l'exemple et usage des bêtes de leur sexe plus modestes et rassis.

Déjatorus et Stratonice.

Si notre heureux expédient eût été connu des anciens, très-certainement *Stratonice*, femme de *Déjatorus*, roi ou plutôt tétrarque de la Galatie, contrée de l'Asie-Mineure, ami politique de Caton, de Cicéron, de Pompée, de César Octavien, etc., *Stratonice*, disons-nous, n'eût point eu besoin d'engager son mari, se croyant à jamais stérile, à appeler dans son lit, l'une de ses captives, nommée *Electra*; et, la voyant enceinte, cette princesse ne se serait point crue dans la nécessité de supposer elle-même une grossesse pour persuader surtout aux Romains, dont Déjatorus était en quelque sorte le subordonné, qu'il ne mourrait point sans postérité; espérant, par ce stratagème, soustraire son beau royaume à l'envahissante ambition de ces maîtres du monde (1).

Enfin, nous terminerons en disant avec le saint prophète Isaïe :

Et godebit sponsus super sponsam.

(Isaïa, cap. 62, v. 5.).

(1) Ce stratagème du reste ne réussit point à Déjotarus; bien qu'il eût eu plusieurs enfants d'Electra, aucun d'eux ne lui succéda; ce fut Amyntas, l'un de ses généraux, qui, à sa mort, fut couronné roi des Galates.

TABLE

DE

LA POLYGÉNÉSIE,

SUIVANT L'ORDRE DES MATIÈRES.

CHAPITRE SECOND, page 33.

CHAPITRE TROISIEME, page 161.

CHAPITRE QUATRIEME, page 195.

CHAPITRE CINQUIÈME, page 135.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

TABLE

DES MATIÈRES,

PAR

LETTRES ALPHAPÉTHIQUES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

ERRATA.

Page 36, lig. 17, neuma pneumla, lisez : pneuma.
Page 42, lig. 28, decam, lisez : decan.
Page 43, lig. 27, milomètre, lisez : nilomètre.
Page 51, lig. 23, Spantsauzain, lisez : Spallanzani.
Page 52, note, *meus*, lisez : *mens*.
Page 55, lig. 28, mâles, lisez : mules.
Page 65, lig. 22, phlogose, lisez : phlogosée.
Page 66, lig. 8, mulâtres, lisez : mulets.
Page 69, lig. 14, roviféres, lisez : rorifères.
Page 101, lig. 25, théologie, lisez : théogonie.
Page 114, lig. 10, *sic*, lisez : *sin*.
Page 114, lig. 12, *ferax*, lisez : *feras*
Page 126, lig. 17, *temporamenta*, lisez : *temperamenta*.
Page 201, lig. 26, *scripseri*, lisez : *scripsere*.
Page 226, lig. 23, Zacatus, lisez, Zacutus.
Page 247, lig. 17, droite, lisez : gauche.
Page 254, lig. 4, Dejatorus, lisez : Déjotarus.

Imprimé chez Morisset.



